PIZZOFA
NAZIONALE
B. Prov.
IV
977
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXIV

Palchetto 6

Num.° d' ordine 64 - C - 56

B. Rhen.
IV
917

VOYAGE

AU

CAP-NORD.

G1h437

VOYAGE

AU CAP-NORD,

PAR LA SUEDE,

LA FINLANDE ET LA LAPONIE,

PAR JOSEPH ACERBI.

TRADUCTION D'APRÈS L'ORIGINAL ANGLAIS,
REVUE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR,

PAR JOSEPH LAVALLÉE.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ LEVRAULT, SCHOELL ET COMP.
LIBRAIRES, RUE DE SEINE.

AN XII. — 1804.

TABLE

DES SOMMAIRES

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE XVII.

Page

Départ de Wasa. — Inconvénient des voyages sur la glace. — Arrivée à Gamla-Carleby. — Détails sur la ville. — Continuation du voyage. — Nouvelles difficultés relatives à la glace. — Détails sur Brahestad. — Arrivée à Uléaborg. 1

CHAPITRE XVIII.

Détails sur Uléaborg ; situation, population et commerce. — Sources minérales près de la ville. — Sol dans le voisinage, et ses productions minérales. — Les climats et les saisons. — Observations météorologiques. . . 15

CHAPITRE XIX.

Séjour à Uléaborg prolongé plus long-temps que l'auteur ne s'y attendait. — Raison de cette prolongation ; personnages intéressans cités. — Expériences curieuses relatives au

Page

magnétisme animal. — Réflexions sur les phénomènes extraordineires qu'il produit. — Avantages qui accompagnent un séjour dans une petite ville de province. — Hospitalités des Uléaborgiens. — Esprit de société. — Singulière manière de témoigner intérêt et amitié à un étranger. 30

CHAPITRE XX.

Continuation de notre séjour à Uléaborg. — Bon marché de la nourriture. — Préjugés sur certains mets. — Nuits brillantes. — Amusemens de la chasse. — Celle du Tétrao-Urogallus. — Partie de musique et concert. — Impression faite par le pouvoir de la musique sur le cœur de ceux qui l'entendaient. — Penchant des Finlandais pour la musique et la poésie. — Le Runa, ou musique antique propre à cette contrée. — Le Harpù, ou instrument musical. — État de la musique en Finlande. , . 44

CHAPITRE XXI.

Influence du pays septentrional sur les mœurs et les habitudes des habitans. — Bon marché de la nourriture dans ces contrées, comparé à celui des régions méridionales. — Occupation des Finlandais pendant l'hiver. — Leur manière de pêcher le poisson. — Chasse de

Page

l'ours.—Manière de tirer les écureuils. — Dangers qui accompagnent la chasse des Phoques. — Exemple de deux Finlandais emportés sur la glace, pendant qu'ils étaient à leur poursuite. 56

CHAPITRE XXII.

Description de quelques usages et habitudes des Finlandais. — Leur genre de politesse. — Cérémonies qui accompagnent leur mariage. — Usage des bains de vapeurs parmi le peuple, et notamment les paysans. — Quelques particularités sur la manière de se baigner. — Passage extraordinaire du chaud au froid que les Finlandais peuvent endurer. . . . 68

CHAPITRE XXIII.

Poésie finlandaise. — Vers runiques. — Penchant des Finlandais pour la poésie. — Manière dont ils récitent leurs compositions poétiques. — Échantillons de cette poésie. — Élégie funèbre sur la mort d'un frère. — Singulier conte appelé Paldamo-Pasty. — Les femmes s'adonnent particulièrement à ce genre de littérature. — Le Jauho Runo, ou chanson des meûniers. — Belle ode, ou Élégie d'une paysanne sur l'absence de son amant. — Chanson des nourrices finlandaises pour endormir

page

leurs nourrissons. — Autre pour remplir des intentions magiques qui, entre autres vertus, possèdent celle, disent-ils, de guérir les plaies et autres maladies. — Cette superstition fournit les moyens au clergé d'anéantir la poésie runique qui lui sert de base. — Probabilité provenant de cette cause et d'autres, que la poésie tombera bientôt dans l'oubli. . . 78

CHAPITRE XXIV.

Départ d'Uléaborg. — Difficulté d'aller, l'été, au Cap-Nord, par la Laponie. — Résolution adoptée par l'auteur et ses amis. — Préparations pour le départ; surcroît de deux compagnons de voyage. — Adieux de sensibilité. — Continuation du voyage. — Description d'une danse finlandaise. — Quelques morceaux de musique en ce genre. — Amusement à Hutta. — Arrivée à Kémi. 104

CHAPITRE XXV.

Le curé de la paroisse de Kémi. — Environs de cette ville. — Sa rivière. — Dangers de sa navigation. — L'église, bel édifice. — Contraste frappant qu'il fait avec les misérables huttes qui l'entourent. — Promenade à une petite distance de Kémi, pour voir quelques cloches d'église. — Expérience faite par l'auteur sur

Page

un bain de vapeur en Finlande. — Quelques détails relatifs à la botanique et à l'enthomologie. — Départ de Kémi, et arrivée à Tornéa. 117

CHAPITRE XXVI.

Description de Tornéa par Maupertuis. — Description de la même ville par l'auteur. — Son climat. — Vue du soleil à minuit. — Vue de la ville quand on est placé sur l'église du Bas-Tornéa. — Description du port. — État du golfe de Bothnie dans le voisinage. — Commerce. — Voyageurs qui sont venus en cette ville. — Inscriptions conservées dans l'église à Jukasjervi. 131

CHAPITRE XXVII.

Résidence à Tornéa. — Mention de quelques-uns de ses habitans. — Nouveau surcroît de voyageurs. — Énumération des personnes savantes qui composaient notre caravane. — Départ de Tornéa. — Quelques remarques topographiques sur les environs. — Aspect de la contrée entre Tornéa et le Haut-Tornéa. — Différentes postes passées. — Pêche du saumon. — Manière particulière de prendre ce poisson. — Vieillard qui nous sert de guide. — Maison de bois à la manière finlandaise.

Page

— Moulin à main pour moudre le blé. — Mention de quelques plantes. . . . 147

CHAPITRE XXVIII.

État de la route de Tornéa au Haut-Tornéa. — Peuple qui habite cette étendue de pays. — Olver-Tornéa, ou Haut-Tornéa. — Premier ministre de cette paroisse. — Hospitalité du clergé, et ses attentions pour les voyageurs. — Visite au Mont Avasaxa. — Récit très-exacts de Maupertuis sur cette montagne. — Reste de signaux sur son sommet. — Insectes et plantes trouvés sur elle et dans ses environs. — Flore Avasaxaxienne. — Longue conservation de la viande dans la froide saison. — Départ du Haut-Tornéa. — Séparation de l'un de nos voyageurs qui retourne chez lui. 164

CHAPITRE XXIX.

Les voyageurs désormais vont par eau. — Violens courans occasionnés par les cataractes. — Ils passent près d'une pêcherie de saumon. — Manière de manger le saumon cru. — Difficulté de naviguer sur ces rivières. — Station dans ce voyage. — Ils passent le cercle polaire près la cataracte de Kattila-Koski. — Court passage par terre. — Pello et la montagne Kittis, remarquables par les observations as-

Page

tronomiques de Maupertuis. — Remarques de M. Swamberg sur les travaux de l'académicien, desquels il conste qu'on doit peu compter sur ses observations. — Manière d'obtenir les œufs du Harle ou Mergansor. — De Kardis à Kengis. — Arrivée à Kengis. — Hospitalité reçue de l'inspecteur des mines. — Plantes et insectes. 174

CHAPITRE XXX.

Séjour à Kengis. — Accueil reçu de l'inspecteur. — La danse de l'ours, espèce d'amusement fort fatigant. — Visite de quelques jeunes femmes des environs, parmi lesquelles il en est une native de Kellare, d'une force surprenante. — Séparation des voyageurs. — L'auteur seul, accompagné d'une personne, continue sa route vers le Nord. — Notice géographique de la rivière Tornéa. . . . 202

CHAPITRE XXXI.

Départ de Kengis. — Pluie violente. — Passage par les cataractes. — Arrivée à Kollare. — Utilité de la fumée dans les maisons, pour en écarter les insectes. — Environs de Kollare. — Rencontre d'un batelier fort adroit. — Dangers évités sous sa direction. — Plus de cataractes. — Bateaux tirés sur terre pendant une

Page

certaine distance, à travers un bois. — Embarras causés par une fondrière. — Cataracte de Muonio-Koski. — Heureuse tentative pour descendre, en canot, cette chute. . . 213

CHAPITRE XXXII.

Petite colonie de Finlandais entre Kollare et Muonionisca. — Charmant pays aux environs de cette colonie. — Règles de la colonisation observée en Laponie. — Le village de Muonionisca. — Le ministre de la paroisse. — Les habitans de ce district. — Leur manière de vivre. 232

CHAPITRE XXXIII.

Excursion de Muonionisca au Mont Pallas et à Kéimio-Tunduri. — Rivières Muonio et Jeres. — Agréable vue dans les environs de cette dernière. — Différens termes des Finlandais pour exprimer une montagne relativement à ses apparences particulières. — Perspective de Kéimio-Tunduri. — Mont Pallas inaccessible. — Aspect de la contrée. — Neige sur le Mont Pallas, et glace sur un lac. — Collection de quelques objets d'histoire naturelle. . . 247

CHAPITRE XXXIV.

Départ de Muonionisca. — Chaleur excessive.

Page

Voyage pendant la nuit. — Établissement appelé le Pallajovenso. — Limites, proprement dites, de la Laponie. — Erreurs des voyageurs et des géographes, concernant la Laponie. — Aspect de la contrée entre Muonionisca et Pallajovenso ; et de-là à Kautokéino. — Les petites rivières de la contrée, plus curieuses pour l'observateur, que les grandes. — Embarras des voyageurs, occasionnés pas les eaux basses. — Le mousse de rennes, ou *Lichen rangiferinus* couvrant toute la surface d'un vaste territoire. — Végétation dans son voisinage. — Arrivée à Lappajervi. — Cruelles incommodités que font éprouver les cousins. — Feux et fumée, seuls préservatifs contre leurs morsures. — Pêcheurs Lapons. — Leurs habitations. — Nuit passée avec eux, et logement qu'ils donnent aux voyageurs. . . 259

CHAPITRE XXXV.

Lac de Pallajervi, et îles de Kintasari. — Séjour dans cette île. — Occupations et amusemens. — L'hirondelle de mer. — Sagacité de ces oiseaux, et leur utilité aux pêcheurs. — Engagement de quelques Lapons pour la continuation du voyage. — Départ de Kintasari. — Petite rivière appelée Restjoki. — Description des Lapons nomades. — Leur malpropreté. — Renvoi des Finlandais. — Marche à pied

Page

avec les Lapons. — Nature et disposition de ces gens. — Extrême chaleur du temps. — Inconvénient qu'elle amène. — Arrivée au lac Kervijervi, que les voyageurs traversent en canot. 272

CHAPITRE XXXVI.

L'Angélique, plante regardée comme un mets délicieux, par les Lapons. — Ses qualités salutaires. — Nouveaux tourmens occasionnés par les cousins. — Arrivée à la rivière de Pépojovaivi. — Rencontre de quelques pêcheurs Lapons et de deux enfans. — Lapons qui préparent leur souper. — Leur manière de manger. — Soupçons qu'ils forment sur les voyageurs qu'ils supposent être des émissaires du gouvernement. — Missionnaires en Laponie. — Religion et institutions civiles des Lapons. — Leurs manières peu sociales de vivre. — Accroissement des loups en Laponie, pendant les dernières années. — Voyage fait, en canot, sur la rivière Pépojovaivi. 291

CHAPITRE XXXVII.

Passage sur la rivière Pépojovaivi. — Manière de pêcher usitée chez les Lapons. — Divers lacs que forme cette rivière dans son cours. — Son embouchure dans la rivière Alten,

Page

près de Kautokéino. — Immense quantité de poissons dans ces lacs. — Plaisirs de la chasse sur cette rivière. — Espèces différentes d'oiseaux. — Autres détails caractéristiques sur les Lapons nomades. — Arrivée à Kautokéino. — Maître d'école de l'endroit. — Chant Lapon. — Genre de musique propre à cette contrée. 307

CHAPITRE XXXVIII.

Situation de Kautokéino. — Limites entre les territoires suédois et danois. — Preuve d'une assertion juste, relative à un objet politique. — Carte de la Suède, de la Finlande et de la Laponie, donné par le baron Hermelin. — Difficulté de se procurer de bonnes cartes de ces pays. — Celles qui existent sont loin d'être exactes. — Variantes dans les noms donnés aux mêmes lieux, et confusion qui en résulte. — Anecdotes sur le maître d'école de Kautokéino. — District ou paroisse de Kautokéino. — Population et habitans. — Leur manière de vivre. — Chasse du renne sauvage. — Foire annuelle à Kautokéino, et commerce qu'on y fait. — Troupeaux et moutons. — Bas prix du dernier de ces objets. — Départ de Kautokéino. — Etat du temps et du thermomètre. — Continuation du voyage en canot. — La rivière Alten. — Belle scène. — Cousins. 321

Page

CHAPITRE XXXIX.

Sources d'eaux-vives. — Détails sur la rivière Alten. — Cataractes. — Rapidité de la rivière en quelques endroits, et vîtesse qu'en reçoit la navigation des canots. — Abondance de poissons. — Eglise de Massi. — Cousins. — Petite rivière appelée Réinosjoki. — Chaînes de montagnes à traverser. — Triste et mélancolique aspect de la contrée. — Neige sur les montagnes en plein été. — Arrivée dans un cabinet solitaire, au fond d'un bois. — Guerre avec les cousins. — Changement de scène en descendant les montagnes. — Retour à la rivière Alten, et rencontre d'un pêcheur de saumon. — Passage d'une autre rivière, et continuation du voyage. — Erreur dans la route. — Enfin les voyageurs trouvent le village d'Alten. 343

CHAPITRE XL.

Situation du village d'Alten. — Vue de l'Océan. — Bains dans cette mer. — Habitans d'Alten. — Leur hospitalité. — projet d'aller au Nord-Cap par eau. — Départ d'Alten-Gaard. — Passage près du mont Hymelkar, ou l'homme du ciel. — Chute d'eau de cette montagne. — Belle scène. — Rencontre de

Page

l'habitation d'une famille laponne, dont la maison était abandonnée. — Visite à une autre hute. — Etat des Lapons sur cette côte. — Leur manière de vivre, et leur heureuse simplicité. — Scène de famille très-touchante. — Rencontre de quelques Lapons errans, ou montagnards. — Leurs tentes et leurs biens. — Troupeaux de rennes. — Misérable extérieur de ces animaux. — Grandes souffrances qu'ils éprouvent de la chaleur, des mouches, et notamment du taon. — Lait de rennes. — Passage du Whaal-Sund, ou Sund des baleines. — Havesund, une seule maison dans la plus affreuse situation. — Phénomène de la nature, à mesure qu'on approche du Nord-Cap. — Mageron, ou île maigre. — Arrivée au Nord-Cap. — Description de ce promontoire. 363

CHAPITRE XLI.

Grotte parmi les rochers du Cap-Nord. — Granit dont est composé le Cap-Nord. — Oiseaux vus dans son voisinage. — Retour. — Route différente de la première, pour revenir à Alten. — Ile de Maason. — Ses habitans, leur hospitalité et leur prévoyance. — Avantage d'être pris en route pour un prince. — Endroit appelé Hammerfest. — La péninsule Hwalmysling. — Histoire d'une frégate an-

Page

glaise, arrivant, il y a quelques années, près d'Hammerfest. — Retour à Alten. — Excursion à Felwig. — Grand marché de poisson. — Embarquement et navigation sur l'Alten. — Singulières combinaisons de trois cataractes. — Efforts pour en remonter une en canot. — Motifs de cette entreprise. — Non succès. — Les voyageurs sont obligés d'aller à pied sur les montagnes. — Différence de température dans l'air. — Ils regagnent la rivière, et rencontrent les Lapons de Kautokéino. — Ils arrivent à Kautokéino, et ensuite à Enontékis. — Difficultés qu'ils éprouvent dans ce dernier endroit. — Deux voyageurs anglais à Énontékis. — Leur mémorandum. — Le ministre de ce lieu. — Extrait d'un manuscrit sur cette paroisse. — Sa population, son église, habitans, colonie, mœurs et productions. — Plantes, oiseaux. — Remarques sur les maladies des rennes. — Départ d'Enontékis pour Tornéa et Uléaborg. — Conclusion. 390

VOYAGE

VOYAGE
EN FINLANDE,

CHAPITRE XVII.

Départ de Wasa. — Inconvénient des voyages sur la glace. — Arrivée à Gamla-Carleby. — Détails sur la ville. — Continuation du voyage. — Nouvelles difficultés relatives à la glace. — Détail sur Brahestad. — Arrivée à Uléaborg.

Comme il devient très-difficile de voyager en traîneau lorsque la saison est avancée, nous prévîmes que notre route de Wasa à Uléaborg ne pourrait être que très-pénible et très-désagréable. Le gouverneur voulut bien nous tracer lui-même une route, par laquelle nous pourrions voyager la plupart du temps sur la glace. En outre, il donna

un ordre, qui enjoignait aux paysans des districts par lesquels nous devions passer, de nous fournir des chevaux sur toute la route, jusqu'aux frontières de son gouvernement. Cette attention obligeante fut une nouvelle marque de l'intérêt dont il nous avait honorés dans nombre de circonstances pendant notre séjour à Wasa; mais ces ordres, dans leur exécution, ne nous fournirent point les avantages auxquels nous devions nous attendre; les paysans de ces contrées n'étant point du tout dans l'habitude de conduire des voyageurs, ils manquaient d'une infinité de choses indispensables en pareils cas. Leurs traîneaux sont mal construits, ils sont très-lents à ateler leurs chevaux, et d'ailleurs ils en ont fort peu de relais; aussi étions-nous souvent obligés d'attendre des heures entières avant qu'ils eussent tout préparé pour notre départ.

La route de Wasa à Uléaborg est d'environ cent quatre-vingt-dix milles. Nous poursuivîmes notre voyage le long de la côte, en traversant les rivières, les bois et les bras de mer. Quelquefois nous nous trouvions à une grande distance du rivage. Ce vaste pays est plat, et abonde en sapins et en pins d'une

grosseur considérable. La côte est nue et pierreuse ; l'on y rencontre des rochers et des islots, sans la plus petite apparence de végétation. Nous allions avec la plus grande diligence, mais nous n'étions que plus fatigués de cette manière de voyager, à laquelle nous étions forcés de nous soumettre. Avant d'arriver à Gamla-Carleby, nous vîmes à l'ancre deux frégates, et bientôt après nous passâmes au milieu de quatre ou cinq vaisseaux marchands, que la glace avait arrêtés et contraints à passer l'hiver dans ces froides régions.

Gamla-Carleby est une assez belle ville, située sur un petit golfe; elle est passablement commerçante. Elle est à 1023 milles de Stockholm, si l'on prend au nord par la route de Tornea; à 385 d'Abo, et 98 de Wasa. Sa fondation date de 1620, sous Gustave Adolphe, dont elle reçut certains priviléges, confirmés depuis à différentes époques. Cette ville est régulièrement bâtie ; elle compte cinq rues dans sa longueur, et autant dans sa largeur, ouvertes chacune de soixante pas. Le marché est une fort jolie place. La ville contient en tout deux cent quatorze emplacemens ou lots de maison. En 1790 il y avait ici trente-un marchands, trois cent vingt-huit familles, huit cent vingt-sept

personnes payant taxe, et le nombre de tous les habitans montait à mille trois cent soixante-sept. Son église est construite en bois, et le cimetière est au dehors.

Malheureusement un banc de sable barre l'entrée du port, et les vaisseaux, pesamment chargés et tirant beaucoup d'eau, ne peuvent y entrer. Sa profondeur n'est que de douze à treize pieds; en sorte que les gros vaisseaux sont forcés de rester en rade pendant qu'on les charge et les décharge. Il est à souhaiter qu'on remédie au plutôt à cet inconvénient. La ville a néanmoins un lieu pour charger ses vaisseaux; il se trouve dans la paroisse Kalajoki; et c'est là que l'on voit les chantiers. Elle fait un commerce considérable en vaisseaux bâtis pour l'exportation, en tannerie, en planches, en beurre, en suif, en houblon; elle avait, en 1794, quatorze vaisseaux, dont le port en totalité était de mille cinq cent trente-six tonneaux; treize de ces vaisseaux servaient au commerce du dehors. Ils exportaient environ mille huit cents barils de goudron, mille cinq cents barils de poix, trois à quatre cents douzaines de planches, deux mille livres pesant de beurre, deux cent soixante-trois cents pesant de suif,

neuf cents barils de blé, etc. Le droit des douanes interieur pour l'année 1781, produisit environ deux mille cent vingt-cinq rixdales; et celui du dehors, deux mille vingt-sept.

Les habitans de Gamla-Carleby plantent du tabac, et le préparent pour leur usage; ils s'occupent encore à d'autres branches d'industrie: ils élèvent des pommes de terre, sèment du seigle et de l'orge, et ont environ trois cents acres de terres labourables en culture. Près de la ville est une manufacture de toiles de coton peintes, une maison pour préparer la poix, un magasin de goudron, un moulin à scie, près l'embouchure de la rivière de Kalajoki. La magistrature consiste en un bourguemestre et six conseillers. Environ à un mille de distance, on trouve quelques sources d'eaux minérales.

De Gamla-Carleby nous continuâmes notre route sur la glace. Dans cette manière de voyager nous éprouvâmes encore un nouveau genre de surprise. Nous avons déjà remarqué que la gelée ici est si violente, qu'elle arrête les vagues de la mer dans leur mouvement. Le soleil, en acquérant de la force à mesure que la saison avance, fond considérablement

la glace à la surface. Il arrivait alors que l'eau qui résultait de ce dégel pendant le jour, se rassemblait dans les creux ou sillons, et formait ou des flaques ou des ruisseaux que nous étions forcés de traverser sur nos traîneaux ; et comme ces flaques d'eau étaient quelquefois d'une grande profondeur dans leur milieu, nos voitures y plongeaient d'une façon assez inquiétante; et, si je puis me servir de cette expression marine, nous craignions souvent de sombrer dans la mer. L'intrépidité, ou plutôt l'indifférence avec laquelle le Finlandais poursuit sa route en pareil cas, nous rassurait un peu ; mais la seule idée de nous savoir sur la mer, la certitude que nous avions que notre traîneau prenait l'eau, excitaient en nous d'assez fréquentes alarmes, et l'on conviendra qu'elles étaient naturelles.

Dans les nuits où le froid est très-rigoureux, comme cela arrive souvent dans cette saison, il se forme sur ces flaques d'eau une croûte de glace, en sorte que l'eau se trouve alors renfermée entre la glace supérieure et la glace inférieure. Il arrivait ainsi très-souvent que le traîneau, en passant sur la croûte supérieure trop fragile pour le supporter, la rompait, et tombait tout-à-coup dans l'eau

qui sourdait de tous côtés, et ne s'arrêtait, dans sa chute, que quand il avait trouvé le second lit de glace. Ces sortes de chutes, toujours inattendues, ont de quoi effrayer les plus intrépides; et quoique souvent il n'y ait qu'un pied de distance d'un lit à l'autre, cependant la vue de l'eau, et la chute du cheval qui s'enfonce subitement, causent une terreur dont on ne peut se défendre.

Nous rencontrâmes sur notre route quelques pêcheurs; ils font usage de l'hameçon et de l'appât: quelquefois nous nous arrêtions pour considérer le poisson qu'ils avaient pris. L'aspect de ces pêcheurs était fait pour exciter notre curiosité. Ils rodaient sur la glace, portés sur de longs patins de bois, et se poussaient en avant à l'aide d'un bâton qu'ils tenaient dans leurs mains. La promptitude de leur course est incroyable; et cette étonnante célérité, sans que l'on puisse découvrir la moindre action dans leurs jambes, puisqu'alors ils se servent de leurs bâtons, offre un spectacle singulier à ceux qui le voient pour la première fois. Quand ils sont occupés à pêcher, le tableau est également curieux. Ils ont toujours avec eux une petite voile triangulaire, et lorsqu'ils sont forcés de

rester long-temps sur la glace, cette voile sert à les préserver du vent par la manière adroite dont ils la placent derrière eux. Ils font à la glace un trou d'environ quatre pouces de diamètre, avec une sorte de ciseaux qu'ils portent exprès pour cet usage; ils y jettent un hameçon qu'ils lâchent à la profondeur d'environ vingt pieds. S'il arrive que le froid soit un peu violent, ils remuent continuellement l'eau proche de l'orifice du trou, pour prévenir qu'elle ne se gèle. Nous restâmes assez de temps pour voir plusieurs de ces pêches, qui furent assez heureuses, et nous ne quittâmes point le lieu sans tenter nous-mêmes la fortune avec l'hameçon. Ensuite, en nous essayant sur la glace avec leurs patins, nous fîmes rire ces bonnes gens par la manière gauche avec laquelle nous en faisions usage, et par nos chutes continuelles, plus divertissantes en effet pour les spectateurs que pour les acteurs.

On trouve souvent, dans ces parages, ce qu'on pourrait appeler des disceptions de glace; elles forment les apparences les plus fantastiques et les plus pittoresques par la ressemblance qu'elles ont avec les châteaux et autres édifices en ruine; on doit rapporter la cause

de ce phénomène, aux rochers qui sont souvent à la profondeur de quelques pieds sous la surface de l'eau. Quand le froid est de la plus grande intensité, l'eau souvent se gèle de trois pieds et plus en épaisseur : alors la mer, moins nourrie par les fleuves et les rivières, arrêtés dans leurs cours, diminuant en volume, la glace, en perdant son équilibre et son premier niveau, se déprime de quelques pieds; les rochers, en pareil cas, ne pouvant soutenir une aussi pesante surface, elle éclate en mille morceaux de masses et de formes différentes : alors on voit le noir sommet du reseif perçant à nu ces amas de glaces, qui, brisés de mille manières, présentent, à une certaine distance, les aspects les plus bizarres. Il est extrêmement dangereux de traverser la glace dans cet endroit, pendant la nuit, à moins qu'on ait continuellement une boussole à la main, et encore n'est-on pas certain de ne pas s'égarer. Le voyageur est souvent arrêté par tous ces obstacles; il perd quelquefois la côte de vue, pendant que la blancheur de la neige l'éblouit, et ne lui permet que difficilement de découvrir les traces des traîneaux qui l'ont fréquenté; il risque alors de s'écarter de la route, et de prendre une fausse direction;

elle peut le mener loin dans ce désert glacé, et cet accident nous est arrivé plus d'une fois.

Je n'ai point parlé de Brahestad, petite ville que nous rencontrâmes sur notre route, parce que je n'ai pas cru alors qu'elle fût d'un bien grand intérêt. J'en dirai cependant quelque chose ici. C'est une Stapelstad situé sous le soixante-quatrième degré quarante-trois minutes de latitude dans le baillage et paroisse de Salo, à 945 milles de Stockholm, par la route ordinaire de Tornea, 493 d'Abo, 56 d'Uléaborg, et 210 de Wasa. Elle est sur le golfe de Bothnie, au fond d'une baie formée par deux péninsules. La ville est sur la terre ferme; elle fut fondée par le comte Pierre Brahe, qui considéra sa situation comme très-favorable au commerce; ayant acheté la ville, elle devint sa propriété, et en décembre 1649, il lui donna une charte et certains priviléges. En 1652, elle fut appelée de son nom. Ses priviléges furent confirmés en 1651, 1652, 1680, et le dernier, et le plus important, par lequel elle acquit le droit de stapelstadat, ou de faire un commerce avec l'étranger, est daté du 7 avril 1791. Quant à ses armoiries, elle a en partie les armes de la

famille de Brahe; savoir, un cheval et un homme, avec une lance et un casque. Le port, autrefois était bon et convenable, mais à présent il est rempli de vases, de manière qu'il n'y a que de très-petits vaisseaux, ou des vaisseaux avec la moitié de leur charge, qui peuvent y entrer. Les vaisseaux jettent l'ancre à l'ouverture du port, à un quart de mille du marché.

Le commerce de cette ville consiste en poix, en suif, beurre, peaux, fourrures, et une petite quantité de saumons et autres poissons. L'exportation de quelques années avant 1792, prise comme terme moyen, montait à quatorze mille cent quarante-quatre barils de goudron, dix mille cent pesant de beurre, et un mille cinq cent soixante et onze cents pesant de suif. Le commerce en viande de boucherie que faisaient autrefois les habitans, était considérable, aussi bien que celui des conserves du *rubus chumæmorus* Lin., sorte de baye particulière à la Suède et à la Finlande. Ils exportent aussi des bois et des planches pour l'usage des vaisseaux, lesquelles sont coupées par un moulin à scie, placé sur la rivière Pyhajoki. Ils importent du dehors du sel, dont la ville a soin d'avoir constamment une provision de mille huit cents

tonneaux. En 1794, la ville avait quatorze vaisseaux de mille cinquante-cinq tonneaux de port en tout ; quatre ou six sont employés pour le commerce étranger. On trouve encore dans cette ville une corderie, une manufacture de toile de coton, suffisante à la consommation intérieure, et une bonne pêcherie.

La ville ne possède qu'un bien petit territoire. En 1790 le nombre des habitans était de sept cent soixante-trois, dont cinq cent quarante payaient taxe ; vingt-huit étaient marchands, et trente-deux, bourgeois. Le nombre des maisons, en 1794, était de cent vingt-quatre : on comptait deux cent vingt-cinq familles, cinq cent soixante et douze personnes payant imposition. Les taxes de la douane de mer pour l'année 1791 montaient toutes à mille vingt-cinq rixdales trente schelings. Près de la ville sont une manufacture de poix, outre celle qui est à Pyhajoki, et un magasin de goudron. Les habitans des paroisses de Pyhajoki et Kulajoki viennent vendre leur lait à ceux de la ville.

Nous arrivâmes à Uléaborg le 7 d'avril, et nous y trouvâmes, près de la maison-de-ville, une assez bonne auberge. La nuit, quand nous allâmes nous mettre au lit,

nous fûmes surpris par une circonstance qui nous parut bien extraordinaire dans un pays dont la latitude est si élevée. J'ai toujours été dans la dangereuse habitude, avant de m'endormir, de lire pendant une demi-heure. Il arriva ce soir que j'avais l'Arioste en main, quand il me sembla entendre frapper trois petits coups à la fenêtre de notre chambre qui était au rez-de-chaussée. Je n'y fis pas beaucoup d'attention la première ni même la seconde fois. A la troisième je commençai à croire qu'il y avait quelqu'intentiou ; mais, comme je lisais un poète fantastique, j'étais porté à douter si ce que j'entendais n'était point un effet de mon imagination échauffée peut-être par la lecture. La quatrième fois, cependant, je n'avais plus aucune raison de douter que ce ne fût quelqu'un qui frappât à la fenêtre ; mais encore, pour éloigner toute illusion, j'éveillai mon compagnon qui dormait dans un autre lit de la même chambre, et je lui dis d'écouter et d'observer s'il n'entendait point quelque bruit à la fenêtre. Bientôt après nous entendîmes de nouveau les trois petits coups qu'accompagnaient les sons d'une voix articulant quelques mots indistinctement. Je me levai, et prenant ma pelisse et mes pisto-

lets, je sortis hors de la chambre pour voir ce que ce pouvait être. Mais combien fut grande ma surprise.... c'était une jolie fille qui nous demandait quelques momens d'entretien. Cette galanterie à laquelle nous étions loin de nous attendre, nous divertit un moment, et nous rîmes beaucoup de l'inquiétude passagère qu'elle nous avait causée.

CHAPITRE XVIII.

Détails sur Uléaborg; situation, population et commerce. — Sources minérales près de la ville. — Sol dans le voisinage, et ses productions minérales. — Les climats et les saisons. — Observations météorologiques.

ULÉABORG est une ville Stapelstad, située au 65.e degré de latitude nord. Elle fut fondée par Charles IX, en 1605; elle a deux douanes, une pour le commerce de terre, et l'autre pour celui de mer; deux places, seize rues; elle se divise en quartiers. La population est d'environ trois mille huit cents ames. Les articles d'exportation annuelle sont les suivans :

Goudron. . .	tonneaux	30,000
Poix		3,000
Beurre		30,000
Suif.		70,000
Saumon		2,000
Brochet séché. . . .		4,000

Une sorte de harengs	tonneaux	300
Planches. . .	douzaines.	600

Les objets d'importation sont le vin, l'huile et les citrons, qui, pris ensemble, ne montent pas fort haut. L'importation annuelle du sel monte, d'après un terme moyen, à près de dix mille tonneaux. Il est apporté de la Méditerranée, notamment de l'Espagne.

Sous le nom de manufactures, viennent deux moulins à scie, deux à corne, trois pour fouler les étoffes de laine et les toiles de coton, une fabrique de tabac et trois teintureries. Le revenu public produit huit cents rixdales par an. Uléaborg expédie quatre vaisseaux pour la Méditerranée; ils reviennent chargés de différens objets, mais principalement de sel. Outre ceux-ci, il en est d'autres qui servent au fretage.

Dans les îles situées à l'embouchure de la rivière, sont deux ou trois chantiers pour la construction des vaisseaux. Le port d'Uléaborg est très-mauvais; les vaisseaux sont obligés de rester dans la rade, à environ deux milles de la ville, et de charger et décharger à l'aide des gabares. La rade elle-même, tous les ans, se remplit de sable et de gravier.

Uléaborg,

Uléaborg, en 1600, fut visité par Charles IX; en 1618, par Gustave Adolphe; en 1694, par Charles XI; et en 1752, par Adolphe Frédéric. Il fut attaqué par les Russes en 1498, 1517, 1589 et 1592. En 1714 et 1743 il fut traité avec la plus grande rigueur, et presque ruiné par ces vainqueurs. On trouve à Uléaborg quelques eaux minérales qui attirent les valétudinaires. En 1799, il s'y trouva trois ou quatre étrangers. Si l'on compare ce petit nombre à la multitude de ceux qui abondent, soit à Spa, soit aux autres eaux thermales de ce genre, on conviendra qu'il ne contribue pas à rendre ce lieu très-vivant. L'analyse chimique de ces eaux, faite sur une quantité de cent pouces cubiques, a fourni les produits suivans :

Potasse.	1, 0
Soude.	5, 7
Sulfate de chaux. . . .	0, 8
Carbonate calcaire. . . .	1, 9
Fer.	1, 2
Terre silicée.	1, 7.

Il faut ajouter à ce produit, douze pouces cubiques d'acide carbonique, et dix de gaz hépatique.

La rivière Uléa, sur le bord de laquelle la ville est située, est extrêmement rapide; sa navigation est dangereuse quand les vaisseaux de commerce descendent cette rivière pour gagner la mer; ils sont pilotés par des pilotes payés par le gouvernement, et comme tels, immatriculés et enregistrés. Sans cette condition, aucun Finlandais ne peut s'engager dans cette navigation. Ce règlement fut adopté pour prévenir les naufrages trop fréquens jusqu'alors sur cette rivière, occasionnés sur-tout par la surcharge des canots de transport. Telle est la rapidité de cette rivière, que les vaisseaux, en la descendant, parcourent six milles dans l'espace de vingt minutes. La pêche du saumon y est considérable; celui qu'on prend dans les environs, est d'un prix beaucoup plus cher à Stockholm que par-tout ailleurs. Puisqu'il est ici question de ce poisson, je rapporterai un fait assez singulier, mais authentique. Un homme distingué de la ville en partit par mer pour aller à Stockholm. A son retour, le maître-d'hôtel du vaisseau, en nettoyant après le dîner la vaisselle d'argent, laissa, par hasard, tomber à la mer une cuiller. Elle fut avalée par un saumon qui se trouvait aux environs. Le poisson, en remontant la

rivière, fut pris le jour suivant près d'Uléaborg. Le pêcheur ayant trouvé la cuiller dans son corps, fut la vendre à un orfèvre, qui, la reconnaissant au chiffre, la rapporta aussitôt à l'épouse du particulier. Cette dame, qui n'avait reçu aucune nouvelle de son mari depuis son départ, fut d'autant plus frappée de l'idée qu'il avait fait naufrage, que les vents contraires éloignaient depuis long-temps le moment de son retour. L'apparition du mari vint enfin mettre un terme aux alarmes de cette dame que divertit beaucoup alors le récit de la manière dont la cuiller avait été perdue et retrouvée.

Quant au sol d'Uléaborg, il varie en quelques endroits ; mais, généralement parlant, il est sablonneux dans les vallons, le long des ruisseaux, et sur le bord de la rivière Uléa : on trouve de la terre franche, mais en si petite quantité, que cela ne vaut pas la peine d'en parler ; s'il s'en rencontre ailleurs, c'est qu'elle a été entraînée au pied des collines adjacentes, ou qu'elle s'est accumulée sur les emplacemens qu'ont occupés d'anciennes maisons de campagne. La marne, *creta agillacea fissili-friabilis* de Linné, ne se trouve point dans les environs, du moins

autant qu'il m'a été possible de m'en assurer. La craie et la terre calcaire ne sont pas plus communes ; on dit néanmoins que l'on a découvert de la pierre à chaux dans les paroisses de Kemi, Muhos, Paldamo et Fijaa. Padesjerfoi possède une mine de cuivre que l'on exploite actuellement : on la trouve décrite dans Linné sous le nom de *pyrites ferreo-cupreus*. En plusieurs endroits des environs, principalement sur les paroisses de Paldamo et Sotkamo, on rencontre une ocre ou terre ferrugineuse assez colorée. Les paysans, sans nul secours étranger, forgent autant de fer et d'acier que leurs besoins en exigent. M. Julin a apporté de Sotkamo un gros morceau de pierre hématite cristallisé : on en trouve de semblables à Kemi. A l'entrée de ce village et près de Paldamo et Kalajoki, on trouve quantité de sable noir imprégné de fer. En quelques endroits, près de Kemi, Sotkamo, Kusamo et Paldamo se voit une espèce d'ardoise, *schistus ardesia Lin.* dont les minéralogistes modernes ont fait un genre, sous la dénomination d'*ardesia tegularis ;* elle ne peut servir aux toitures. L'espèce la plus commune est formée par un sable fin, consolidé par l'argile, ou un mélange d'argile et de quartz.

Outre le granit rouge et gris, si commun dans cette contrée, on trouve un quartz rougeâtre caillouteux, de la nature de la pierre à fusil, c'est le feldspar ou cristal de roche, qui est le *nitrum quartzosum aqueum Lin.* En quelques endroits près de Sotkamo et Reovanjemi, l'on voit un shorl noir, *shoerlum nigrum* (1), notamment dans le voisinage du village, au-dessous des sables mouvans et sur le bord des lacs. L'argile prévaut par-tout dans les paroisses de Kemi, Paldamo et Sotkamo. On rencontre souvent le *saxum micaceum fissile cinereum atomis interstinctis quartzosis micaceisque Lin.* il est de différentes couleurs, mais le plus souvent d'un gris noir, comme aussi le *talcum ollare Lin.* A Pudesjervi et Sotkamo, au village de Ristiarfoi et dans la paroisse de Paldamo, on peut tailler des meules de moulin, qui sont formées avec un grès de bonne qualité. A environ deux milles, au nord d'Uléaborg, sur le grand chemin, est le fameux rapakivi, qui, selon Kirwan, est un agrégat de feldspath et de mica. Sa couleur est brune ou d'un rouge bru-

(1) Voyez la Minéralogie de Retzic, au genre *Schoerlum*.

nâtre ; il se pulvérise à l'air, mais cela n'arrive que lorsqu'il y a excès de mica. (1) M. Kirvan ajoute que quand le feldspath excède, il en résulte une pierre durable, appelée en Italie *granitone*.

Il n'y a point de grande chaîne de montagne plus près d'Uléaborg, que celle qui règne vers le nord-est et l'est-sud-est ; par-tout le sol est bas et couvert de taillis, de fondrières et de marais ; et cela donne aux alentours de la ville une triste apparence. Comme cette circonstance rend constamment son climat humide, et qu'elle n'est pas suffisamment abritée, le froid des nuits s'y fait sentir dans toute sa rigueur. La crête, ou vaste chaîne de montagne dont je parlais tout à l'heure, s'étend dans l'est, depuis Haldefield, dans la Laponie de Tornea, jusqu'à Peletowaddi dans le Kemi, et forme une barrière entre la Suède et la

(1) Voyez les Elémens de minéralogie de Kirwan, vol. 1, pag. 345. Linné l'appelle d'abord, *muria saxi ex micâ spathoque*, et le caractérise comme il suit : *Constat saxo aggregato ex spatho flavo et micâ deliquescente sub dio versus meridiem.* Dans la dernière édition de son ouvrage, il l'appelle, *saxum fatiscens*, et le décrit de la manière suivante, *spathosum micaceumque salsum fatiscens.*

Norwège, et entre les paroisses Enara et Soetankyla; en se rétrécissant vers le sud-est, elle gagne vers le midi depuis Kemi jusqu'à Wiiserwana, par l'église de Kuusamo à Sarwitaissal, et de-là s'étend à Kojuretupal; elle sert de limites entre les paroisses de Paldamo, Sotkamo et la Russie.

On dit que les lieux gisans sous la même latitude, où les jours et les nuits, au solstice, sont de même longueur, jouissent des mêmes climats. Quant à celui proprement dit géographique d'Uléaborg, il correspond avec celui de Kemi en Russie, de Gorodock et de Kuovatskoi en Sybérie, du cap Tschuckotskoinos vers la mer Glaciale, de Saint-Jean dans le nord de l'Amérique, du cap sud de Greendland, de Skalholt en Island, et de Drontheim dans la Norwège. Par climat physique, nous entendons la différence du froid et du chaud en différens lieux, dans les mêmes saisons. La cause principale et la plus générale de la différence du climat physique, est la présence plus ou moins longue du soleil sur l'horizon et la perpendicularité ou l'obliquité de ses rayons; ajoutez-y l'état de l'atmosphère qui entoure la terre à la hauteur de près de soixante et dix milles; car alors, selon qu'elle est plus ou

moins chargée de vapeurs, elle intercepte plus ou moins des rayons du soleil. Le climat est aussi modifié par la situation des lieux, soit sur les montagnes, soit dans les plaines, ou des mers, ou au milieu du continent. La douceur des hivers en Angleterre est due à la chaleur de l'Océan qui l'entoure; pendant que la Suisse étant à six degrés de plus vers le midi, souffre un froid beaucoup plus fort, à raison de sa position topographique.

Les vents Sud et Sud-sud-ouest soufflent vers Uléaborg le long du golfe de Bothnie; ils sont, pour la plupart, assez chauds depuis la moitié de l'été jusqu'en automne; mais avant cette époque, quand le golfe est glacé, ils sont toujours froids. Le froid excessif qui a lieu à Uléaborg, est, en grande partie, dû aux vastes forêts et aux déserts qui conservent de grands amas de glace, même en été. A mesure que les défrichemens feront des progrès, que les marais se dessécheront, et que le sol se dégagera des bois qui le couvrent, et empêchent que le soleil n'échauffe la superficie de la terre, on peut croire que le climat de ce lieu deviendra de plus en plus doux et agréable.

D'après une comparaison des observations faites à Stockholm et à Uléaborg, il paraît que

la chaleur du thermomètre de Celsius, au-moins à la hauteur de Stockholm, pendant toute l'année, est de six degrés environ au-dessus de zéro, pendant qu'à Uléaborg il est généralement à un degré deux dixièmes au-dessous de la glace ; conséquemment le climat d'Uléaborg diffère de sept degrés deux dixièmes. Pendant vingt ans, le mercure à Stockholm tomba sept cent neuf fois au quinzième degré, et une fois jusqu'à quarante au-dessous de la glace. Il y a à Uléaborg deux mois d'hiver de plus qu'à Stockholm, et un tiers de printemps de moins. L'automne est à-peu-près égal pour l'une et l'autre ville. Quant à la longueur comparative de l'automne, elle ne dépend pas seulement de la lenteur du cours du soleil dans le solstice d'automne, mais bien plus des vents de sud et de sud-ouest, qui prévalent en août, septembre, octobre et une partie de novembre. Ces vents, qui viennent du golfe de Bothnie, sont échauffés par l'eau qui garde un plus grand degré de chaleur que l'atmosphère. Mais, au contraire, en hiver, quand la mer est glacée, le vent qui souffle du même rumb, est froid et piquant comme sont ceux de l'ouest et du nord-ouest. Les vents d'est et de nord-est sont, en général,

chauds au printemps, parce que ces vents, après avoir traversé la mer Blanche, passent sur plus de trente milles suédois de terres couvertes de bois, de marais échauffés par l'influence du soleil et de la végétation; mais, en automne, les mêmes vents, après que les marais sont gelés, sont très-froids.

Les gelées nocturnes arrivent l'été vers la fin d'août, et quelquefois même plutôt, comme cela arriva le 25 juillet 1795, où cette gelée fut si rude, qu'elle attaqua les légumes et autres végétaux délicats, propres à l'usage de la table. Malgré la rigueur de la saison, les animaux profitent assez bien, et la végétation est plus rapide ici que par-tout ailleurs. Il y a des exemples de grains semés et moissonnés dans l'espace de six semaines. La principale cause de ce phénomène est dans les belles nuits, ou plutôt la continuelle présence du soleil. M. Julin, que j'aurai occasion de citer dans la suite, m'a communiqué des observations intéressantes sur le climat d'Uléaborg, que je crois dignes d'occuper une place à la fin de ce chapitre.

Observations générales sur le printemps et l'été, faites pendant vingt-quatre années à Uléaborg, par J. Julin.

5 Mars.	La glace se fondant, commence à dégoutter du faitage des maisons.
1 Avril.	Le bruant des neiges, *Emberiza nivalis, Lin.*, commence à paraître.
25	Les Canards sauvages et les oiseaux des lacs arrivent.
	Le *Papilio Urtica* se fait voir.
	L'Alouette, *Alauda Arvensis*, chante.
	Les champs sont nus, c'est-à-dire, débarrassés de neiges.
5 Mai.	La Hochequeue, *Motacilla Alba*, commence à voler, comme aussi la Blanchequeue, *Motacilla œnanthes.*
15 - 20	Les rivières s'ouvrent et les glaces se fondent.
	On peut commencer à planter dans les potagers.
25	Le Marin, *Hirundo Urbïca*, arrive.
	Le Coucou, *Cuculus Canorus*, chante.
	Le blé de printemps pointille.
	Le soucis des marins, *Caltha Palustris*, fleurit.
	Les arbres, notamment le bouleau, *Betula Alba*, poussent leurs feuilles.
12 Juin.	Chaleur de l'été de 12° au-dessus de 0.
10 Aout.	Les gelées de nuit commencent.

10 AOUT. La moisson commence. On sème le seigle.

25 SEPTEMBRE. Le bouleau, *Betula Alba*, perd ses feuilles.

20 NOVEMBRE. La glace supporte, et la terre est couverte de neige.

REMARQUES GÉNÉRALES.

1.° L'hiver commence en octobre, et dure sept mois pleins, ou jusqu'à la fin d'avril. Le printemps est court, et est passé avec le mois de mai. L'été commence en juin, et continue trois mois. L'automne prend en septembre, et s'étend seulement à la fin de ce mois.

2.° Le plus grand froid, en hiver, est en janvier; et la plus grande chaleur, en été, est communément vers la fin de juillet.

3.° La moyenne température pour toute l'année, si l'on excepte le temps où les saisons montrent leur influence particulière, est environ le terme de la glace du thermomètre, ou en d'autres termes, c'est le constant hiver.

4.° Les gelées de nuit sont quelquefois piquantes, principalement du 10 au 20 d'août. Le 25 juillet 1785, différens légumes, dans les potagers, furent grillés par le froid, notamment les pommes de terre et les haricots.

5.° Quelque court que soit l'été, dans ces climats, le gazon et le blé n'en viennent pas moins bien en graines. On a des exemples de blé semé, moissonné, et parfaitement mûr, dans l'espace de quarante-deux jours.

Extrait d'un journal météorologique tenu à Uléaborg sous le 65° 1' 30", latitude Nord, par J. Julin.

DEGRÉS DU THERMOMETRE DE CELSIUS.

Années	plus grande chal.r ‡	plus grand froid. –	moyenne chaleur. ‡	moyen froid. –	Température moy.ne	
1776	‡ 21°	– 29°	‡ 7°	– 12°	– 0° 9′	La moyenne hauteur du baromètre, pendant toute l'année, est de 25 pouces et 29 lignes décimales.
1777	22	27	7	12	2 2	
1778	22	22	6	13	0 5	
1779	21	27	7	12	3 9	La moyenne hauteur de l'eau qui tombe de l'atmosphère, va à 13½ pouces dans l'année, qui, d'après l'avération, a été ainsi calculée pour quatre saisons; savoir,
1780	20	29	6	15	3 4	
1781	20	40	6	15	0 0	
1782	23	37	9	10	2 1	
1783	20	31	7	15	1 5	Pour l'hiver, 6° 0′
1784	17	30	6	12	1 9	le printemps, 2 0
1785	25	30	9	11	‡ 0 5	l'été, 5 1
1786	27	32	11	11	‡ 1 0	l'automne, 0 5
1787	25	31	21	10	‡ 1 9	La moyenne température des quatre saisons, dans l'étendue de douze années, est comme il suit,
1788	29	34	12	20	‡ 0 9	
1789	30	34	16	20	‡ 1 8	*L'hiver*, 10° froid –
1790	26	28	11	16	‡ 2 7	*Printemps*, 6 chal. ‡
1791	24	21	11	14	‡ 3 1	*L'été*, 15 chal. ‡
1792	28	33	13	19	‡ 1 7	*L'automne*, 6 chal. ‡
1793	27	32	13	16	‡ 2 1	
1794	28	24	13	16	‡ 4 0	
1795	28	34				*N. B.* Le signe (‡) signifie chaleur, ou que le thermomètre est au-dessus de la glace.
1796	30	31				
1797	27	21				Le signe (–) dénote le froid, ou que le thermomètre est au-dessous de o.
1798	31	31				
1799		40				
Moyen	‡24°8′	–30°6′	‡19°0′	–0° 9′	‡0° 2′	

CHAPITRE XIX.

Séjour à Uléaborg, prolongé plus longtemps que l'auteur ne s'y attendait. — Raisons de cette prolongation; personnages intéressans cités. — Expériences curieuses relatives au magnétisme animal. — Réflexions sur les phénomènes extraordinaires qu'il produit. — Avantages qui accompagnent un séjour dans une petite ville de province. — Hospitalités des Uléaborgiens. — Esprit de société. — Singulière manière de témoigner intérêt et amitié à un étranger.

NOUS ne voulions rester à Uléaborg que cinq jours, pour profiter de notre traîneau pendant que la saison le permettait encore, et continuer notre route le plus promptement possible vers le Nord, afin de revenir en été, et de voir ainsi le pays dans les deux saisons, c'est-à-dire, être témoins du procédé intéressant, et du spectacle singulier du passage presque subit de l'hiver à l'été. Après avoir

vu toute la surface de la terre couverte de glaces et de neiges, nous aurions voyagé avec les rennes et les errans Lapons; et dans l'espace de deux semaines, nous aurions observé la glace se fondre, la neige disparaître, et tout le système de la végétation se développer, et parer autant qu'enrichir les campagnes. Mais ce tableau dont les couleurs nous charmaient d'avance, et si capable de flatter toute autre imagination aussi vive que la nôtre, fit place aux jouissances d'un tout autre genre que nous promettait Uléaborg. Les attentions et la politesse du baron Silfverkielm, du gouverneur Carpalan; la connaissance que nous fîmes de plusieurs personnes intéressantes, et la rencontre si inattendue de deux amateurs de musique, en état, avec nos compagnons et moi, d'exécuter un quatuor, nous firent oublier notre projet, et convertir nos cinq jours de halte en un couple de mois; mais une raison bien plus plausible encore, c'est que nous trouvant au milieu d'avril, la saison était fort avancée; la glace commençait à se fondre et à perdre de sa force, et les rivières de jour en jour devenaient moins sûres. Nous courions alors le risque d'être retenus dans un désert pendant le dégel; non-seulement

il nous eût fallu en attendre le terme, mais après, perdre encore une semaine jusqu'à ce que la terre eût repris sa solidité, et que les endroits marécageux fussent devenus secs. D'ailleurs nous pouvions jouir à Uléaborg des phénomènes du changement des saisons, avec à-peu-près autant d'avantages qu'à une plus grande hauteur; et quant aux effets de l'hiver, notre curiosité avait été plus que satisfaite depuis notre départ de Stockholm. Enfin, il faut en convenir, nous jouissions d'une situation si agréable à Uléaborg, que nous étions assez embarrassés à découvrir le moyen d'arranger notre plan de plaisirs, de manière à justifier notre conduite à nos propres yeux.

Je trouvai qu'à Uléaborg je pourrais m'instruire d'avance sur plusieurs objets relatifs à l'histoire naturelle de la Laponie. Je fus en cela singulièrement servi par M. Julin, pharmacien de la ville, qui, outre une bonne collection d'objets relatifs à cette partie, possède encore des connaissances acquises par l'étude, et prend plaisir à les communiquer à ceux qui désirent s'instruire sur cette branche intéressante des sciences physiques. Il avait une assez jolie bibliothèque, plusieurs machines électriques et leurs dépendances, ainsi que

que d'autres instrumens de physique dont il se servait pour différentes expériences dans ses observations sur l'histoire naturelle.

Le baron Silfverekielm, homme aimable, avait passé une grande partie de sa vie près du roi Gustave; il avait beaucoup voyagé et vu le grand monde. Bon mécanicien, il s'amusait encore beaucoup de chimie; il possédait une excellente machine électrique d'Angleterre, avec laquelle il faisait beaucoup d'expériences. A tant de moyens de plaire aux gens instruits, il ajoutait l'amour de la lecture et l'étude des belles-lettres. Son commerce était facile: ennemi de la cérémonie, sa politesse était aisée; mais ce que plusieurs ne croiront que difficilement, il était grand magnétiseur, et un des adeptes les plus zélés de Mesmer. J'ai vu le baron donner de telles preuves de son savoir en ce genre, qu'elles ébranlèrent un peu, je l'avoue, mon incrédulité, tant sur l'efficacité de ses principes, que sur l'existence du fluide magnétique, ou de cette substance, n'importe comment on l'appelle, dont les effets se font sentir à quelques individus. On ne pourrait aisément les attribuer à des causes ordinaires, ni les appuyer sur des raisons dérivantes des lois con-

nues de la nature. Quoique le baron ne pût parvenir à m'affecter par sa puissance magnétique, il n'en eut pas moins de succès sur des personnes dont la probité et la bonne foi ne sauraient être soupçonnées. Il me répéta les expériences qu'il avait faites en différens endroits sur plusieurs individus, et en nombre de circonstances, en sorte que je me crus satisfait du côté de l'existence de quelque cause, comme principe naturel jusqu'ici inconnu, et enveloppé dans la plus profonde obscurité, et par conséquent inexplicable à notre entendement. Je suis bien éloigné d'attribuer ce phénomène, à l'exemple du baron, à quelque chose de surnaturel; je laisse la solution de ce problême à des temps plus éclairés encore dans la connaissance de la nature, dont l'étude a été suivie de tant de succès, et a marché si rapidement dans le courant du dernier siècle. J'ai vu mon compagnon de voyage, non moins incrédule que moi, tomber dans un profond sommeil par la seule imposition des doigts d'un magnétiseur. Je l'ai entendu parler dans son sommeil, et répondre à toutes les questions que je lui faisais. Je le vis de nouveau s'éveiller par ce même mouvement des doigts du mesmérien,

lorsque je ne pouvais le tirer de son sommeil, même en approchant du feu près de sa main, expérience à laquelle il était aussi insensible que s'il eût été mort. Il s'éveilla après un sommeil de cinq ou six heures, ne se rappelant rien de ce qu'on lui avait dit, se refusant opiniâtrément à croire qu'il se fût endormi, et ne cédant qu'avec peine au témoignage de sa montre, et à celui de ceux qui avaient été présens à l'expérience. Je pourrais, sur ce sujet, accumuler plusieurs faits par lesquels je prouverais que dans ces essais il ne peut y avoir ni connivence ni imposture; mais cette doctrine est encore trop environnée de nuages pour moi, pour que je m'y arrête plus long-temps. J'ajouterai seulement que deux voyageurs anglais mieux instruits et plus pyrrhoniens que moi, s'il est possible, sur le mesmérisme, passant par Uléaborg, dans le même temps, y restèrent un jour pour voir, par eux-mêmes, quelques opérations magnétiques. D'après une convention secrète, l'un d'eux devait se soumettre aux expériences, et feindre d'en être affecté, en sorte qu'au moment où le magnétiseur aurait été persuadé que son art opérait, celui qui feindrait de dormir, devait, à un signe convenu, se ré-

veiller en sursaut, et se moquer ainsi de la crédulité de l'opérateur et de ceux qui seraient présens. Les expériences commencèrent comme il avait été décidé. Le premier trompa en effet l'attente du magnétiseur et des spectateurs; quant à l'autre, subjugué par le pouvoir d'un agent auquel il ne s'attendait pas, et devenu insensible aux signes de son compagnon, il tomba dans une léthargie qui stupéfia tellement l'autre, qu'il devint, à son tour, un objet d'amusement pour l'opérateur comme pour toute la société. Ces personnes donneront peut-être l'histoire de leurs voyages; en ce cas ils confirmeront la vérité de mon rapport, sur un fait aussi incroyable.

Il est fâcheux, en général, que les mesmériens, à la vue de ces phénomènes extraordinaires, j'oserai dire surnaturels, échauffent leur imagination au point de leur supposer des causes occultes. Au lieu de consulter la nature avec cette sobriété d'opinions qui doit être le guide fidèle de la philosophie, dans toutes les recherches des causes premières, l'imagination fascinée par les prestiges, essaye en vain, pendant qu'elle est toute occupée de ses conceptions confuses, à deviner le but et la fin des objets; tandis qu'elle s'égare dans

les régions obscures et sans bornes de la conjecture, le véritable esprit de recherche perd le fil de ses observations et de ses analyses ; et ne recevant que des impressions imparfaites, devient incapable de s'arrêter pour observer, comparer et juger ; et telle était l'infirmité du bon baron. Il croyait que l'ame de la personne endormie était transportée dans des régions dont elle ne peut conserver aucune idée quand elle se retrouve réunie avec le corps. Il avait même des opinions plus ridicules encore ; il assurait, par exemple, que là toutes les ames étaient vêtues en blanc, et jouissaient, dans ce lieu de délices, de si agréables sensations, qu'elles surpassaient toute conception. Il croyait que dans cet état de sommeil, les hommes prédisaient les événemens futurs ; que les ames élevées à la plus haute sphère des perceptions, pouvaient voir nombre de choses invisibles aux organes matériels de notre vue. Au lieu d'interroger le somnambule sur la matière de ses sensations pendant son assoupissement, ou de chercher à sonder l'état de ses facultés physiques, ou de le questionner sur des objets appropriés à nos conceptions, ses demandes revenaient toujours aux robes blanches, au paradis, à

ces Champs Elyséens où, selon sa théorie, les ames jouissent de toutes sortes de plaisirs, sont parfaitement à l'aise, et vêtues, pour employer ses expressions, dans leurs robes de chambre. Une chose qu'il désirait le plus, était d'avoir des nouvelles de ses ancêtres, de son grand-père et de son père défunt, qui alors se complaisaient sans doute à lui envoyer des complimens par l'intermédiaire de ces courriers à robes blanches.

D'après la manière dont je fais ces remarques, le lecteur pourra juger du point-de-vue sous lequel j'envisage ce sujet. Les physiciens ayant fait de si belles découvertes dans leurs recherches sur les fluides électrique et galvanique, il n'est pas impossible qu'ils ne découvrent quelqu'autre fluide ou substance ayant, comme ceux-là, ses lois et ses affinités relatives. Je crois que dans le magnétisme animal, on trouve des faits qu'on ne peut rapporter à l'imagination comme leur cause, ni à aucune autre cause connue ou établie par les ennemis de cette doctrine. Les académiciens français, dans leur rapport sur le magnétisme animal, n'ont pas eu peut-être la candeur ou l'impartialité qu'on devait attendre de savans, quand il s'agissait d'une ma-

tière si difficile et si embrouillée par les préjugés. De tout cela je conclus que nous sommes entièrement dans l'obscurité quant à la cause, qui, bien que nous ne puissions lui assigner aucun nom, n'en a pas moins son existence. Peut-être que l'encouragement que l'on donne en France sur cette matière, levera beaucoup de doutes, s'il ne parvient pas à la mettre dans toute son évidence.

Le goût du Baron, pour la science magnétique, ne lui a pas grandement servi à faire des prosélytes à Uléaborg; car, quoique ce pays soit éloigné du centre où sont les plus grandes connaissances, cependant les lumières se sont tellement répandues pendant le dix-huitième siècle, que leurs salutaires effets se sont même étendus jusqu'ici, et que les hommes sont suffisamment éclairés pour être sur leurs gardes contre les illusions et le charlatanisme; d'ailleurs, le Baron est seul, il manque de coopérateurs qui, travaillant d'après les données des autres en tout temps et en tout lieu, et s'attachant continuellement sur un objet auquel ils ont refusé d'abord leur assentiment, se le rendent peu-à-peu familier, et enfin lui accordent leur croyance. La masse de la société se compose de sages, de demi-sages, et de fous.

Les sages rejetant prudemment une doctrine qui ne peut leur fournir des raisons pour de prétendus faits ; une doctrine dont la vérité puisse être rapportée à une cause connue et sensible : ils sont enclins à douter de tout, et craignent toujours d'être abusés. Ceux qui sont à moitié sages, sont, en plusieurs circonstances, plus sceptiques que les plus sages, et une demi-connaissance est une chose dangereuse. Ils ne parlent jamais de leur croyance, ni ne raisonnent sur elle. C'est une maxime parmi eux de croire aussi peu qu'il est possible ; et ainsi ils mettent légèrement de côté ce que les premiers désapprouvent d'après la profondeur de leur intelligence. Quant aux fous, ils sont réellement les plus dangereux pour tous les fondateurs de nouvelles doctrines, telle que celle dont nous venons de nous occuper ; ils embrassent chaudement tout ce qui affecte plutôt leur imagination, que ce qui pourrait plus dignement occuper leur raison ; ils ont un plus grand goût pour le surnaturel que pour ce qui est philosophique ; mais quand ils voudraient attribuer les phénomènes dont les expériences leur offrent le spectacle, au pouvoir du diable, le naturaliste, soit philosophe ou magnétiseur, n'en

sera pas moins digne de damnation aux yeux du vulgaire, et passera le reste de sa vie pour un magicien. Il est probable que le Baron ne fut point mécontent de l'arrivée de quelques étrangers; elle lui fournissait un prétexte pour faire revivre sa doctrine, aussi bien que pour répéter ses expériences sur différens habitans, qui, si ce n'est pour nous obliger, ne se seraient pas volontiers prêtés à ses désirs.

Il est dans les villes de province une foule de circonstances qui dédommagent le voyageur de la privation des amusemens si ordinaires dans les capitales. L'hospitalité y existe à un plus haut point; un étranger y est traité comme une personne de la première distinction, en partie par vanité sans doute, et aussi pour remplir leur temps par les agrémens de la variété. D'ailleurs, le bon marché des denrées double les ressources pécuniaires du voyageur; en sorte qu'il est à même de jouer un premier rôle avec moins de moyens qu'il ne lui en faudrait pour remplir les derniers dans les capitales; en un mot, tout est à sa disposition, tout cède devant lui, et la déférence qu'on lui marque, aussi bien que le sentiment personnel, le porteront à préférer une vie aisée et paisible dans un petit

cercle, aux plaisirs bruyans et à la dissipation des grandes sociétés.

Le goût pour les amusemens de société à Uléaborg n'est pas fort général. Les marchands forment une classe distincte qui ne se mêle guère avec les autres compagnies; ils sont les moins propres aux communications amicales, et aussi les moins instruits. Les personnes dont se compose la société ordinaire du lieu, sont celles attachées au gouvernement, depuis le gouverneur jusqu'aux juges de tribunaux. On enjoint aux gouverneurs de provinces en Suède, d'inviter et de traiter chez eux tout étranger de distinction. Le général Carpelan non-seulement obéit à cette instruction, mais encore il ajouta aux devoirs de la politesse et de l'hospitalité, les marques les plus flatteuses d'une amitié personnelle; de manière qu'il nous offrit un logement dans sa propre maison. Nous préférâmes cependant de rester dans la maison d'un marchand nommé Fedman, dont l'obligeance pour nous fut sans bornes, et sous le toit duquel nous trouvâmes tout ce qui pouvait contribuer à rendre notre résidence agréable.

Les usages de la société à Uléaborg ressemblent à ceux de la capitale; on y a la même

inclination pour le jeu ; on y aime les grands repas et tout ce qui tient à la représentation. Comme un étranger est toujours la principale personne de la compagnie, on s'empresse à consulter ses goûts, et à faire tout ce que l'on suppose pouvoir le flatter. Les jeunes dames aiment à être présentées aux étrangers, et s'étudient avec décence, mais autant qu'il est en elles, à se faire valoir auprès d'eux, et à profiter de leurs visites. Quand on a été invité à souper dans la maison d'une personne distinguée, aussitôt que le repas est fini, par une coutume assez bizarre, et qui n'a rien de fort agréable, toutes les dames jeunes ou vieilles qui veulent vous donner des preuves du plaisir qu'elles ont éprouvé dans votre compagnie, vous donnent un petit coup de main sur le dos, au moment où vous vous y attendez le moins. Il est, à cet égard, convenu que plus fortement la main se fait sentir, plus la déclaration de la dame est en votre faveur.

CHAPITRE XX.

Continuation de notre séjour à Uléaborg. — Bon marché de la nourriture. — Préjugés sur certains mets. — Nuits brillantes. — Amusemens de la chasse. — Celle du Tétrao Urogallus. — Partie de musique et concert. — Impression faite par le pouvoir de la musique sur le cœur de ceux qui l'entendaient. — Penchant des Finlandais pour la musique et la poésie. — Le Runa, ou musique antique propre à cette contrée. — Le Harpu, ou instrument musical. — Etat de la musique en Finlande.

NOTRE séjour à Uléaborg ne s'effacera jamais de mon esprit. Retirés du monde, mais sans être indifférens aux plaisirs de la dissipation, nullement forcés à des visites de pure cérémonie, nous donnions notre temps à l'étude, à la chasse et à la musique. Notre hôtesse ne pensait, du matin au soir, qu'à fournir aux jouissances de la table, et à rendre

notre situation délicieuse sous tous les rapports. Les veaux, les cochons de lait, les bœufs ne trouvaient point de grace près d'elle; ils étaient impitoyablement sacrifiés à l'honneur de nous bien traiter. Ce que la mer, les rivières fournissaient de plus délicat, était acheté, sans que l'économie présidât au choix; et ce que le lecteur n'apprendra pas sans étonnement, c'est que pour un régime aussi surprenant par son luxe, nous ne payions que deux guinées par semaine, et qu'avec cette modique somme, mon ami, moi et notre domestique, nous avions le déjeûner, le dîner, le café, le thé, le souper et le logement.

Notre domestique apprêtait nos vivres à l'italienne, et les gens de la maison n'étaient pas peu surpris de notre manière de dîner. Notre bonne hôtesse craignait que l'on ne sût que nous dînions tous les jours avec la soupe et le bouilli, et quelques raisons que nous lui donnassions, nous ne pouvions lui persuader que c'était par goût que nous vivions ainsi; elle avait beau varier nos repas, en nous donnant chaque jour, tantôt une soupe au lait, tantôt au sagou et aux raisins, tantôt au vin et au lait; tantôt au riz sans viande, rien ne nous flattait. Un jour il s'éleva une grande

dispute entre elle et notre cuisinier, sur une bagatelle. Elle ne voulait pas souffrir qu'on apprêtât la cervelle et le foie d'un veau et d'un cochon; l'idée d'un pareil mets choquait tout le monde de la maison, dans l'usage où l'on est ici de donner ces parties aux cochons, ou de les jeter. Peu disposés à nous rendre à ces raisons, nous passâmes pour des cannibales ou antropophages; et telle est, à cet égard, la force de l'opinion et des préjugés, qu'ayant pressé une personne d'en goûter, loin de l'avaler, elle le rejeta aussitôt qu'elle en eut goûté. Nos tentatives pour les faire revenir de cette prévention, et leur faire sentir les raisons de nos usages, furent sans aucune efficacité. Ils se scandalisaient aussi de nous voir manger de petits oiseaux, telles que les alouettes, les bécassines, les grives, que nous prisions beaucoup dans ces régions du Nord. Ces oiseaux jouissent d'une paix et d'une sécurité que rien ne trouble. Non-seulement ils étaient pour nous un mets délicieux, mais encore ils nous procuraient une agréable dissipation par le plaisir de la chasse; mais ce qui la troublait un peu, c'était la certitude de sa courte durée, qui ne devait être que d'un mois, depuis la moitié de mai jusqu'à la moitié de juin.

L'époque où nous sommes parvenus, est celle où la campagne éprouve le changement le plus surprenant. C'est alors que tout-à-coup la nature semble s'éveiller. La solitude, le silence et la léthargie qui régnaient sur tous les objets de la création, font place à une activité continuelle : le mouvement s'étend par-tout. Les oiseaux semblent arriver des bornes du monde pour peupler les bois, les champs, les marais et les étangs, et leur donner une nouvelle vie. Les nuits, aussi belles, aussi claires que le jour, nous servaient à prolonger le plaisir de la chasse. Nous avions coutume de dîner à la maison, d'y faire notre partie de musique, d'y souper, et, à dix heures du soir, nous partions pour prendre nos ébats dans les champs, jusqu'à deux heures du matin. La lumière de la nuit nous était plus favorable dans nos excursions que celle du jour. Les rayons du soleil ne faisaient pas une aussi forte impression sur nos yeux, mais nous avions encore assez de lumière pour bien viser. Les oiseaux, pendant la nuit, étaient beaucoup plus tranquilles. Les canards sauvages venaient en foule de la mer vers les lacs et les rivières, et souvent ils passaient directement sur nos têtes. Les rivières, les lacs et les terrains

marécageux fourmillaient de canards, de bécassines de toute espèce. Nos plaisirs, comme chasseurs, n'étaient pas moindres que ceux que nous goûtions comme naturalistes, par l'étonnante variété des espèces que ne sont point accoutumés à voir des habitans de l'Italie.

La chasse du coq de bruyère, que Linné appelle *Tetra Urogallus*, était parfaitement nouvelle pour moi. Cet oiseau est d'un volume comparable à celui du dindon : il est d'un brun foncé sur le dos, et ardoise sous le ventre, jaspé par-tout de petites bandelettes noirâtres : il aime les pays froids, et vit de baies et de bourgeons : il fréquente les forêts de sapins ; vers le commencement de juin il se perche sur une branche, ou sur le sommet d'un arbre, et passe la nuit à chanter ses amours. Il est prudent à éviter les piéges, et il est difficile de l'approcher, si ce n'est lorsqu'il chante, parce qu'alors sa tête et ses yeux éprouvent une sorte de mouvement convulsif, qui l'empêche de rien voir ni entendre. Chaque refrain dure une minute environ ; le chasseur, pendant ce court intervalle, doit se porter en avant le plus vîte qu'il peut pour l'apercevoir ; mais il faut, aussitôt que l'oiseau cesse de chanter,

chanter, qu'il se glisse derrière un arbre, où il ne doit ni bouger, ni, pour ainsi dire, respirer, de peur qu'il n'en soit aperçu : il continue à s'avancer de la sorte, jusqu'à ce qu'il soit à une distance convenable pour le mettre en joue. Il est ordinaire, dans ces chasses faites à travers des bois si vastes, de fixer un lieu de rendez-vous. On allume, à cet effet un grand feu, dont on puisse apercevoir la fumée à une grande distance ; on y laisse toujours quelqu'un pour avoir soin de l'attiser, et pour empêcher aussi qu'il ne s'étende trop loin. Ce fut dans cette circonstance, que je reconnus combien il était facile d'incendier toute une forêt. Le sol est entièrement couvert d'une espèce de mousse très-sèche, c'est le conducteur le plus dangereux ; et si les domestiques que l'on laisse pour entretenir le feu, n'ont pas le soin d'arracher cette mousse, elle le communiquerait en très-peu d'instans à plus d'un mille de distance. Les chasseurs dont l'usage est d'allumer ainsi des feux dans les bois, sont bien pour quelque chose dans les grands incendies qui arrivent ainsi en Suède et en Finlande.

L'espèce de chasse dont je viens de parler, quelque agréable qu'elle soit aux personnes du

pays, était loin de nous plaire comme celle aux autres oiseaux. Il nous fallait passer toute la nuit dans les bois, à écouter à-peu-près comme des espions, à supprimer presque notre respiration, pour mieux discerner le son de la voix, et recourir alors à toutes les ruses, à toutes les supercheries de la trahison, même à prendre avantage du sentiment de l'amour dans ces pauvres animaux, et le tout pour nous donner le plaisir, aussi vil que cruel, de les tuer par surprise. Dans la chasse comme en tout autre plaisir, j'aime une conduite franche; aussi celle de l'oiseau qui fuit devant moi, que je poursuis, qui m'échappe, auquel je reviens à différentes fois avant de l'abattre par le pouvoir de mon arme, me procure-t-elle une toute autre jouissance. Un seul oiseau tué au vol, vaut plus pour moi que dix autres qui ont perdu la vie dans les embuscades qu'on leur tend.

Ce qui contribuait encore à nous arrêter à Uléaborg, était la compagnie de deux amateurs de musique, dont l'un jouait du violoncelle et l'autre de l'alto. M. Skioldebrand, mon compagnon de voyage, jouait du violon, et moi j'ai toujours eu du goût pour la clarinette. Nous étions ainsi en état d'exécuter un qua-

tuor passablement bien. Un quatuor à Uléaborg était un phénomène non moins extraordinaire que l'apparition du plus étonnant météore. Il n'y avait pas dix personnes dans toute la ville, qui jamais eussent entendu une musique à quatre parties, et peut-être depuis sa fondation jusqu'à notre arrivée, l'on n'en avait jamais exécuté dans son enceinte. D'après cela, le lecteur concevra aisément le plaisir que nous faisions à ce bon peuple qui nous regardait comme les dieux de la musique, et réciproquement les jouissances que ses sensations nous faisoient éprouver à nous-mêmes.

Uléaborg, chaque soir, pendant tout le temps de notre séjour, eut ainsi un concert public pour tous ceux qui prenaient plaisir à l'entendre. Notre auditoire en femmes comme en hommes augmenta tellement en peu de jours, que nous fûmes obligés de recourir au salon de la ville, plus grand qu'aucune chambre de notre maison. Il m'est impossible de donner une juste idée de l'impression que fit notre musique sur nos auditeurs. Pour mieux mettre leur sensibilité à l'épreuve, et connaître l'effet de la musique sur leurs sens, nous composâmes, à dessein, quelques pièces d'une harmonie aisée, dont le mouvement était naturel

et facile à concevoir, même aux personnes peu accoutumées à l'art de la musique. Nous nous étudiâmes à alterner les mouvemens et les effets, en passant du plus haut *forte* au plus bas *piano*, et ainsi alternativement par des transitions de surprise ; et bientôt nous vîmes les larmes couler des yeux des personnes les plus sensibles de notre assemblée. De la sorte, en réalisant à la lettre les temps les plus fabuleux de la Grèce, nos spectateurs nous offraient une scène d'un tel intérêt, qu'elle pouvait dignement occuper l'observateur le plus savant. Tous les regards étaient tournés sur nous ; les traits de chaque auditeur semblaient suivre les mouvemens de notre mélodie, et nous pouvions lire sur la physionomie de ces bons Finlandais, le caractère de la musique que nous avions joué ; tous les visages devenaient sérieux aux fortes modulations ; mais, dès que les passages plus doux revenaient, les nuages disparaissaient de dessus leurs figures, et leur contenance reprenait un air de tranquillité. Il était curieux d'étudier les différens effets produits par la musique sur des personnes qui me paraissaient être bien différentes par leur constitution. L'une, par exemple, restait droite et fixe tout le temps que

durait une sonate; sa bouche était ouverte, ses yeux effarés, immobiles dans les paupières, et comme frappée d'un stupide étonnement. Une autre, au contraire, semblait suivre, par l'agitation de tout son corps, chaque passage de la mélodie, et paraissait éprouver une sorte de convulsion musicale; mais, au moment où nous commençâmes à jouer leur Runa, les yeux de tous fondirent en larmes, et l'émotion devint générale.

Le Runa est une pièce de la plus ancienne mélodie finlandaise, encore en usage chez ce peuple, et approprié à l'instrument national qu'ils appellent *Harpu*, instrument qui, probablement, a donné naissance à la harpe. La leur n'est qu'une grossière imitation de l'ancienne cythare des Grecs. Les habitans de la Finlande ont réellement un sentiment inné pour la musique et la poésie. On pourrait dire que ces deux arts sont inséparables; mais les Finlandais n'ont pas fait les mêmes progrès en musique qu'en poésie, sans doute à cause de l'imperfection de leur instrument national, et de l'attachement, et même de la vénération qu'ils ont toujours eu pour lui. L'Harpu n'a que cinq cordes; et ici nous pouvons observer le premier pas dans l'ori-

gine des arts. Ce peuple n'a pas pensé à donner plus de cordes qu'il n'a de doigts à la main. Les cordes sont *a*, *b*, *c*, *d*, *e*; et le *c* étant bémol, l'instrument se monte en *la* mineur, le ton favori de toutes les nations du Nord. Les cordes sont de métal, et ne sont pas, comme celles du violon et de la guitare, susceptibles d'être modulées par les doigts de la main gauche. Toute l'étendue de leur musique est renfermée dans cinq notes, et avec ces cinq notes, ils jouent, dansent et récitent leurs poésies. Il est aisé d'imaginer l'effet mélancolique et monotone de ce genre de musique, aussi bien que l'impossibilité de pouvoir l'améliorer, jusqu'à ce qu'ils abandonnent leur instrument. Mais les nations sauvages ou à demi civilisées, ne sont pas moins sobres dans leurs jouissances mentales que dans celles qui dérivent de leurs organes. Ils peuvent se passer des raffinemens d'une musique délicieuse aussi aisément qu'ils se fixent à la simplicité et à l'uniformité dans leur genre de vie. L'introduction du violon a opéré quelque changement dans la musique nationale de cette contrée. La propagation de cet instrument semble avoir élevé le génie des Finlandais, et la musique qu'ils exécu-

tent avec lui, a pris un caractère différent de celles qu'ils exécutent sur le Harpu. Je présenterai à mon lecteur quelques échantillons de cette musique nationale, dans l'appendix; il y verra la nature de cette ancienne mélodie, appelée Runa, qui, certainement, a un caractère qu'on ne retrouve dans aucune autre espèce de musique. Elle consiste en deux mesures de cinq noires chaque, qui font deux mesures de huit notes chaque. J'ai divisé cette mélodie en deux parties de ce genre, pour m'accommoder au rythme de leurs vers, dont chacun ont huit syllabes, d'où il suit que chaque mesure contient un vers entier, ainsi qu'on le peut voir dans l'appendix n.° 1.

CHAPITRE XXI.

Influence du climat septentrional sur les mœurs et les habitudes des habitans. — Bon marché de la nourriture dans ces contrées, comparé à celui des régions méridionales. Occupation des Finlandais pendant l'hiver. — Leur manière de pêcher le poisson. — Chasse de l'ours. — Manière de tirer les écureuils. — Dangers qui accompagnent la chasse des phoques. — Exemple de deux Finlandais emportés sur la glace, pendant qu'ils étaient à leur poursuite.

UN voyageur qui visite le Nord pendant l'hiver, est porté à croire que les animaux, les plantes, enfin tout ce qui constitue le domaine de la nature vivante, sont tous ensevelis dans un profond sommeil. D'après cette idée, il a peine à concevoir d'où les naturels tirent leurs moyens de subsistance. Les mers, les rivières, les lacs, les étangs, sont gelés, et semblent ravir l'utile res-

source de la pêche ; les oiseaux ont disparu de ces régions inhospitalières, pour chercher ailleurs une chaleur nécessaire à leur nature, et dans leur fuite ont privé l'homme des secours qu'il trouverait dans la chasse. La terre, couverte par-tout de glaces et de neiges, n'exhale aucun de ces sucs qui, travaillés par la circulation végétale, se convertissent en fruits succulens que la zone torride offre toute l'année à ses paisibles habitans. Cette nudité universelle porte naturellement l'homme étranger à ces climats à croire qu'il verra par-tout la pauvreté, le besoin et la misère ; mais s'il écoute celui qui a résidé dans ces contrées, il sera bientôt détrompé, quand il saura de lui que leurs habitans ne sont ni moins éveillés, ni moins actifs, ni moins industrieux, que ceux situés à une latitude beaucoup plus méridionale. Les différentes saisons, ici comme par-tout ailleurs, ramènent différentes occupations analogues au climat et à la nature du pays. Il est nécessaire d'avoir plus d'activité et d'industrie dans les régions du Nord, que dans celles du midi ; les moyens de s'y maintenir sont plus bornés, et les besoins y sont beaucoup plus pressans. En effet, combien de choses né-

cessaires à l'habitant du Nord, à peine connues de celui qui habite le Midi. Dans le Nord, des gants, des bonnets et des bottes fourrées, des habits de draps, doublés de fourrures, et des patins de toute espèce pour la neige; tous ces articles, qui sont ignorés des peuples du Midi, sont ici des objets de première nécessité. Si, à cette variété de choses requises pour couvrir le corps, nous ajoutons un plus grand appétit pour les alimens, pour la jouissance que donnent les liqueurs spiritueuses; si, de plus, l'on considère les grandes difficultés que les femmes ont à élever leurs enfans, on concevra tout le pénible de la tâche imposée à un paysan du Nord, pour remplir les conditions de la vie. Les mendians des autres pays, comparés à lui, vivent à l'aise et même dans le luxe; aussi ne pourrait-on établir aucune parité en fait de position entre eux et les fameux lazaroni de Naples, qui, presque nus, ont tout ce qu'il faut à leur bonheur, s'ils font un tour de quai, ou s'ils s'arrêtent sur le port, sans d'autre peine que de tourner tantôt leur visage et tantôt leur dos au soleil.

Les habitans du Nord, soumis à un plus grand nombre de besoins, sont forcés de se

livrer à une activité bien plus grande pour se suffire à eux-mêmes ; et de cette dernière circonstance, il résulte nombre de nuances dans leur caractère, qui servent à le distinguer des nations du Midi, même dans leurs habitudes morales. Les paysans, pendant l'hiver, sont occupés à terminer laborieusement les travaux qui se font avec plus d'avantage quand la terre est couverte de glace et de neige; ils disposent aussi ce qui leur serait nécessaire dans les circonstances qui pourraient les éloigner pendant l'été. C'est pendant l'hiver qu'ils font des filets, qu'ils coupent le bois, qu'ils construisent des roues de voitures, qu'ils font des fagots pour brûler. Le charrois d'un lieu à un autre est une des principales occupations des Finlandais pendant cette saison ; ils vont à la forêt, taillent du merrain pour la charpente, des bois pour leurs traîneaux, pour le chauffage, etc. Ils tirent sur les champs de glace et de neige, des troncs énormes d'arbres, qu'il leur serait impossible de déplacer pendant l'été.

La chasse et la pêche sont encore autant d'exercices auxquels ils s'adonnent l'hiver. Leur manière de pêcher est assez curieuse. Quand elle se fait sur mer, voici comme ils

s'y prennent : ils font deux ouvertures dans la glace, et par le moyen de cordes et de longues perches, ils parviennent à passer leurs filets d'une ouverture à l'autre; mais ensuite quand ils veulent le retirer, ils éprouvent les plus grandes difficultés; ils ont encore une autre manière non moins singulière, et dont la nouveauté excita ma surprise; celle-ci a lieu sur les rivières. Elle consiste à attraper le poisson en lui lançant un coup de maillet ou de bâton. En automne, quand le froid commence à se faire sentir, le pêcheur côtoie les rivières, et quand il observe un poisson sous la glace, dans les eaux basses, il frappe un violent coup avec son maillet, perpendiculairement sur le poisson, de manière à casser la glace. Le poisson, étourdi du coup qui lui est communiqué par l'eau, s'élève en peu de secondes à la surface où le pêcheur le saisit avec un instrument fait à dessein.

J'ai décrit ailleurs la chasse des phoques; je suis aussi entré dans quelques détails sur la manière d'avoir le poisson quand l'eau est glacée, et cela par le moyen des hameçons. Actuellement j'entrerai dans quelques détails sur la manière d'attaquer l'ours. Cette chasse est une de celle qui demande, dans l'agresseur,

une grande présence d'esprit, et beaucoup de courage; et il faut avouer qu'alors le Finlandais possède ces qualités au plus haut degré. Ce n'est que depuis très-peu de temps que quelques individus ont commencé à employer des armes à feu dans cette chasse; mais il y a encore un grand nombre de paysans, notamment dans l'intérieur du pays, qui ne voudraient pas exposer leur vie à l'incertitude d'un coup de fusil, qui souvent fait long feu à cause de l'humidité, et qui d'ailleurs ne se soucient pas d'avoir un instrument toujours trop cher pour eux, quand même il est d'une qualité inférieure. L'arme favorite du Finlandais, quand il chasse l'ours, est une lance de fer fixée à un bâton. A environ la distance d'un pied de la pointe de la lance, est placée en travers une tige de fer pour empêcher l'arme de pénétrer trop avant dans le corps de l'animal, ou de passer des deux côtés. Quand le chasseur a découvert l'endroit où l'ours a pris son quartier d'hiver, il va s'y placer et fait quelque bruit à l'entrée de son antre; de cette manière, il cherche à l'irriter et à le provoquer pour qu'il quitte son repaire. L'ours hésite et semble ne pas vouloir sortir; mais continuant à être molesté par le chasseur, et

peut-être par l'aboiement de son chien, il se décide enfin, et s'élance en furie hors de son trou. Du moment qu'il voit le paysan, il se lève sur ses deux jambes de derrière, et s'apprête à le déchirer en pièces. Le Finlandais se met aussitôt dans l'attitude où on le voit représenté dans une des planches relative à cette chasse; c'est-à-dire qu'il abat et porte en avant le fer de sa lance près de sa poitrine, cachant à l'animal la longueur du bâton, pour qu'il n'ait pas le temps de se mettre sur ses gardes, et de parer avec ses pattes, le coup mortel que le chasseur cherche à lui porter. Celui-ci alors avance courageusement vers l'ours, et ne lui porte le coup que lorsqu'ils sont si près l'un de l'autre, que l'animal étend ses griffes pour déchirer les membres de son ennemi. Dans cet instant, le paysan lui perce le cœur avec sa lance, qui, si ce n'était la tige de fer, lui passerait par l'épaule, sans qu'il pût empêcher l'animal de tomber sur lui, accident qui pourrait lui être très-dangereux. L'ours, par le moyen de la tige, est tenu droit, et enfin renversé sur son dos. Mais ce qui paraîtra extraordinaire au lecteur, c'est que l'ours se sentant blessé, au lieu de chercher, avec ses pattes, à arracher la lance

la tient ferme et l'enfonce plus profondément dans la blessure. Quand l'animal, après s'être roulé sur la neige, cède enfin à la mort, le paysan le saisit, et appelle son ami à son aide pour traîner sa proie dans sa hute, et il termine son triomphe par une sorte de fête où se trouve un poète qui chante les exploits du chasseur.

Les Finlandais s'occupent, l'été, à couper leur foin et leur blé; ils battent le dernier l'hiver; ils construisent leurs bateaux, vont à la pêche, à la chasse aux oiseaux, et l'été à celle de l'écureuil, qu'ils mettent bas avec une flèche de bois lancée d'un arc en travers, tel qu'il est représenté dans la planche. La figure de l'arc est exactement copiée sur l'original que mon ami, M. Julin, acheta et apporta avec lui quand il revint de son excursion dans les montagnes qui séparent la Russie du gouvernement d'Uléaborg. Il a une grande ressemblance avec ceux dont étaient armés les montagnards de la Dalécarlie avant le temps de Gustave Wasa. Il est extrêmement pesant, et demande beaucoup de force pour être bandé, même avec le secours d'une courroie que le Finlandais porte toujours avec lui, attachée à sa ceinture de cuir. Les anciens usages encore

en vigueur aujourd'hui dans cette contrée, sont une preuve incontestable de la simplicité des mœurs, et du peu de connaissance qu'ils ont acquis de nos inventions modernes. Cependant ces usages sont dignes de l'attention du voyageur, et sont même à présent un objet d'autant plus intéressant, qu'ils font place à d'autres de plus récente date.

En tirant l'écureuil, ils emploient, comme nous l'avons dit, une sorte de flèche émoussée et sans aucune pointe, en sorte qu'ils puissent frapper l'animal sans offenser la peau; et ce qui mérite d'être remarqué, ils ne visent point, comme nous le faisons ordinairement, en portant l'arme près de l'œil, mais ils l'appuient sur le côté du ventre; et cependant, par cette méthode, qui paraît si gauche au premier abord, ils ne manquent presque jamais d'atteindre l'objet. Le trait est de trop grande valeur pour qu'ils le perdent; du moment qu'il tombe, ils le ramassent pour s'en servir dans une autre occasion.

Mais la chasse qui met le plus en évidence le courage des Finlandais, est celle du phoque ou veau marin. La saison de cette chasse commence quand la débacle a lieu sur la mer, et que la glace flotte en monceau sur sa surface.

Quatre

Quatre ou cinq paysans se mettent alors en mer dans un canot ouvert, garni d'un petit mât, et restent ainsi un mois hors de leur famille. Dans ces courses ils s'exposent à tous les dangers des hautes mers, n'ayant, pour leur usage, qu'un petit feu qu'ils allument sur une sorte d'âtre fait de brique, et comptant, pour leur nourriture, sur la chair des phoques qu'ils tueront, dont ils ne rapportent chez eux que la graisse et les peaux. Les dangers que ces voyageurs ont à combattre sont incroyables. Ils sont, à tout moment, entre des masses flottantes de glaces, qui menacent de pulvériser leur frêle nacelle. Ils grimpent souvent sur ces îles flottantes, et s'y glissent, avec adresse, pour tirer sur les phoques lorsqu'ils se reposent sur les glaçons. Il y a sept ans que deux Finlandais se mirent dans un canot pour une pareille chasse ; ayant aperçu quelques veaux marins sur une petite île de glace, ils quittèrent leur barque pour monter sur cette île, et se traînant sur leurs mains et sur leurs genoux, ils approchèrent des phoques sans en être découverts. Ils avaient auparavant amarré leur canot à cette petite île ; mais, pendant qu'ils étaient occupés de leur chasse, le canot se détacha de son amarre,

et bientôt rencontré par d'autres glaçons, fut soudain écrasé entre eux, et, en peu de minutes, ses débris disparurent entièrement. Quand ces malheureux s'aperçurent du danger qu'ils couraient, il n'était plus temps d'y remédier. Ils se trouvèrent abandonnés à eux-mêmes, sans nulle ressource et sans le moindre rayon d'espérance. Ils restèrent ainsi deux semaines en butte à toutes les craintes, sur un plancher fragile, dont ils voyaient de jour en jour diminuer le volume ; et livrés à toutes les horreurs de la faim, ils allèrent jusqu'à dévorer la chair de leurs bras. Chaque minute entr'ouvrait sous leurs yeux, le gouffre de la mort. Enfin, déterminés à mettre un terme à cette lente et douloureuse agonie, en se précipitant dans le sein de la mer, ils saluèrent le jour qui venait de naître, comme le dernier qui devait éclairer leur épouvantable infortune ; et s'embrassant tendrement, pour descendre ensemble dans le vaste tombeau qui devait les ensevelir, ils allaient se précipiter quand ils aperçurent une voile. Quel moment ! on l'eût éprouvé, qu'on ne réussirait pas encore à le peindre. Un d'eux se dépouille de son habit, et l'attachant au bout de son fusil, l'agite dans l'air. Heureu-

sement ils furent aperçus : c'était une barque de pêcheurs de phoques : ces pêcheurs accoururent à leur secours, et sauvèrent ces deux infortunés.

CHAPITRE XXII.

Description de quelques usages et habitudes des Finlandais. — Leur genre de politesse.—Cérémonies qui accompagnent leur mariage. — Usage des bains de vapeurs parmi le peuple, et notamment les paysans. — Quelques particularités sur la manière de se baigner. — Passage extraordinaire du chaud au froid que les Finlandais peuvent endurer.

Il serait infiniment curieux de décrire les singuliers usages des nations du Nord, et leurs grossières politesses en certaines occasions ; mais, pour ne point trop m'étendre, je m'arrêterai simplement à leurs mariages et à leurs bains. Les paysans de la province de Savolaxa en Finlande ont une étrange manière de faire l'amour. Quand un jeune homme sent du penchant pour une jeune fille, il a recours à une femme âgée qu'il charge de sa déclaration d'amour, et en même temps il lui remet quelques présens pour sa maîtresse. La vieille choisit, pour remplir sa commis-

sion, l'instant où la jeune fille est prête à se mettre au lit. Pendant qu'elle se déshabille, la médiatrice se présente à elle, et s'étend sur les louanges de son amant. Quand la fille a entendu tout ce qu'elle a à lui dire, la matrone glisse dans son sein les présens, soit un mouchoir, un ruban, ou quelques pièces de monnaie. Si la proposition ne plaît point à la fille, elle rend à la vieille ce qu'elle en reçoit, et l'ambassadrice en porte aussitôt la désagréable nouvelle à celui qui l'a envoyée. Cependant il faut observer qu'un refus de ce genre ne doit pas toujours être regardé comme une preuve décisive d'éloignement. L'amant ne doit pas encore désespérer d'adoucir le cœur de sa maîtresse ; en revenant à la charge, il a l'espoir d'un plus heureux accueil. La marque la plus positive d'un refus, sur lequel il n'y ait plus à revenir, quelque vives, quelque réitérées que soient les négociations, c'est quand la jeune personne, au lieu de remettre de la main à la main le présent à celle qui le lui apporte, ôte la ceinture qui serre son vêtement près de son corps, et le laisse tomber entre son sein et sa chemise jusqu'à terre : si, au contraire, elle retient le présent, alors les jeunes personnes se

regardent comme liées l'une à l'autre, et il ne manque plus, à leur bonheur, que la cérémonie du mariage, qui légitime leur union.

Le jour de la célébration, un paysan des environs ayant le titre d'orateur, fait les honneurs de la fête. Cet orateur est généralement une personne qui réunit au talent de la parole, celui d'improvisateur. En pareil cas, on attend toujours de lui quelques vers relatifs à la circonstance, et qu'il doit faire sur-le-champ, ou d'autres qui se rapportent à quelque événement fortuit. Mais la cérémonie la plus curieuse et la plus intéressante de toutes, est celle qui a lieu le lendemain du mariage. Tous les convives étant assemblés comme le jour de la cérémonie, le nouveau marié est obligé de déclarer s'il a trouvé ou non dans son épouse la faveur qu'il avait droit d'espérer lui être réservée. Si l'époux répond par l'affirmative, l'orateur, soit en prose ou en vers, selon qu'il est inspiré, célèbre alors le bonheur que ce jeune couple a goûté; puis prenant une coupe, il la vide à la santé des nouveaux époux. Si le malheureux marié répond par la négative, il y a sur la même table un vase de moindre valeur, mais percé dans le fond, que l'orateur doit également vider; mais pen-

dant qu'il boit, la liqueur s'échappe, et fait allusion ainsi à l'imparfaite félicité de l'époux. L'orateur ensuite fait quelques remarques peu flatteuses pour l'épouse. Après la harangue dans l'un et l'autre cas, il prend les vêtemens du mari que celui-ci tient à dessein, et en frappe l'épouse vigoureusement, en lui disant : femme, sois féconde, et ne manque pas de produire des héritiers à ton époux.

L'on a constamment observé que plus les hommes sont simples et grossiers dans leurs mœurs, plus aussi ils sont peu délicats sur l'amour dont le charme entraîne un sexe vers l'autre. La pudeur, que Grotius, on ne sait trop pourquoi, prétend être un sentiment universel et caractéristique de l'espèce humaine, n'est nullement comme à Otahity,

Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

DELILLE.

L'usage voulait encore en Ecosse, il y a un siècle, et était aussi général que celui des Finlandais que nous venons de citer, que le jour qui suivait la consommation du mariage, le mari rampât à quatre pattes pour recevoir sur son dos un panier plein de pierres, le portât jusqu'à l'épouse, en preuve qu'elle n'était plus fille, et celle-ci venait alors à lui

pour le soulager de son fardeau, en jetant le panier par terre.

Dans une des paroisses du Finland, la coutume est que les jeunes filles portent suspendue à leur ceinture une gaîne de couteau, pour indiquer qu'elles ne sont point mariées, et qu'elles n'ont aucune répugnance à contracter quelques engagemens. Quand un jeune homme devient amoureux de l'une de ces jeunes personnes, sa manière de la courtiser est d'acheter ou faire acheter un couteau du volume de la gaîne, et de prendre occasion de le glisser dans l'étui, sans que la jeune personne s'en aperçoive. Si celle-ci garde le couteau, c'est un signe très-favorable, sinon le refus est constaté. Dans la paroisse de Kemi, avant le jour fixé pour le mariage, les futurs dorment ensemble pendant une semaine, mais sans se déshabiller entièrement : cette semaine est appelée la semaine des caleçons. Quelques lecteurs, sans doute, pourront se rappeler que cette cérémonie est la copie de l'*empaquetage*, *boulding*, usité chez les Anglo-Américains. Si, pendant cette semaine, l'amour des futurs conjoints prend une nouvelle force, ils le scellent par le mariage ; mais si, au contraire, leurs mutuelles affections, au lieu

d'augmenter, diminuent, le mariage n'a point lieu.

Parmi d'autres singularités que nous ont offertes les Finlandais, il en est une relative à leurs bains et à la manière de les prendre. La plupart des paysans ont ici un petit local bâti pour cet usage. Ce n'est qu'une seule petite chambre, dans le fond de laquelle sont amoncelées nombre de pierres; on les échauffe par le feu jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges, et, quand elles sont dans cet état, on jette dessus une certaine quantité d'eau, dont l'évaporation forme un nuage épais. Cette chambre, pour contenir un plus grand nombre de personnes, est coupée par une espèce de soupente. Comme l'eau réduite en vapeurs s'élève toujours à la plus haute atmosphère, cette soupente est conséquemment la partie la plus échauffée. Les hommes et les femmes sont mêlés indistinctement dans ces sortes d'étuves, et ils y sont nus. Si un étranger ouvre la porte et entre à l'improviste, les femmes ne sont en aucune manière alarmées de son arrivée, quoiqu'en ouvrant la porte, le jour extérieur pénètre assez pour les lui faire apercevoir dans l'état où il les surprend: à moins qu'un pareil événement n'ait lieu, elles y restent,

sinon dans de profondes ténèbres, du moins dans une grande obscurité, attendu qu'il n'y a point d'autre fenêtre qu'une petite lucarne, et que la lumière ne peut entrer que par quelques fentes au toit de la maison, ou quelques crevasses entre les pièces de bois dont elle est construite. Je me suis quelquefois amusé à surprendre ainsi les baigneurs et baigneuses, et une fois ou deux j'essayai d'aller plus avant, et de me mêler à leur compagnie; mais la chaleur était si grande, que je ne pouvais respirer. Elle était telle qu'une minute eût, à ce que je crois, suffi pour que j'en eusse été suffoqué. Quelquefois je m'y hasardais pour y laisser un thermomètre, et j'en sortois aussitôt pour l'y venir reprendre après dix minutes ou un quart-d'heure. Je ne revenois pas de mon étonnement, et je pouvais à peine en croire l'évidence, quand je trouvais que ces gens demeuraient ensemble et s'amusaient pendant une demi-heure, et quelquefois une heure entière, dans une chambre chauffée à 70 ou 75 degrés du thermomètre de Celsius. Ce thermomètre, en contact avec ces vapeurs, était quelquefois si chaud, que je pouvais à peine le tenir dans mes mains.

Les Finlandais, pendant tout le temps qu'ils restent au bain, ne cessent de se frapper chaque partie du corps avec de jeunes branches de bouleau. En dix minutes ils deviennent tellement rouges, qu'ils offrent un aspect effrayant. En hiver ils en sortent souvent tout nus, et se roulent ensuite dans la neige, quand le froid est à vingt et même trente degrés au-dessous de zéro. Quelquefois encore ils en sortent également nus, et conversent ensemble ou avec ceux qui les abordent, en plein air. Si un voyageur vient à passer quand les paysans d'un hameau ou petit village sont ainsi au bain, et que leur secours soit nécessaire, ils quittent leur bain pour atteler ou dételer, pour chercher du fourrage aux chevaux, ou pour faire quelque autre chose semblable, sans qu'ils pensent aucunement à se couvrir; tandis que l'étranger, transi de froid, quoique enveloppé d'une bonne fourrure, n'oserait, sans gants, exposer à l'air les extrémités du corps les plus habituées à en supporter l'impression (1).

(1) L'extrême relatif à la chaleur a été prouvé par plusieurs faits cités par M. Tillet, dans son Mémoire sur les degrés extraordinaires de chaleur auxquels les hommes et les animaux sont capables de résister. Le

Les paysans finlandais, passent ainsi subitement d'une atmosphère de soixante et dix degrés de chaleur à un de trente de froid, ce qui fait un intervalle de cent degrés ; d'où s'ensuit le même effet que s'ils passaient d'une eau bouillante dans une eau à la glace. Mais ce qui doit le plus étonner les habitans de nos contrées, c'est que ces transitions subites ne sont accompagnées d'aucun accident, pendant que les habitans de climats plus tempérés sont

---

résultat des expériences tentées à ce sujet, ainsi qu'on le peut voir dans ce qui en est dit dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1764, est que, dans un four dont la chaleur était de 115 à 120 degrés au thermomètre de Farenheit, quelques filles, employées à son service, y demeuraient quatorze à quinze minutes; qu'elles y restaient dix minutes, quand la chaleur était de 130; et cinq seulement, quand la chaleur allait à 140. L'extrême relatif au froid est beaucoup moins supportable. On peut consulter, à ce sujet, tout ce qu'en ont dit les voyageurs dans leurs relations vers le Nord; et ce qu'ont établi les physiciens à cet égard. L'habitude, dans toutes ces circonstances, amène des dispositions dans le corps, qui le rendent propre à supporter des extrêmes surprenans pour ceux qui n'observent point. Gallien, qui a écrit un livre *de consuetudine*, remarque combien est grande sa puissance sur l'homme et les animaux ; il l'appelle une seconde nature.

sensiblement affectés par une variation de cinq degrés, et courent risque d'être travaillés de rhumatismes par le moindre vent qui vient à souffler. Ces paysans assurent que sans leurs bains de vapeurs, ils ne pourraient soutenir, comme ils font tout le jour, leurs différens travaux. Par les bains, disent-ils, leurs forces se rétablissent autant et plus promptement qu'elles le seraient par le repos et le sommeil. La chaleur des vapeurs amollit leur peau à un tel point, que les hommes se rasent sans savon avec les plus mauvais rasoirs. Si Shaskespear eût connu un peuple capable de trouver quelque plaisir dans une si prompte transition d'une chaleur excessive au froid le plus cuisant, ses connaissances physiques eussent pu être portées plus loin, sans que pour cela son imagination créatrice eût pu en recevoir un surcroit de vigueur.

Oh! who can hold a fire in his hand,
By thinking of the frosty Caucasus?
Or wallow naked in December snow,
By thinking on fantasiic summer's heat?

CHAPITRE XXIII.

Poésie finlandaise. — Vers runiques. — Penchant des Finlandais pour la poésie. — Manière dont ils récitent leurs compositions poétiques. — Echantillons de cette poésie. — Elégie funèbre sur la mort d'un frère. — Singulier conte appelé Paldamo-Pasty. — Les femmes s'adonnent particulièrement à ce genre de littérature. — Le Jauho Runo, ou chanson des meuniers. — Belle ode, ou élégie d'une paysanne sur l'absence de son amant. — Chanson des nourrices finlandaises pour endormir leurs nourrissons. — Autre pour remplir des intentions magiques qui, entre autres vertus, possèdent celle, disent-ils, de guérir les plaies et autres maladies. — Cette superstition fournit les moyens au clergé d'anéantir la poésie runique qui lui sert de base. — Probabilité, provenant de cette cause et d'autres, que la poésie tombera bientôt dans l'oubli.

Le soleil de la littérature jetait de bien faibles rayons sur les montagnes de la Finlande,

lorsque, depuis long-temps, les autres contrées de l'Europe éprouvaient les heureuses influences de cet astre bienfaisant. Ces rayons se concentrèrent sur la ville d'Abo, et donnèrent naissance à son université. On a souvent observé que les lettres ne peuvent être bien cultivées qu'en temps de paix, et que le tumulte et la confusion que la guerre entraîne, sont les ennemis nés des sciences amies de la solitude, et dont on ne peut jouir sous les berceaux académiques, que loin du fracas des armes. La Finlande, de tout temps, a été exposée aux incursions de ses voisins; les Finlandais eux-mêmes furent conquérans au commencement de l'ère chrétienne, et long-temps après furent conquis à leur tour par leurs voisins les Russes, les Suédois et les Danois, qui firent, à leur égard, une guerre déprédatrice, en ruinant tout dans leurs invasions: enfin ils furent réduits et subjugués par les armes d'Eric IX, roi de Suède, qui les ayant soumis au christianisme, en 1156, annexa leur pays à la Suède. Depuis ce temps leur condition s'améliora; la poésie, dont leurs tristes climats avaient été déjà animés avant cette époque, étendit davantage son aimable influence, et prenant

le pas sur toutes les autres connaissances, fut portée par eux à un point de vigueur bien digne d'intérêt.

L'espèce de vers qu'ils employèrent est appelé runique, de l'ancien goth *runoot*. Ce vers est composé de huit trochées, ou syllabes longues et courtes, qui ne riment point avec la fin correspondante, mais qui sont allitératifs, c'est-à-dire, qu'ils ont un égal commencement, ou ce qui veut dire la même chose, qu'ils ont deux mots plus ou moins, qui doivent commencer par la même lettre ou syllabe. Pour donner une idée de cette espèce de vers, nous donnerons au lecteur un échantillon du seul poëme qui existe en anglais, composé de cette manière illitérative. On l'appelle la vision de Pierce Plawman, monument curieux d'ancienne poésie écrite dans le quatorzième siècle, et imprimée pour la seconde fois en 1550 : le poëme commence ainsi :

In a summer season when set was the sun,
In schope me to shrubs, as I a sheep were,
In an habit as an hermit unholy of works,
Went wide in this world wonders to hear, etc.

La forme est telle qu'il suit dans la langue finlandaise.

Nuco nuco pico linto
Wessi wessi wester eki.

Dans

Dans l'anglais, l'allitération des deux premiers vers est dans la lettre *S*; celle du troisième est dans l'*H*; du quatrième dans le *W*; et dans le finlandais, c'est l'*N* pour le premier vers, et le *W* pour le second. Les vers rimés sont d'une introduction récente, et quand ils tombent naturellement avec le runique, ils ne sont pas à rejeter; mais néanmoins ils ne sont pas essentiels aux derniers, et, par cette raison, on court rarement après. La répétition des lettres initiales est très-agréable aux oreilles accoutumées à cette harmonie, et convient très-bien au génie de la langue finlandaise; elle est aussi d'un grand secours à la mémoire.

La poésie runique a été cultivée dans les temps les plus reculés, par les paysans de la Finlande, particulièrement par ceux qui habitent l'Ostro-Bothnie et le territoire de Cajanaborg. Sur le rivage de la mer, dans le voisinage de la Suède, il y a quelques Finlandais qui les entendent et les récitent, et un plus petit nombre qui les composent. Les paysans qui sont les mieux instruits dans ce genre de poésie, préfèrent les plus anciens modèles; et plusieurs de cette classe, sans avoir la moindre teinture des lettres, et par le simple

effort d'un génie aidé de la pratique, composent des vers runiques sur une matière à leur portée, avec une facilité semblable à celle des improvisateurs italiens. Je pourrais, à cet égard, rapporter le témoignage de quelques hommes de lettres, très-versés dans le langage finlandais.

Il n'arrive aucun événement public ou particulier, qu'un poète finlandais ne puisse célébrer. Aussi voit-on ces favoris des Muses se plaindre en langage mesuré sur la mort d'un ami, se réjouir avec un autre sur son mariage, composer et réciter des contes, des satires et autres morceaux à leurs assemblées publiques, très-souvent improvisés, étudiés en d'autres circonstances, rarement confiés au papier, et plus rarement encore à la presse. Quant aux poëmes où sont narrées les actions des héros des temps reculés, faits pour éclaircir la date certaine des temps où ils vivaient, aucuns n'ont été trouvés, quelque scrupuleuses qu'aient été les recherches qu'on ait faites à ce sujet. On ne connaît pas également de vers runiques d'une date plus récente que la réformation de Martin Luther.

La manière dont ils récitent leurs vers en public, est très-singulière : on dit qu'elle est

fondée sur un ancien usage. Il se forme un cercle d'auditeurs, au centre duquel se place l'improvisateur avec son aide ou répétiteur. Chaque vers que l'improvisateur chante ou débite, est répété, dans le même ton, par l'aide qui, prenant haut le dernier mot ou l'avant-dernier, finit le vers avec lui, et alors il répète tout seul. Ce repos pour l'improvisateur, lui donne le temps de préparer le vers suivant, qu'il chante, secondé de la même manière par son aide; et ainsi ils continuent tous deux, l'aide prenant le dernier du vers de l'improvisateur, et répétant toujours ainsi jusqu'à ce que le poëme soit fini. Dans les intervalles, ils refont leur mémoire avec de la bierre ou de l'eau-de-vie, et quelquefois ils continuent l'improvisation jusqu'à une heure très-avancée. La danse n'étant point un genre de récréation fort ordinaire parmi les paysans finlandais, leur amusement aux foires ou dans leurs assemblées particulières, consiste dans des espèces de chansons ou récits, quelquefois accompagnés par le harpu, si cet instrument est sous leur main, et que le harpiste puisse tenir lieu de répétiteur.

Je mettrai maintenant sous les yeux des lecteurs quelques échantillons de ces poëmes,

dans lesquels on trouvera beaucoup d'expressions redondantes, le sens étant continué jusqu'à deux vers et plus : la phrase en est seulement variée, comme cela se voit dans les compositions orientales. La langue finlandaise est particulièrement convenable à cette espèce de phraséologie, en ce qu'elle est copieuse, et qu'elle abonde en synonymes. Le premier exemple que je produirai est l'extrait d'un poëme ou élégie funèbre, composé par Paulo Remes, paysan, à l'occasion de la mort de son frère : ce poëme fut imprimé à Abo, en 1765.

« La parole vient du ciel, de celui dans les mains de qui sont renfermées toutes choses.

Viens ici, je te ferai mon ami; approche, car désormais tu seras mon compagnon. Viens de la haute montagne, laisse le siége du chagrin derrière toi; tu as assez souffert; les larmes que tu as répandues sont suffisantes; tu as senti la douleur et la maladie; l'heure de la délivrance est venue; tu es quitte des jours malheureux; la paix s'est empressée de t'aller trouver; le soulagement t'est venu du chagrin.

Ainsi il est allé vers son créateur; il est entré dans la gloire; il s'est hâté vers l'ex-

trême bonheur; il est parti pour jouir de la liberté; il a quitté la vie de chagrin; il a laissé les habitations de la terre ».

Les proverbes sont le résultat de l'expérience alliée à la sagesse; ils sont d'une invention si naturelle, qu'il n'est point de nation, même les plus barbares, qui n'en aient quelques-uns dans sa langue. La langue finlandaise en a beaucoup, dont plusieurs ont un grand sens, et annoncent un génie vif. Ils sont pour la plupart en vers runiques ou illitératifs, et comme les proverbes hébreux, ils sont divisés en deux hémistiches, le dernier éclaircissant le précédent. Les suivans en offrent des exemples : ils ont été traduits littéralement.

« L'homme bon épargne de son piccotin; mais le méchant ne donnera pas de son boisseau.

Le sage sait ce qu'il doit faire; mais le fou essaye tout.

On ne s'affranchit point d'une peine par les larmes; et l'on ne remédie point aux maux par le chagrin.

Celui qui a essayé marche immédiatement à l'ouvrage; mais celui qui n'a aucune expérience s'arrête à considérer.

L'homme sage apprend par-tout ; il profite par le discours des fous.

La terre, qui fait la propriété d'un homme, est son principal délice ; le bois qui lui est le plus agréable est le sien.

L'étranger est notre frère, l'homme qui vient de bien loin est notre parent.

Quand l'aurore paraît, je sais que le jour va suivre ; un homme bon se manifeste par son regard.

L'ouvrage est fini qui est commencé ; il y a temps perdu, quand on dit : Que ferai-je?

L'outil de l'homme industrieux est aigu ; mais le soc du fou a toujours besoin d'être aiguisé. »

Le conte suivant est un échantillon d'improvisation finlandaise par un jeune poète, appelé Vanonen, vivant entre Wasa et Uléaborg. Je dois cette pièce au gouverneur de Wasa, comme je crois l'avoir dit précédemment. Il connaissait personnellement le jeune homme ; d'après le désir du gouverneur, il dicta cette pièce à quelqu'un qui l'écrivit entièrement. Le gouverneur mettait une grande valeur à l'original, et le gardait comme un monument précieux ; aussi lui dois-je beaucoup de reconnaissance, et me plaisai-je à

la lui rendre pour la communication qu'il m'en a faite. Le poète était pauvre, m'a-t-il dit, parce qu'il préférait les plaisirs de l'imagination aux devoirs rustiques et aux travaux auxquels se livraient les autres paysans. Ce jeune homme ne savait ni lire ni écrire, mais il avait une naturelle gaieté, et dans son genre était tout-à-fait singulier. Il était par conséquent bien venu dans les maisons des paysans, qu'il amusait par ses contes et ses plaisanteries.

Le Paldamo est un morceau d'environ deux cent quarante-huit vers; le sujet est une plaisante revanche prise sur un officier de la douane, par un rusé paysan de Finlande. J'ai vu des personnes bien instruites de la signification et du génie de la langue finlandaise, qui, en lisant ce poëme, le louaient avec enthousiasme, et éclataient de rire à chaque vers. La traduction, quoique littérale, rendant le sens avec exactitude, contient peu de ces beautés et de ces singularités qui consistent dans la briéveté, la précision, et l'énergie de l'original.

LE PATÉ DE PALDAMO.

« Mon conte sera débité en phrases les plus convenables. Je chante le régal qu'un habitant de Paldamo prépara à un douanier; ce n'est ni plus ni moins qu'un chat avec sa peau et sa fourrure, lequel bien cuit lui fut présenté pour son souper.

C'était le soir d'un dimanche; les habitans de la bonne ville de Paldamo étaient réunis, et leur discours était tombé sur les habitans de la ville d'Uléaborg; tous disaient que c'était un tas de coquins, et sur-tout les douaniers; ils étaient payés pour manger, et ils hésitaient de payer pour ce qu'ils mangeaient; car ils pillaient les traîneaux, et volaient les provisions aux voyageurs.

Sur cela, dit un plaisant vieillard du parti, je ferais volontiers un petit voyage si je pouvais trouver un agréable compagnon; car je voudrais voir au moins une fois notre grande ville: j'ai un peu de suif à vendre, et du beurre dont je puis disposer, quoique la saison m'ait été défavorable. Les paysans lui répondirent tous d'une même voix, nous désirons tous de faire aussi un tour à Uléaborg; nous vous accompagnerons au plutôt dans le bas pays.

Ainsi parla un autre bon compagnon, fameux par ses drôles d'histoires. — Sans doute, leur dit-il, les jours de Noël on ne doit rien faire, et je vous accompagnerai de tout mon cœur. Mais je pense que j'ai dernièrement servi un de ces douaniers, et j'ai quelque crainte d'en être reconnu. Vous devez tous savoir que j'allai dernièrement à Uléaborg, et que j'avais, dans mon traîneau, un excellent pâté de poisson, que les commis me prirent, quoique je leur dise que je ne pouvais m'en passer, étant à une très-grande distance de ma maison, et l'ayant apporté pour le manger à la ville pendant le temps que je devais y rester. Tout ce que je pus leur dire n'aboutit à rien. Ces goulus avaient résolu d'avoir mon pâté, et ils me le volèrent sans que je m'en aperçusse. O certainement ce sont de vilains chiens qui pillent aux paysans leurs provisions de la manière la plus criante!

Quand je revins à la maison, continua-t-il, je dis à ma femme comme j'avais été bien servi, et j'en fus rudement gourmandé. — Comment, sot, poltron, s'écria-t-elle, pourquoi n'as-tu pas cassé la tête au douanier? Vraiment, donne-lui ton pâté; donne-lui le diable avec, pour assouvir sa faim. —

Ainsi s'écria ma femme. — Mais, qu'est-ce qui me met une pensée dans la tête? Ah! ah! criai-je, messieurs, je ne serai pas long-temps avant que je ne sois quitte avec vous. — Comme je disais ces mots, j'attrapai notre grand chat par ses pattes de derrière, et aussitôt je l'expédiai. Actuellement, dis-je à ma femme, mets le feu au four, et moi je vais faire un peu de pâte, et j'aurai bientôt fait un pâté de la chatte. — Comme je disais cela, ma femme m'arrêta. — Vraiment elle aurait voulu avoir la peau pour en garnir sa pelisse; sur quoi je lui dit fort en colère: — Quoi, voudrois-tu donner à ces coquins de commis un mêts bien délicat? Si j'ôte la peau de notre chatte, ces messieurs prendront minette pour un bon lièvre, et ils ne s'affrianderont que plus avec nos bons morceaux; et ainsi les traîneaux de nos pauvres bourgeois, ne pourraient jamais manquer d'être pillés. Non, non, dis-je; ils auront la chatte, peau et pattes, et alors ils verront que nous pouvons les égaler en malice.

Ma femme n'était nullement satisfaite de donner la peau de sa chatte; mais néanmoins elle se résolut à me céder; ainsi la chatte fut mise dans le pâté, et le pâté dans le four.

Quand le pâté fut cuit, et il ne le fut que vers le matin, il fut enveloppé dans un sac; et alors je sortis joyeusement pour gagner Uléaborg. Je m'acostai, sur la route, avec un paysan qui faisait la même route. Mon nouveau compagnon me demanda si nous pouvions traverser la rivière par le pont? Je ne saurai vous le dire, lui répondis-je; mais quand nous fûmes venus au bord de la rivière, nous apprîmes qu'on avait donné ordre de fermer le passage sur le pont; car, dit le charpentier, qui était à l'ouvrage pour former la barricade. — aucun de vous, paysan de Paldamo, ne passera par ce chemin. — Ainsi nous traversâmes la rivière sur la glace, bien au-dessus; et quand nous arrivâmes à la douane, je présentai au commis le petit pâté que j'avais tiré de mon sac. — Que veux-tu faire avec cela? me dit-il, tu ne prétends pas sûrement satisfaire au premier employé des douanes avec un si léger présent. Viens, viens, je sais que vous autres paysans de Paldamo, vous n'êtes jamais sans un bon pâté de merlus ou d'autres excellens poissons; donne-moi le plus gros que tu aies, cela donnera du crédit à ta ville. — Cette demande, comme vous pouvez avec raison le

croire, était justement celle que j'attendais. Ainsi je tirai le large pâté qui contenait la chatte, et le donnai au commis qui en fut si content, qu'il invita l'autre paysan et moi à boire un coup avec lui, et nous y consentîmes. Il nous donna un verre de punch et par-dessus une rasade d'excellente eau-de-vie : après quoi nous prîmes congé, et nous gagnâmes notre route.

Ainsi finit le conte du paysan, qu'il rapporta à ses voisins de Paldamo, et que moi Vanoen ai mis en vers pour le plaisir de ceux qui voudront l'écouter; et je présume que j'aurai plus pour ma composition, que n'a eu le commis de la douane pour sa civilité. — Une des jambes de derrière de minette, car l'employé mangea l'autre, comme vous l'apprendrez bientôt.

L'officier Ritzi, car ainsi se nommait le douanier qui avait reçu ce noble présent, était assis pour souper, et le pâté de Paldamo était placé devant lui. Il coupa d'abord un morceau de la croûte qu'il goûta et trouva très-bon; ensuite il tira dehors une jambe de derrière du chat; assurément il égratigna sa bouche avec les pattes, mais il crut que l'accident provenait d'une dent du poisson; car il

croyoit qu'au fond du pâté était une bonne merlus, et la jambe de derrière, pour lui, était une tête de merlus. Enfin il ouvrit le pâté, et alors quel fut son étonnement quand il vit au-dedans un chat cuit, peau, fourrure et le reste.

Il frappa du pied, extravagua, jura, et enfin il exhala sa colère par ces mots: — Qui eût pu croire qu'un paysan de Paldamo aurait offert à un commissaire des douanes un chat cuit dans un pâté! Quelle méchanceté dans ce fait! Qui pourrait savoir s'il vient à un certain âge, ce qu'il peut lui arriver de manger avant de mourir, si moi, jeune homme, j'étais prêt à dévorer un chat, peau et fourrure!

Ainsi finit ce conte, que moi, susdit Vanoen, j'ai composé, et que tous conviennent avoir bien fini, et d'une manière la plus ingénieuse.

Nous dirons, pour l'intelligence de ce passage, que le mot finlandais *kalakuko*, qui a été rendu par pâté, signifie une tourte faite avec du poisson de telle ou telle autre espèce, et cuite convenablement au four.

Uléaborg est situé dans une vaste plaine sur le bord de la rivière Uléa, qui se

dégorge non loin de-là dans le golfe de Bothnie. On fait allusion à cette rivière dans le conte précédent, où il est fait mention du Pays Bas.

La quinzaine de Noël est un temps de repos pour les paysans de la Finlande, car la campagne étant couverte de neige, et toutes les opérations de l'agriculture étant arrêtées, il ne leur reste plus qu'à battre le blé.

Il y a beaucoup de chansons runiques, composées par les femmes de la classe même des paysans, lesquelles ne sont pas sans mérite dans leur genre. Avant l'usage général des moulins à eau et à vent, on réduisait le blé en farine à force de bras, soit en le pilant dans un mortier, ou en l'écrasant entre deux pierres. C'était le travail de la journée; et en Finlande, comme en d'autres pays, c'était toujours l'ouvrage des femmes qui s'en acquittaient mieux. Pendant les longs et rudes hivers de ces climats elles étaient occupées à cette besogne, tandis que leurs maris étaient au dehors à la poursuite du gibier, ou employés à l'approvisionnement du bois, du fourrage et autres choses de consommation.

Pour égayer leur esprit et tromper leurs travaux, celles de ces femmes assez spirituelles pour inventer des chansons, s'étudiaient à en composer de nouvelles, pendant que les autres, qui ne jouissaient pas du même avantage, chantaient les airs vieux et nouveaux qu'elles avaient appris. Dans l'une de ces chansons, le paysan se peint à l'ouvrage par ces mots :

Paiwat pyorin pèlkeleissa
Kiwen puussa kukuttelen.

mot-à-mot :

Fixée tout le jour à ce moulin,
Je tourne la pierre d'une patiente main.

Ces airs, appelés communément Jauho runot, ou chanson de moulin, se chantent pour l'ordinaire d'une voix plaintive. Si deux femmes sont employées à un moulin, elles chantent à deux parties pour chacune d'elles; mais quand elles se relèvent l'une l'autre, celle qui travaille est la seule qui chante. Ces chansons sont composées sur un très-grand nombre de sujets, quelquefois graves ou sérieux, d'autrefois plaisans et satiriques, assez souvent sur une histoire amoureuse, et par fois sur une action héroïque.

L'amour, la grande affaire du sexe, est,

comme on peut bien le croire, le lieu commun sur lequel s'exerce principalement la verve poétique des Finlandaises; quoiqu'elles soient fécondes sous ce rapport, il n'est pas facile de se procurer quelques morceaux en ce genre, parce qu'ils ne sont chantés que par de jeunes femmes dans leurs assemblées, où les hommes sont rarement admis. M. Franzen, à Abo, me fit voir une chanson composée par une jeune paysanne native d'Ostro – Bothnie, et servante d'un magister ecclésiastique de village où elle avait constamment résidé. Elle avait été composée sur l'absence de son amant; elle était d'un style naturel, simple, pleine de sentiment et d'énergie, talent auquel des génies plus cultivés essaient en vain de parvenir. La pensée de la seconde stance, si elle n'est point nouvelle en poésie, n'en a pas moins quelque chose de frappant, et est parfaitement amenée et bien tournée. Cette petite pièce, considérée comme production d'une jeune fille qui ne savait ni lire ni écrire, est un morceau étonnant dans sa facture. On y voit le poète de la nature, exprimant les sentimens de son cœur dans le langage que l'amour lui inspira, et possédant une grâce bien au-dessus de la portée de l'art. Cette

Sapho

Sapho finlandaise, au milieu des neiges de son triste pays, montre toute la chaleur de la Muse de Lesbos. Je la soumettrai ici au lecteur, dans une prose aussi littérale qu'on peut l'avoir en français.

I.

« Oh! Que mon bien-aimé n'est-il ici! Si au moins sa figure, qui m'est si connue, m'était présente, comme je volerais dans ses bras! combien de baisers mes lèvres ne semeraient-elles pas sur son visage, quand même il serait taché du sang d'un loup qu'il aurait combattu! comme je presserais sa main, quand même elle serait entortillée d'un serpent! »

II.

« Hélas! Pourquoi les vents n'ont-ils aucune intelligence, et pourquoi la brise est-elle privée de la parole! les vents pourraient servir à échanger nos sentimens, en communiquant de mon bien-aimé à moi. La brise pourrait, à chaque moment, lui porter mes paroles, et me rapporter aussitôt les siennes. »

III.

« Comme alors je négligerais les douceurs

de la table de mon maître! quel peu de soin j'aurais à vêtir sa fille! Oui, j'oublierais tout pour n'être qu'à mon amant, le plus cher objet de mes pensées dans l'été, et celui de mes plus cuisantes inquiétudes dans la saison de l'hiver. »

Le dernier exemple que je rapporterai de la poésie finlandaise, pour prouver ce que peuvent les femmes dans ce genre de composition, est le suivant; c'est le fragment d'une longue chanson avec laquelle les Finlandaises ont coutume de bercer leurs enfans. Il ne peut intéresser qu'autant qu'il marque le génie de cette nation. Il fut écrit pendant qu'une nourrice le chantait en berçant son enfant pour lui procurer le sommeil. La personne qui le prit était parfaitement instruite de la langue; mais la femme ne savait que ce fragment, et je n'eus ensuite aucune occasion de me procurer le reste. Tout lecteur sensible sera sans doute satisfait de trouver ici une image de la tendresse, de l'ingénuité et de l'attachement maternel, quoique dans le style simple d'une chanson de nourrice:

« Dors, dors, doux oiseau de la prairie;

prends ton repos, Rouge-Gorge, prends ton repos; Dieu t'éveillera dans son bon temps: il t'a disposé un joli rameau pour t'y reposer; un rameau agréablement voûté avec des feuilles de bouleau : le sommeil est à la porte, et dit : N'y a-t-il pas ici un petit enfant, un petit enfant endormi dans son berceau, un petit enfant emmailloté, un petit enfant reposant sous une couverture de laine ? »

Un dernier exemple, dont il sera ici question, est celui qui est commun aux Finlandais et aux Lapons; nous voulons parler de ces vers auxquels ils attribuent des vertus magiques et surnaturelles. Ces chansons doivent leur naissance aux erreurs du Paganisme; elles continuèrent d'être en vogue jusqu'à ce que ces nations eussent reçu l'évangile. Elles furent justifiées, dans les premiers temps de la religion catholique, dans l'intention de mieux gouverner ces peuples. Les vers runiques seront probablement les derniers à être ensevelis dans l'oubli; car, malgré tous les soins du clergé pour déraciner ces préjugés de l'esprit du peuple, les Finlandais n'en aiment pas moins ces chansons, et les retiennent, fortement persuadés qu'elles ont des

vertus occultes, et une grande puissance, quand on y a recours à temps.

En ce qui regarde la composition, plusieurs les considèrent comme des monumens inappréciables de l'antiquité et des modèles parfaits de la poésie runique la plus pure. Leurs admirateurs ne les confondent point avec ces vers ordinaires qui se chantent aux assemblées publiques, et qu'ils regardent comme profanes. Quelques-uns, de l'espèce nommée *lugut*, ou lectures, ne se chantent jamais, ils se débitent en particulier et d'une voix murmurante, accompagnée d'horribles gesticulations. Les Finlandais ont plusieurs vers runiques auxquels ils accordent la propriété de guérir certains maux; ces vers sont appelés *Sanat*, ou charmes; tels sont le *madan-sanat*, pour la morsure du serpent; le *tulen-sanat*, pour guérir les brûlures; le *raudan-sanat*, pour cicatriser les plaies.

Ces charmes sont très-nombreux, et quoique les habitans des bords de la mer n'aient pas en eux une bien grande confiance, ils n'en sont pas moins en grande valeur parmi ceux qui habitent dans l'intérieur du pays et sur les montagnes. Ce genre de crédulité durera tant que la pratique de la médecine res-

tera entre les mains des empyriques ambulans, et des femmes ignorantes. Ces coureurs emploient, avec les charmes, quelques remèdes simples, comme le lait, le sel, l'eau-de-vie, le lard, et autres choses d'un usage commun; mais ils attribuent particulièrement la cure à la vertu des vers qu'ils chantent pendant l'application de leurs topiques visibles. Le fondement de leur pratique est en frappant fortement l'imagination de leur malade, de l'idée que leurs maladies sont occasionnées par un sortilége, et qu'elles ne peuvent être guéries que par un enchantement (1).

Quant à ces charmes, il n'est point aisé d'en avoir quelques échantillons, attendu que ceux qui les possèdent, ne sont nullement disposés à les communiquer aux hommes

(1) Chez les peuples moins avancés dans la civilisation, chez ceux qui vivent dans les forêts de l'une et l'autre Amérique, dans les brûlantes contrées de l'Afrique ou vers les régions boréales de l'ancien continent, le plus rusé préoccupa l'attention de celui qui l'était moins; et comme en cela l'intérêt n'est jamais oublié, les familles qui eurent quelques succès se transmirent leurs secrets; ainsi se propagea l'erreur et toutes les suites fâcheuses qui en dérivent.

instruits, principalement quand ils voient qu'ils se disposent à les écrire, dans la crainte où ils sont qu'on ne les reporte aux magistrats ou aux prêtres, et qu'ils ne soient punis ou au moins gourmandés pour leur superstition. Il est fâcheux que les prêtres ne prennent seulement pas la peine de distinguer entre ces vers ceux enfantés par la superstition, et ceux qui doivent le jour à l'innocence des mœurs; ils sont si loin de s'occuper de cet objet, qu'ils font tout pour détruire entièrement la poésie runique, sans aucune exception. La perte en est due, non-seulement à cette cause, mais encore aux changemens que la suite des temps amènent dans les circonstances humaines. Ainsi cette partie tombant rapidement en désuétude, ne laissera dans quelques années aucune de ses traces dans les relations des voyageurs.

Le lecteur lettré aura pu remarquer l'exacte ressemblance qui a eu lieu entre ces chansons finlandaises et celles qu'on chantait en Grèce, dans les temps les plus reculés, il y aura remarqué la même simplicité de composition dictée par l'identité d'occupation. Presque toutes les professions, parmi ce peuple enjoué et incomparable dans ses productions,

avaient leurs chansons particulières. Nous pourrions produire ici des pièces de ce genre, tirées des temps les plus anciens, telles que les chantaient les mouleurs de blé, les amans et les nourrices; on verrait ainsi leurs analogie avec les chansons finlandaises que nous avons rapportées ; mais ce serait sans aucune nécessité, car les mêmes causes produisent invariablement les mêmes effets par-tout, tant les mœurs des peuples simples se ressemblent, quelles que soient les contrées qu'ils habitent. Si l'on voulait trouver matière à l'admiration, il faudrait la chercher dans le peu de différence qu'offrent les mœurs et le sentiment des plus froides régions, et de ceux pour qui la nature a tout fait, en les plaçant dans des zones plus tempérées et plus favorables aux développemens de leurs facultés.

CHAPITRE XXIV.

Départ d'Uléaborg. — Difficulté d'aller, l'été, au Cap Nord, par la Laponie. — Résolution adoptée par l'auteur et ses amis. — Préparations pour le départ; surcroît de deux compagnons de voyage. — Adieux de sensibilité. — Continuation du voyage. — Description d'une danse finlandaise. — Quelques morceaux de musique en ce genre. — Amusement à Hutta. — Arrivée à Kémi.

Le temps approchait où nous devions prendre congé de nos amis, et continuer le voyage que nous projettions au Cap Nord. Ce voyage paraissait chimérique à tous ceux à qui nous en parlions à Uléaborg; c'était, nous disait-on, un projet que nous trouverions impraticable en l'essayant. Il n'était personne qui ne nous peignît les Lapons sous les couleurs les plus effrayantes. On nous assurait, d'après des autorités irrécusables ou supposées telles, qu'en été il était absolument impossible de

trouver une route, ou de passer d'un lieu dans un autre. Nos amis, aux approches de notre départ, se consolaient dans l'idée que nous serions bientôt convaincus de la difficulté de mettre notre plan à exécution, et que, découragés par les premiers obstacles, nous leur donnerions, dans peu, le plaisir de nous revoir.

Pendant notre séjour à Uléaborg, nous nous occupâmes à prendre des renseignemens, sur ce voyage, de tous ceux qu'on nous disait avoir été en Laponie. Nous écrivîmes à un marchand à Tornéo; nous nous procurâmes les connaissances que pouvaient nous donner les missionnaires qui avaient été en Laponie; mais nous ne pûmes déterrer aucun individu en état de nous fournir la moindre notion, tant sur la manière que sur la possibilité de voyager l'été dans un pareil pays. Tous n'y avaient été que l'hiver; ils y avaient voyagé sur des traîneaux tirés par des rennes. Les missionnaires, pareillement, ne s'étaient hasardés dans ces contrées que dans l'hiver, et ils revenaient l'été aux villages qui avaient une communication ouverte avec quelques villes. Il n'était personne capable de nous donner une idée distincte, ou quelques éclair-

cissemens satisfaisans sur ce sujet. Ce voyage ne pouvait s'accomplir : c'était l'opinion de tous. Ils concevaient bien comment nous pourrions gagner Tornéa, Kengis et Kollare ; mais non nous enseigner comment nous pourrions pénétrer tous les bois, les marais et les déserts qui séparent ces vastes pays du Cap Nord et de la Mer Glaciale. Ils étaient assez bien instruits sur la route qui mène à l'église de Jukasjervi, et au lac qui forme la source de la rivière de Tornéa ; mais nous devions éviter cette route par où différens voyageurs avaient été avant nous, et qui est déjà suffisamment connue. Nous fûmes résolus à ne suivre la route de personne, mais bien de nous en tracer une nous-mêmes, sinon de nous désister de notre résolution. Notre dessein était de nous conserver, autant que possible, dans la ligne du méridien de Tornéa, et d'aller vers le Cap Nord, dans sa direction la plus droite possible. Or, pour remplir notre objet, il nous aurait fallu quitter la rivière Tornéa, pour suivre le cours de Muonio ; et à tout événement, arriver à Muonionisca ; et de ce lieu, diriger nos pas vers Kautokeino. Etant arrivés à ce village, nous nous serions trouvés sur le bord d'une rivière qui tombe

dans la Mer Glaciale; et nous présumions que, nous étant embarqués sur le courant, nous pourrions descendre avec lui jusqu'au golfe Alten, aussi aisément que l'eau de la rivière; qu'ayant gagné Alten, nous pourrions certainement pénétrer jusqu'au Cap Nord, soit par terre, soit par mer, et revenir par le même chemin, ou tel autre que les circonstances ou les notions prises sur ces lieux, pourraient nous suggérer, comme le plus convenable et le plus sûr.

Tout ce plan de voyage, que nous avions intention de poursuivre, fut regardé comme une chimère forgée par un Italien qui avait trop légèrement pensé que la Laponie était un pays comparable à l'Italie; et qui n'avait aucune connaissance sur les obstacles qu'on rencontre à une élévation si septentrionale. Notre projet faisait la matière des conversations dans Uléaborg et son voisinage, tellement que le peuple semblait nous considérer avec toute la curiosité que lui suggérait l'idée de l'entreprise. M. Julin, bon naturaliste, excité par le désir d'acquérir d'ultérieures connaissances, tenté par notre plan et la confiance qu'il avait en nous, se laissant d'ailleurs aller à nos importunités, consentit à nous ac-

compagner et à partager avec nous nos plaisirs et nos peines. M. Castrein, ministre à Kémi, homme très-instruit et très-versé dans la botanique, fut aussi disposé à se joindre à nous; et ainsi, par cette nouvelle addition, nos espérances de succès n'en devinrent que plus certains. Nous fûmes tout glorieux d'avoir fait deux si importantes acquisitions, et dès-lors il nous sembla avoir vaincu toutes les difficultés que nous offrait notre voyage. Livrés à ces agréables idées, nous disposâmes tout ce qui nous était nécessaire pour le mettre à exécution.

Nous achetâmes une tente russe pour nous abriter de la pluie et de l'influence du temps, et nous nous pourvûmes de provisions suffisamment pour vingt jours. Celles-ci consistaient en biscuit, fromage, viandes sèches de rennes, et un petit baril d'eau-de-vie; nous y ajoutâmes un fusil à deux coups, un thermomètre de Celsius, la carte d'Hermelin et une autre de Pontoppidan, un compas qui marquait aussi l'heure, une boëte pour contenir nos insectes, du tabac, du soufre et du camphre pour garder nos oiseaux et nos peaux. Pour présent à faire aux Lapons, nous ne prîmes que du tabac à mâcher et à fûmer,

et de l'eau-de-vie commune; celle-ci est sur-tout le présent le plus agréable que les voyageurs puissent leur faire.

A l'instant de notre départ d'Uléaborg, nous reçûmes la visite de toutes les personnes de notre connaissance, hommes et femmes; elles nous accompagnèrent jusqu'au cannot qui devait nous transporter à l'autre rive de la rivière : nous en sortîmes à dix heures du soir, le 8 juin 1799, moment où le soleil se montrait encore au-dessus de l'horizon. Les touchantes preuves de sensibilité que nous reçûmes dans nos derniers adieux, seront toujours présentes à ma mémoire, et cette époque ne s'effacera jamais de mon souvenir. On ne sait point rougir, dans ce pays, des larmes que l'on donne à l'amitié, et les hommes qui l'habitent, ne savent pas plus y dissimuler les chagrins, que les douces émotions de la joie.

Rendus à l'autre bord de la rivière, nous nous mîmes en route, dans une espèce de charriot traîné par des chevaux. La rivière avait six mille pieds de largeur à la place où nous la traversâmes. Un cannot est toujours prêt pour passer les voyageurs, ainsi que d'autres barques pour les voitures et les

chevaux. Ce sont des femmes qui manœuvrent ces cannots. Nous changeâmes de chevaux à Sukuri, à neuf milles d'Uléaborg; la route était assez bonne, quoiqu'elle soit presque toujours dirigée à travers des bois et des prairies que les Suédois appellent *ang* ou *ing*, d'où peut-être, soit dit en passant, dérive le mot anglais *inge*. Dans ces contrées, les prairies ne sont point, comme en d'autres pays, entièrement découvertes; elles sont en général parsemées de broussailles et de buissons : c'est là que les habitans envoyent leurs bestiaux pour se refaire, et ils trouvent leur pâture dans les intervalles qui ne sont point boisés. Les bois où se trouvent des arbres d'un volume énorme, sont autant de biens communaux dont les paysans des environs ont la jouissance. Ils suspendent ordinairement une sonnette au col de leurs chevaux, et les laissent errer dans les bois, sans avoir la moindre inquiétude de les perdre. Nous changeâmes de chevaux trois ou quatre fois après avoir quitté Sukuri, avant d'arriver à Testile, place où l'on trouve deux ou trois maisons en bois. Les trois premières postes ne nous offrirent aucun objet capable de fixer notre attention.

Après avoir traversé, dans un bac, une petite rivière appelée Leivaniemi, le son d'un violon nous inspira le désir d'entrer dans la hutte d'un paysan que nous trouvâmes sur notre gauche; dix à douze personnes de la campagne s'y livraient au plaisir de la danse. Notre arrivée interrompit leur divertissement, et la surprise que leur causa notre aspect imprévu, arrêta les danseurs. Le seul de la troupe qu'il ne déconcerta pas, fut le ménétrier; il continua de jouer comme si de rien n'était, et cela était tout simple, il était aveugle, et conséquemment ne prenait aucune part à ce qui se passait autour de lui. Peu-à-peu ces paysans se familiarisèrent avec notre figure si étrangère pour eux: nous les invitâmes à ne pas se déranger, et ils reprirent leurs places premières.

Leur danse, entièrement dépourvue de grâces, ne consistait qu'en sauts et cabrioles rustiques; les femmes ne sautaient pas avec moins de force; il n'y avait aucune variété dans leurs pas, aucune passion dans leurs attitudes, aucune expression dans leur contenance. Ils dansaient avec une attention aussi scrupuleuse, que si quelque salaire eût dû être le prix de cet exercice. La manière de

placer leurs bras alternativement l'un sur l'autre, était la seule mesure que l'on remarquât dans cette danse; mais ces mouvemens étaient si gauches, qu'il était facile de voir qu'ils n'avaient nulle notion du goût ou de la grâce naturelle. C'était une chose curieuse de voir ces gens s'amuser d'un air aussi sérieux, et sans paraître avoir la moindre disposition à la gaieté : un pot de bierre était sur une table, et chacun pouvait en faire usage, mais ils n'y avaient recours que pour étancher la soif. Cette bierre était d'ailleurs si mitigée par l'eau, que loin de pouvoir enivrer, elle-même était incapable d'égayer les esprits de cette société. Tout le monde, même le musicien, était très-sobre, chose bien rare dans une fête de paysans finlandais, où généralement ils ne s'épargnent pas sur l'article de l'eau-de-vie : la gaieté paraissait si étrangère à cette danse, qu'on aurait pu la prendre pour l'accomplissement de quelque devoir. Dans le nombre de six ou sept femmes dont cette société se composait, il n'y en avait pas une seule assez jolie pour exciter le plus léger intérêt à un voyageur de nos contrées. Leurs traits étaient grossiers, leurs tailles mal tournées ; toute leur personne enfin était entièrement

entièrement dépourvue d'attraits; les longues vestes de leurs habits, et leurs petits jupons, contribuaient à les rendre plus désagréables.

Lorsque j'eus pris une idée du genre de leur danse, je cherchai mon porte-feuille pour y noter leur musique. A peine se furent-ils aperçus que j'écrivais quelque chose, qu'ils cessèrent de danser pour voir ce que je faisais; l'aveugle ménétrier ne pouvait deviner la cause de ces interruptions : ils le mirent enfin au fait, et nous lui demandâmes de nous jouer une ou deux danses finlandaises, les plus nationales qu'il eût dans sa mémoire. Il satisfit à notre curiosité, et je réussis à les transcrire; le lecteur les trouvera dans l'appendix.

Après avoir donné une légère récompense à ce bon homme, nous sortîmes de cette *salle de bal*, et remontâmes sur notre charriot pour continuer notre route. Le pauvre ménétrier fut si pénétré de reconnaissance pour nous, qu'il se leva; et, conduit par les danseurs, non-seulement il nous suivit hors de la hutte, mais encore nous accompagna une bonne partie du chemin, en nous régalant, du mieux qu'il pouvait, de sa meilleure musique.

Nous allâmes de Testile à Hutta, petit

village de quatre ou cinq maisons, où l'on trouve un logis à l'usage des étrangers; nous y changeâmes de chevaux. Les mauvais chemins et la fatigue qu'ils nous avaient fait éprouver, nous déterminèrent à y passer la nuit. Comme il était trop tôt pour nous mettre au lit, nous cherchâmes à passer le temps le mieux qu'il nous fut possible. Quelques paysans et des filles du voisinage, attirés par la curiosité, entrèrent sans façon dans notre chambre : nous avions avec nous quelques instrumens de physique; il nous prit envie de donner à ces bons paysans quelques amusemens. Mais le premier objet qui attira l'admiration des jeunes gens comme des vieillards, fut notre fusil à deux coups. Ils furent si émerveillés de cette invention, que je suis certain que pour ce fusil, j'eusse acquis la maison et tous les objets qu'elle renfermait. Ils me demandèrent combien je l'avais acheté; et devinant d'avance, un d'eux me dit qu'il m'avait au moins coûté mille rixdalles, et tous s'écrièrent qu'avec une pareille arme le vieil homme en pelisse (c'est ainsi qu'ils appellent l'ours) n'aurait aucun quartier. Nous leur montrâmes notre thermomètre, un télescope, et pour dernier de nos instrumens, celui qui

devait porter au dernier degré leur ho! ho! la principale exclamation; nous leur fîmes voir un microscope; mais avant de leur donner cette jouissance, nous leur dîmes que préalablement ils devaient nous chercher une puce. Tous partirent d'un éclat de rire à une semblable demande; mais voyant que nous gardions notre sérieux, et que nous persistions dans notre demande, les jeunes gens commencèrent à chercher dans leurs vêtemens, et bientôt la chasse devint générale pour trouver le petit animal dont nous avions besoin, et jamais on ne la fit avec plus d'ardeur. Une des filles qui s'était retirée à l'écart, revint bientôt, et nous en présenta une; nous l'assujettîmes à l'aiguille du microscope, et nous la montrâmes ainsi à toute l'assemblée. Il est impossible d'exprimer les gestes, les exclamations, les cris d'admiration que leur occasionna la vue de l'animal si prodigieusement grossi par l'instrument. Heureusement qu'il n'était pas d'un grand prix, autrement j'eusse eu tout à craindre qu'il n'eût été brisé en mille pièces. Nos spectateurs, hommes ou femmes, se l'arrachaient avec les marques de la plus vive impatience. Ils ne pouvaient se lasser d'examiner les

jambes et la forme de ce petit insecte accoutumé à vivre à nos dépens.

De Hutta á Kémi il y a environ dix-huit milles, que nous fîmes le lundi 10 juin.

L'on passe plusieurs rivières au bac, dans ce trajet. Cette année, il avait fallu les multiplier à cause de la fonte des glaces, dont la débacle avait détruit tous les ponts. C'est ainsi que le printemps est dans ce pays-ci une véritable saison de désastres et de malheurs. Les campagnes sont inondées, les ponts brisés, et des marais se forment pour une longue suite d'années. Nous dessinâmes un de ces ponts brisés, avec la vue des inondations de la rivière de Kumo, entre Levaniémi et Tornéa.

CHAPITRE XXV.

Le curé de la paroisse de Kémi. — Environs de cette ville. — Sa rivière. — Dangers de sa navigation. — L'église, bel édifice. — Contraste frappant qu'il fait avec les misérables huttes qui l'entourent. — Promenade à une petite distance de Kémi pour voir quelques cloches d'église. — Expérience faite par l'auteur sur un bain de vapeur en Finlande. — Quelques détails relatifs à la botanique et à l'enthomologie. — Départ de Kémi, et arrivée à Torneå.

Nous fûmes logés à Kémi, dans la maison de M. Castrein. Cet honnête homme que je ne connaissais point encore, quoique j'eusse entendu beaucoup parler de lui à Uléaborg, était la personne qui se proposait de nous

accompagner dans notre expédition vers le Nord. C'est un ecclésiastique de mœurs irréprochables, infiniment poli, possédant beaucoup de connaissances, mais sans prétentions, et nullement porté à se prévaloir de son mérite; il parlait assez bien latin, un peu français, et entendait passablement l'allemand. Le latin et l'allemand furent les langues que nous préférâmes pour notre conversation. M. Castrein est le premier ministre de la paroisse de Kémi; il surveille une étendue de pays comprenant environ 900 milles carrés. Outre sa femme et ses enfans, il a onze frères et sœurs, qu'il soutient: il est regardé par cette famille nombreuse comme un père, et la plus parfaite harmonie règne dans cette famille.

Nous restâmes deux jours chez lui; et, dans différentes excursions, nous visitâmes les environs de Kémi, qui, comparés à ceux d'Uléaborg, nous parurent les jardins d'Eden. La vue en est plus diversifiée, les champs offrent un aspect plus riant; ils s'élèvent çà et là en monticules, et ne sont point sablonneux comme dans les environs de la dernière de ces villes. Ici la rivière est très-large, et sa navigation n'est pas sans danger; il faut à

Kémi, comme dans d'autres endroits, que les pilotes conduisent les vaisseaux de commerce à son embouchure. Dans quelques places il n'y a pas une suffisante quantité d'eau pour les chaloupes d'une certaine grandeur : il y a deux ans, qu'un marchand des environs s'avisa de faire construire une chaloupe plus grande que celles en usage sur cette rivière ; il s'imagina qu'il serait possible de la mettre à flot quand la rivière viendrait à déborder. La chaloupe était chargée de grains, et avait à son bord quelques personnes ; elle avait déjà heureusement échappé à trois écueils, elle n'en avait plus que deux à franchir, que l'on regardait comme de moindre conséquence ; mais la chaloupe ayant touché, fut réduite en pièces, et plusieurs hommes de l'équipage périrent. Une grande partie de cette chaloupe naufragée se voit encore entre les rochers de Kémi, et sert non-seulement de triste monument de cette malheureuse entreprise, mais aussi de leçon à l'avide imprudence des spéculateurs et des négocians.

La rivière de Kémi abonde en saumon, dont la pêche est si lucrative, qu'elle fait un des principaux revenus du curé ; ils se mon-

tent, à environ mille rixdales, et souvent plus, par an. En face de l'église, et au milieu de la rivière, est une petite île où les habitans de Kémi ont, une fois par an, une foire où ils échangent le saumon contre de l'argent ou des marchandises.

L'église est un édifice fait pour surprendre un étranger. Il est bien loin de s'attendre à voir, dans un endroit semblable, un bâtiment public d'une architecture aussi régulière, et digne, sous tous les rapports, de figurer dans nos villes. Cette église est en pierre, et doit avoir coûté une somme immense, comparée au peu de ressource de ce pauvre peuple qu'on aurait pu dispenser des frais d'un édifice si coûteux, et qui priait aussi bien Dieu dans un temple de bois que sous ces vastes voûtes. Les dessins de cette église furent faits par l'académie de Stockholm, et honorés de l'approbation de Gustave III. Elle est surmontée d'un dôme ou coupole, et de trois principales entrées décorées de colonnes d'ordre dorique, ce qui lui donne l'apparence d'un temple grec; placé dans ces régions sauvages, au milieu d'une forêt de sapins, et si étranger aux très-chétives huttes éparses à l'entour, il

forme un objet pittoresque et est bien fait pour étonner.

Ce ne fut pas sans gémir que je vis, près de ce magnifique temple, la hutte d'un pauvre Finlandais, dont la petitesse fixa mes regards, et la pauvreté ma curiosité. Il était probablement le plus indigent de tous ceux que j'ai trouvés dans son pays. L'espace de terrain sur lequel reposait sa maison était de douze pieds carrés, et le toit, de six de haut. Un mal à la main empêchait cet infortuné de gagner sa vie par son travail. Lorsque j'entrai chez lui, sa femme faisait leur pain, et avait déjà chauffé le four pour l'y cuire. Ce pain contenait tant de paille et si peu de farine, que pour lier la pâte, elle était obligée de se servir d'un moule de bois, tel que ceux qu'on emploie pour faire le fromage; il n'avait ni chevaux, ni vache, ni beurre, ni lait, ni aucune espèce de nourriture à sa disposition; en sorte que son existence était la plus déplorable. Je l'avoue, la présence de ces colonnes d'ordre dorique, opposées à une telle misère, brisa mon cœur.

Rien, dans le monde, ne peut inspirer des sentimens plus pénibles que ce contraste de

l'extrême pauvreté avec le luxe le plus indécent. Je me rappelle avoir souvent éprouvé cette douloureuse sensation, en trouvant les preuves frappantes de cette inégalité parmi les hommes, dans le cours de mes voyages dans les Iles Britanniques. J'ai vu, par exemple, en Irlande, dans une partie de chasse, une misérable hutte formée de fumier; elle contenait une pauvre famille; les enfans, sans aucune espèce de couverture, le père, la mère, et un cochon, y étaient pêle-mêle: et à quoi cette déplorable chaumière était-elle appuyée? à un mur de dix pieds de haut, l'orgueilleuse ceinture du parc d'un baronnet. Je me sentais vivement indigné de l'état de cet infortuné, et la vue de ces colonnes doriques ne firent qu'aigrir davantage mon imagination. A quoi bon, disait mon cœur à moi-même en palpitant, à quoi bon tant de faste et de luxe dans les apparences du culte, dans un pays simple! à quoi bon tant de dépenses pour bâtir une église, si ces dépenses mêmes réduisent les habitans à la misère!! Quel plus beau temple pour la divinité, que le cœur d'un homme vertueux et sans tache! Une morale simple qui parle à la

raison, et qui persuade à l'homme la vertu comme nécessaire au bonheur, a-t-elle besoin de colonnes doriques et de voûtes pompeuses pour être goûtée par un peuple paisible et naturellement porté à la vertu? Je m'exprimai assez fortement avec M. Castrein à ce sujet: il parut touché de mes raisonnemens, et me promit positivement qu'il donnerait des soins particuliers à cette pauvre famille.

Une des merveilles que nos nouveaux amis voulurent nous montrer dans une de nos promenades aux environs de Kémi, était une cloche qu'on avait intention de suspendre au dôme de la nouvelle église. Les sœurs de M. Castrein nous accompagnèrent. Nous vîmes en effet deux cloches de moyen diamètre, surchargées de nombre d'inscriptions finlandaises. Le lieu où elles étaient n'était pas à une grande distance de la maison du ministre: excepté nous, presque toutes les personnes de la compagnie savaient la langue finlandaise; les dames ne tardèrent point à lire les inscriptions, et à nous les traduire en suédois. Une de ces inscriptions commençait par un mot finlandais qui, dans la langue italienne, a une signification, non-seu-

lement triviale, mais obscène même. Le hasard voulut que la plus jeune des demoiselles lût haut cette inscription ; à peine eut-elle prononcé ce mot, qu'un rire involontaire, mais indiscret, nous échappa. Les dames ne sachant pas la cause de cette saillie de gaieté, et pensant que ce mot devait être fort plaisant, ne cessèrent de le répéter pendant la promenade, à table et dans la conversation. Si le respect que nous devons à nos lecteurs ne nous défendait de transcrire ce mot, ceux d'entre eux qui connaîtraient la langue italienne, sentiraient combien cette scène devait être bouffonne pour nous. Au reste, ce mot, en finlandais, ne signifie autre chose que la préposition *voici*.

M. Castrein, qui désirait m'instruire de tous les usages de la Finlande, me demanda si je m'étais jamais baigné à la manière du pays ; lui ayant répondu que non, il me promit de prendre le bain avec moi pour me familiariser avec les coutumes du pays. On chauffa en conséquence les pierres des petits appartemens du bain, et une jeune fille d'environ dix-huit ans, à qui ce soin était confié, nous informa que tout était prêt. Après que nous fûmes entrés dans la chambre,

cette jeune fille nous déshabilla, et nous présenta un bassin d'eau froide avec quelques branches de boulcau pour nous en frapper nous-mêmes; bientôt après elle jeta de l'eau sur l'amas de pierres rougies par le feu. Dans une situation si nouvelle pour moi, je fis en sorte de conserver ma tête en tournant constamment les yeux sur mon compagnon, et tâchant, autant qu'il était en moi, d'imiter son indifférence exemplaire. La chaleur de cette étuve avait élevé le thermomètre de Celsius à cinquante degrés; j'éprouvai d'abord une violente oppression, et je crois que si elle se fût encore accrue, je me fusse échappé du bain quoique je fusse entièrement nu; mais, m'efforçant à y demeurer, je m'y accoutumai insensiblement; et quelque temps après, j'en vins à supporter une chaleur de 65 degrés. Dans une pareille température, ce fut une sensation délicieuse pour moi, lorsque la jeune fille, m'ayant jeté de l'eau sur la tête, je me la sentais couler le long du corps. Il en fut de même, lorsqu'ayant trempé dans l'eau des branches de bouleau garnies de leurs feuilles, je m'en frappai le corps. Ayant passé près d'une demi-heure dans le bain, M. Castrein, à qui j'avais fait connaître le désir que

j'avais qu'il fût le premier à se soumettre à la cérémonie d'usage, s'y prêta sans délai, et j'appris comment je devais me conduire à mon tour. La fille lui présenta un petit escabeau sur lequel il s'assit; elle lui jeta de l'eau froide sur la tête, pressa ses cheveux, et avec du savon et de l'eau, lui lava tout le corps, et le frotta jusqu'à la ceinture. Elle passa ensuite aux pieds, lui frotta complétement les jambes, et particulièrement le coup-de-pied et le talon. Cependant j'étais presque stupéfait en voyant cette opération; mais ce qui m'étonnait le plus, était la parfaite apathie avec laquelle le ministre l'endurait. N'ayant pu, à mon tour, la supporter de même, je pris mes vêtemens, et je sortis du bain. En le quittant, nous donnâmes quelques monnaies à la fille qui nous avait servis : cette gratitude est fondée sur un ancien usage auquel chaque individu se conforme invariablement; les maîtres mêmes n'en sont pas exempts envers leur domestique, comme on le voit ici. On l'appelle en langue finlandaise *sauna raha*.

Avant de quitter Kémi, je dois dire un mot de nos excursions botaniques. M. Cas-

trein excelle dans la connaissance des plantes, quoiqu'il s'y adonne plutôt par amusement que pour en faire une branche particulière d'étude : c'est à lui que l'on doit la découverte de la fameuse plante *cypripedium bulbosum*; d'abord elle fut vue par Rudbeck, en 1685; elle n'a jamais été trouvée depuis par aucun botaniste, pas même par le grand Linné qui voyagea dans ces contrées au mois de juillet, et conséquemment un mois après sa floraison. Cette plante se cache dans les taillis et sous les sapins qui entourent l'église de Kémi; elle évite modestement l'œil avide du botaniste curieux. N'ayant besoin que des faveurs modérées des rayons solaires, elle préfère les lieux où ils ne peuvent venir jusqu'à elle, qu'en s'insinuant entre les branches des buissons dont l'ombre la protége. Le D.r Smith, de la société royale de Londres, nous en a donné une figure colorée très-exacte, et belle, pour ainsi dire, comme dans la nature. Le lecteur ne pourra la voir sans admiration, dans sa collection des plantes rares. Cette plante, est une des plus belles productions du Nord; elle est indigène dans la paroisse de Kémi; jusqu'ici on ne l'a retrouvée nulle part ailleurs que dans le Nord de l'Amérique; les autres

plantes en fleur, que j'ai observées dans le voisinage, sont les suivantes :

Daphne Mezereum	*Le Bois gentil.*
Vaccinium Myrtillus	*Le Lucet.*
Lychnis Dioica	*Lychaide dioique.*
Viola Palustris	*La Violette des marais.*
Viola Canina	— — *de chien.*
Viola Tricolor	— — *tricolore.*
Ranunculus Acris	*Le Bouton d'or.*
Trollius Europæus	*Le Trolle d'Europe.*
Caltha Palustris	*Le Souci des marais.*
Arbustus Uva Ursi	*La Busserole.*
Pinus Abies	*Le Sapin.*

Les insectes sont peu nombreux ; parmi ceux qui méritent d'être cités, j'observerai les trois espèces suivantes :

Cimex Lacustris	*La Punaise des marais*
Hunerobius Lutorius	*La Tiple du genevrier.*
Tipula Juniperina	*La Semblide de la boue*

Comme, d'après son amour pour la botanique, et l'espérance de découvrir quelques plantes nouvelles, M. Castrein s'était résolu à nous accompagner vers le Nord, il disposa tout pour ce voyage, et se mit en route avec nous

nous pour Tornéa, où nous arrivâmes le même jour. Nous ne changeâmes qu'une fois de chevaux, et ce fut à Leivaniemi ; nous ne vîmes, chemin faisant, rien de remarquable, si ce n'est les ravages que les inondations des rivières avaient occasionnés cette année. Elles avaient entraîné tous les ponts, et couvert tout le pays d'alentour. Le printemps, si agréable dans les contrées tempérées, présage des plus douces faveurs, et du bonheur pour l'habitant des campagnes, n'est ici que l'avant-coureur des malheurs, et souvent des plus grands désastres. Les neiges, à mesure qu'elles se fondent sur les montagnes, produisent des débordemens considérables dans les rivières, et brisant leur croûte épaisse et solide, entraînent avec elles d'énormes masses de glace qui s'amoncellent les unes sur les autres; elles rompent, balayent et abîment tous les obstacles qu'elles rencontrent.

Avant d'arriver à Tornéa, on est obligé de passer un bac, et de laisser les chevaux sur la rive gauche de la rivière Tornéa. Elle est, en cet endroit, d'une largeur vraiment majestueuse. A une petite distance du lieu où nous entrâmes dans le bac, est l'église

du Bas-Tornéa, d'où l'on jouit d'une très-belle vue. C'est-là que quelquefois nous nous amusions à contempler le soleil à minuit. Il y a une bonne auberge à Tornéa, dont le maître est civil et serviable.

CHAPITRE XXVI.

Description de Torneå par Maupertuis. — Description de la même ville par l'auteur. — Son climat. — Vue du soleil à minuit. — Vue de la ville quand on est placé sur l'église du Bas-Torneå. — Description du port. — Etat du golfe de Bothnie dans le voisinage. — Commerce. — Voyageurs qui sont venus en cette ville. — Inscriptions conservées dans l'église à Jukasjervi.

Lorsque Maupertuis et les autres académiciens français voyagèrent dans cette contrée pour déterminer la figure actuelle de la terre, la ville de Torneå sortait de son obscurité; actuellement elle est connue par tout le globe. Les premiers récits de la renommée ne lui furent pas favorables. La description qu'en fit Maupertuis à l'académie des sciences de Paris, n'inspira que des sentimens de commisération pour ses pauvres habitans, mal-

heureux d'être nés dans un climat aussi barbare. « La ville de Tornéa, dit Maupertuis, lorsque nous y arrivâmes le 30 décembre, offrait véritablement un aspect affreux; ses maisons basses se trouvaient enfoncées jusqu'aux toits dans la neige, et le jour n'aurait pu pénétrer par les fenêtres, s'il y avait eu du jour; mais les neiges tombant toujours, ou prêtes à tomber, ne permettaient presque jamais au soleil de se faire voir au midi, pendant quelques momens qu'il paraît à l'horizon. Le froid fut si grand dans le mois de janvier, que nos thermomètres de mercure, de la construction de Réaumur, ces thermomètres que l'on fut surpris de voir descendre à quatorze degrés au-dessous de la congellation à Paris, dans les plus grands froids de 1709, descendirent ici à trente-sept degrés; ceux d'esprit-de-vin gelèrent. Lorsqu'on ouvrait la porte d'une chambre échauffée, l'air extérieur convertissait, sur-le-champ, en neige la vapeur qui s'y trouvait, et en formait de gros tourbillons blancs. Lorsqu'on sortait, l'air déchirait la poitrine: nous étions avertis et menacés à tout moment de l'augmentation du froid, par le bruit avec lequel les bois, dont toutes les maisons sont bâties, se fendaient.

A voir la solitude qui régnait dans les rues, on eût cru que tous les habitans de la ville étaient morts; enfin on voyait à Tornéa des gens mutilés par le froid, et les habitans de ce climat si dur y perdent quelquefois le bras ou la jambe. Le froid, toujours très-grand dans ce pays, reçoit souvent, tout-à-coup, des accroissemens qui le rendent presqu'infailliblement funeste à ceux qui s'y trouvent exposés. Quelquefois il s'élève tout-à-coup des tempêtes de neige, et c'est un nouveau péril. Il semble que le vent souffle de tous les côtés à-la-fois; il lance la neige avec une telle impétuosité, que tous les chemins disparaissent. Le voyageur surpris par un ouragan de cette espèce, voudrait en vain se retrouver par la connaissance des lieux ou des marques faites aux arbres; il est aveuglé par la neige, et elle l'engloutit s'il fait un pas. »

Si l'académicien fait un tableau effrayant de Tornéa, qu'il ne vit qu'en hiver, nous pouvons ajouter à son récit sa situation pendant l'été, et affaiblir par-là les tristes impressions que sa description exagérée aurait pu laisser sur l'imagination du lecteur.

La ville de Tornéa ne contient qu'une population à peine de six cents âmes; les mai-

sons sont presque toutes d'un seul étage, mais assez élevées pour les garantir de l'humidité qu'entretient la neige pendant l'hiver. Les marchands de Tornéa habitent le midi de la ville qu'ils ont eu beaucoup de peine à embellir; ils l'ont rendue aussi agréable qu'il est possible. Ils y ont fait une promenade publique, formé des jardins, et planté quelques arbres, et ainsi leur industrie a tout fait pour corriger la sauvage âpreté de la nature. Les longues ténèbres de l'hiver sont compensées par la presque continuelle présence du soleil pendant l'été, et leurs quarante degrés de froid par vingt-sept de chaleur, auxquels monte le mercure pendant la belle saison; deux extrêmes observés sur le thermomètre à Tornéa (1).

La ville est presqu'entièrement entourée par la rivière Tornéa, dont les eaux se répandant au loin, forment un lac d'une étendue vraiment majestueuse. La rive opposée offre plusieurs cabannes, et nombre de fermes que la rivière, lorsque son cours est tranquille,

(1) Voyez les Voyages de la Motraye, vol. II, page 288. Il était à Tornéa le 19 mai 1718, époque où il trouva la ville détruite par les Moscovites.

réfléchit sur sa surface. Au nord, on voit une petite élévation, au sommet de laquelle sont plusieurs moulins à vent, et plus bas, quelques prairies et des champs cultivés. C'est ordinairement de l'un de ces moulins à vent que le voyageur va contempler le soleil à minuit, au mois de juin; mais le lieu le plus propice pour jouir de ce spectacle, est l'église du Bas-Tornéa, située dans l'île Biorkon, environ à un mille de la ville. Outre que l'on voit le soleil entièrement au-dessus de l'horizon de ce point-de-vue, l'œil se promène encore sur les environs de Tornéa, sur les deux montagnes Bakamo et Korpekila, et sur la ville elle-même, bâtie sur la petite île, ou plutôt sur la péninsule de Swensar. Les maisons, et l'église avec son clocher, réfléchies par le fleuve, offrent le tableau le plus intéressant et le plus curieux que l'on puisse voir.

Les vaisseaux marchands qui font voile sur le golfe de Bothnie, peuvent aborder près de la ville : anciennement elle passait pour avoir un port excellent. Les sables que les flots amoncellent au nord du golfe, semblent lui présager les malheurs que, par la suite des temps, éprouvera le commerce de la province. En effet, il me paraît certain et même démontré,

que les ports de Tornéa, d'Ulcaborg et autres gissemens nord du golfe, perdent chaque année de la profondeur des eaux qui les baignent.

Cette ville fut bâtie d'après les ordres de Charles IX, lorsqu'il passa sur son emplacement, en 1602. Son exportation commerciale consiste en beurre, suif, viandes salées et séchées, saumons salés et fumés, en stromingen, qui sont de petits harengs, *Clupea harengus minor*, des planches, des solives pour la bâtisse, du goudron, des peaux de rennes, d'ours, de loups, d'hermines et autres animaux du pays, et une grande quantité d'oiseaux; les articles d'importation sont le blé, la farine, le sel, le chanvre, la cire, les draps, les grosses toiles, le tabac et les épices.

En hiver, les marchands se rendent, dans leurs traîneaux, aux différentes foires où ils achètent des Lapons leurs belles fourrures, et leur donnent en échange du poisson, du tabac, du sel, des farines et de l'eau-de-vie. Quelques-uns vont jusqu'à Archangel, et d'autres à Alten, dans la Laponie norwégienne. Ils font un commerce de contrebande très-lucratif; et comme les limites qui divisent la

Laponie suédoise de la norwégienne, sont peu gardées, ils font facilement franchir la frontière aux objets de spéculation commerciale qu'ils trouvent être les plus avantageux. Ils envoient à Stockholm de grandes charges de chair de rennes salée, et un grand nombre d'oiseaux. Il y a des années où ils y en portent jusqu'à quatre mille; et en hiver, ils se conservent très-bien pendant cinq à six mois, sans se gâter(1).

Le sentiment qu'on éprouve en voyant le soleil à minuit, à Torneå, a toujours été regardé, par tous les voyageurs, comme un plaisir que l'on ne pouvait satisfaire assez, et c'est-là le motif principal de l'affluence des étrangers; ce ne serait pas sans peine que je parviendrais à nommer tous ceux qui s'y sont rendus par ce motif de curiosité; on y verrait des hommes connus par leurs travaux littéraires, ou qui, par leurs talens, méritent d'être inscrits parmi les hommes de lettres. Peut-être mes lecteurs ne verront-ils pas sans quelque plaisir, leurs noms, tels que je les ai notés par ordre chronologique, en commençant par Regnard.

(1) Ces oiseaux consistent principalement en lagopèdes, gelinottes, coqs de bois et coqs de bruyère.

En

1681. Jean François Regnard, de Fescourt et de Corberon.

1694. Charles IX, roi de Suède.

1695. Les professeurs Spoli et Billberg, envoyés par Charles XI pour observer l'élévation du soleil à minuit.

1695. Le professeur Olaüs Rudbeck, pour y faire quelques découvertes en histoire naturelle.

1696. Jean Ulric Westmuller.

1718. Aubri de la Motraye, qui a fait imprimer ses voyages en anglais, lesquels sont, en général, très-exacts quant à ce qui regarde la Laponie.

1736. Le président Gyllingriss, qui a publié ses remarques sur ce pays, en suédois.

1736. Maupertuis, Outhier, Sommereux, D'Herbelot et Celsius.

1769. M. Mallet, professeur d'astronomie; il passa par Tornéa, dans son voyage à Pello, où il allait observer le passage de Vénus sur le soleil.

1783. Le marquis Paul Arconati Visconti.

1786. M. Marey, voyageur français.

En

1787. M. Statella, chevalier de Malte.

—— Le Marquis de Tourbie.

1787. Guillaume Langhorn, Américain, fameux par son voyage; il traversa ces montagnes l'été, pour entrer dans la Norwège, et revint dans sa route par Archangel.

—— Jean Stuart, Américain.

1791. D.r Quenzel, Suédois, dans l'intention de faire des recherches en histoire naturelle, notamment dans l'enthomologie.

1792. Le président Vesvrot, avec M. Outiveron, secrétaire de légation de l'ambassadeur d'Espagne.

—— M. Liston, Ministre d'Angleterre à la cour de Suède.

—— Jean Scheller, Allemand, qui publia ses voyages.

1796. Le duc de Chartres, avec M. Montjoye, sous les noms de Muller et Froberg.

1799. M. Bernard Belloti, de Brescia; Joseph Acerbi, de Castelgoffredo; le colonel Skioldebrand, de Stockholm; M. Julin, d'Uléaborg.

—— M. Clark avec M. Cripps, tous deux Anglais.

—— M. Swamberg, secrétaire de l'académie des sciences de Stockholm, envoyé pour verifier la mesure d'un degré de Maupertuis.

Linné vint aussi à Tornéa, dans le cours de ses voyages en Laponie; mais j'ignore absolument en quelle année. Voyez sa Flore.

Quelques-uns de ces voyageurs allèrent dans le Nord, jusqu'à Jukasjervi, et un petit nombre d'eux n'alla pas même au-delà. La coutume des voyageurs a toujours été de suivre la direction Nord-Ouest, dans la persuasion où l'on est, que de faire route directement vers le Nord, était la chose vraiment impossible. Il y a dans l'église de Jukasjervi un livre sur lequel, à l'exemple de Regnard, le premier qui vint en ces lieux, chacun a eu l'ambition d'écrire son nom, et même de mettre quelque trait d'esprit. Comme la réunion de tous ces témoignages, en genre d'escrime littéraire, peut avoir son agrément pour certains lecteurs, j'ai cru leur plaire en la leur offrant ici :

N.° I.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem,
Casibus et variis acti terrâque marique,
Sistimus hîc tandem nobis ubi defuit orbis.

De Fescourt, Corberon, Regnard; à Jukas-jervi, 18 Aug. 1681.

Il n'est personne qui ne connaisse Regnard d'après ses ouvrages dramatiques; il fut le premier Français qui entreprit de voyager si loin vers le Nord: il fut tellement enchanté de son succès, qu'il s'imagina être arrivé aux limites du monde, quoiqu'il eût pu continuer son voyage 200 milles plus loin vers le Nord, sans avoir encore le droit d'écrire le dernier vers de son inscription. Si on l'en croit, il trouva en Laponie un forgeron français, qui lui dit que dans toute sa vie il n'avait vu de voyageurs en cette contrée qu'un seul Italien. A son retour en France, il publia son voyage; et cet ouvrage, plein d'erreurs et d'exagération, et plutôt fait pour amuser que pour instruire, n'en fit pas moins beaucoup de bruit dans le temps. Il dit, par exemple, qu'il trouva des forgerons, dont le creux de la main était revêtu d'une peau si endurcie et si calleuse, qu'ils

pouvaient y tenir du plomb fondu pendant quelque temps. Il dit aussi que les aigles enlèvent dans l'air les jeunes rennes, et que les petits-gris et hermines se pendent à un arbre lors de l'automne, pour éviter de mourir de faim pendant l'hiver.

N.° II.

« Gallia mihi lucem dedit, et liberum Anglia portum; utraque me Germania, Græcia magna minorque, mons Jovis, ac Barcellona, Herculisque columnæ, ambæ Asiæ, Italia, Africa, hisque opposita Melite, Euxina et Mæotica, Caspia, Baltica necnon littora viderunt, vidit Polus Arcticus ipse, et mihi inocciduum ostendit Laponia solem; proque cibo et potu carnem et lac rangiferinum præbuit, ut Tartaria olim præbebat equinum.

Hæc scribebat ad Jukasjerviam, rediens ex Torniavensi lacu, Aubri de la Motraye, Magnæ Britanniæ subditus, 13 junii 1718. »

M. de la Motraye semble avoir été un voyageur de distinction; il paraît, d'après son biographe, qu'il vivait familièrement avec Charles XII, roi de Suède. Quand il livra ses ouvrages aux presses d'Angleterre, il changea

l'inscription que nous venons d'offrir, qui n'était ni en vers ni en prose, ce qui nous fait croire qu'elle fut faite *ex tempore*. Aussi dans son ouvrage l'a-t-il rendu de la manière suivante :

Me genitrix tenuit bis denis amplius annis,
Gallia, me Italia, Africa terra, Britannica regna,
Ambæ Asiæ, Melite sterili vicina Cosyræ,
Utraque me Germania, Græcia magna minorque,
Urbes Tarraco, Barcinon, Herculeæque columnæ,
Euxina et Mæotica, Caspia, Baltica necnon
Littora viderunt; vidit Polus Arcticus ipse,
Ac mihi inocciduum ostendit Lapponia solem,
Proque cibo ac potu carnem et lac rangiferinum
Præbuit, ut quondam præbere solebat equinum
Tartaria.

A. de la Motraye, die 23 junii 1718.

N.° III.

« Benché un secolo piu tardi, spinto però da non minore curiosità dalla Lombardia il Marchese Paolo Arconati Visconti visitò questo luogo, ai 5 di juglio 1783. » Il faut remarquer que cette inscription est sur la même tabelle, et suit immédiatement celle de Regnard.

N.° IV.

« Est terra antiqua ubere glebâ potens,

Lingones coluêre viri, Burgundiam nunc Galli cognomine dicunt, hæc mihi patria. Plures perlustravi regiones : vidit me Germanus, superbi viderunt Britanni, et quos dives pascit Flandria ; atram vomere qui paludem exercuerunt Batavi, qui bibunt Vistulam Danubiumque, horrentes Alpum qui tenent rupes, Tiberis qui sacrum colunt littus, pluresque alii. Post varios casus et magna discrimina rerum, polares appuli ad aras, inocciduum solem, rangiferorumque gelidum ubi Lapponem ubera vidi pressantem. Cursus fuit ad locum quem Waida-Kasta dicunt, nullus ubi anteà penetravit viator. Multum fui et terris jactatus et cataractis, multum quoque et culicibus passus ; rediens ex his desertis, et properans in Galliam sedes ubi fata dederunt jucundiores. Jukasjervino hanc in templum apposui inscriptionem, 7 julii 1796. »

Marey, né en France, qui seul a traversé les déserts de la Laponie.

Tombeau de la nature, effroyable rivage,
Climat que l'ours dispute à l'homme encor sauvage (1).

(1) Piron, dans sa tragédie de Gustave Wasa.

N.° V.

N.° V.

« Non mihi fama sed hospitalitatis et gratitudinis testimonium. »

S. Stewart, civis orbis, 3 julii 1787.

N.° VI.

« Justice bids me record thy hospitable fame, and testify it by my name. »

W. Langhorn, United States of America, July 23 1787.

N.° VII.

« Gallia me genuit. Magnam Britanniam, Hispaniamque cognoscebam ; primùm Italiam, posteà Hungariam vidi, Helvetiam revisens, per totam Germaniam, Poloniam, Moscoviam, Russiam peregrinatus, per Finlandiam, Stockholmiam accessi, undè in Lapponiam incurri, in societate Francisci Outaveri, Hispani natione, ex Nallia in regno Murciæ. Hospitium dedit venerandus admodùm Jukasjervensis, pastor Daniel Engelmark, cui testimonium gratitudinis meæ hîc affero ».

Carol. Ricard. de Vesvrotti, vir nobilis, ex Dijone in Burgundiâ, Præses in supremâ nationum curiâ, has visitavit regiones, die 4 Februarii 1792.

CHAPITRE XXVII.

Résidence à Torneå. — Mention de quelques-uns de ses habitans. — Nouveau surcroît de voyageurs. — Enumération des personnes savantes qui composaient notre caravane. — Départ de Torneå. — Quelques remarques topographiques sur les environs. — Aspect de la contrée entre Torneå et le Haut-Torneå. — Différentes postes passées. — Péche du saumon. — Manière particulière de prendre ce poisson. — Vieillard qui nous sert de guide. — Maison de bois à la manière finlandaise. — Moulin à main pour moudre le blé. — Mention de quelques plantes.

PENDANT notre séjour à Torneå, nous fîmes connaissance avec les personnes les plus disposées à nous faire jouir des agrémens de la société. Le marchand le plus distingué de

cette ville est M. Richard, homme au fait parfaitement des affaires de son pays, et doué d'un grand bon sens, ce qui lui avait valu d'être constamment nommé représentant à la diète nationale. C'est l'homme le plus gros que j'aie vu dans aucun pays. Le bourguemestre ne nous fut pas moins attaché, grace à son caractère poli et obligeant dont nous eûmes tous à nous louer. Nous reçûmes également beaucoup de civilités du maître d'école de la ville, homme d'un vrai mérite, parlant bien français, relégué, contre sa propre inclination, dans ce coin du Nord si reculé, mais y étant retenu par les liens du mariage et par des enfans qui font son bonheur. Nous eûmes aussi l'avantage d'être liés avec le D.r Deutsch, jeune homme d'un caractère prévenant et agréable, et très-instruit dans sa profession. Grand amateur d'histoire naturelle, il est parvenu à faire une assez jolie collection et d'insectes de la Suède et de la Laponie, et de plantes et d'oiseaux. Il s'est construit une petite machine électrique, et sa sagacité l'a mis à même de suppléer au défaut d'instrumens de physique, qu'il est si facile d'avoir dans une région plus méridionale.

En nous liant de plus en plus avec ce docteur,

nous lui trouvâmes tant d'intelligence, que nous désirâmes l'enrôler avec nous; nous lui en fîmes bientôt la proposition qu'il accepta, plus, je pense, pour l'amour de la science qu'il cultivait, que par toute autre considération: sa profession ne lui permettait pas de s'absenter plus de quinze jours; aussi, quelque désir qu'il eût de nous obliger, ne consentit-il d'aller avec nous que jusqu'à Kengis-bruk. Il ne nous manquait plus qu'une personne pour compléter notre détachement. Nous avions en M. Castrein un excellent botaniste; en M. Julin un minéralogiste accompli; et dans le D.r Deutsch un bon enthomologiste; le colonel Skioldebrand employait son talent à peindre le paysage; quant à M. Belotti et à moi, nous nous chargeâmes des articles d'ornithologie, et de rédiger les observations de nos compagnons de voyage, qui, tous les soirs, nous donnaient les noms des espèces qu'ils avaient trouvées, avec leurs observations. Jamais voyage philosophique ne fut commencé sous un plus favorable aspect pour le succès, et jamais la Laponie n'avait été dans le cas d'être parcourue et étudiée d'une manière plus agréable et plus propre à fournir matière à l'instruction et à

l'utilité. Cependant il nous manquait, dis-je, un homme pour compléter notre compagnie, et cet homme était M. le secrétaire Swamberg, que nous vîmes à Tornéa, et qui était sur son départ pour la Laponie, envoyé par l'académie des Sciences de Stockholm, pour vérifier les opérations de Maupertuis et de ses collègues, entreprises à la même époque que la Condamine cinglait vers l'Amérique Méridionale. Un mathématicien astronome, ajoutant ses lumières aux nôtres, nous aurait rendus le corps le plus respectable qui jamais eût traversé les montagnes de la Laponie. Il était de nos amis, et conséquemment il désirait bien sincèrement de se joindre à nous; mais le vaisseau qui avait à son bord son demi cercle et autres instrumens d'observation, n'avait point encore paru, et cette arrivée était si incertaine, que nous ne pouvions hasarder un retard de quelques jours; ils nous devenaient à chaque moment plus précieux. C'est pourquoi nous fixâmes notre départ, et commençâmes notre expédition par le Haut-Tornéa, où nous nous proposâmes d'entamer une suite plus exacte d'observations.

La péninsule de Swensar, sur laquelle la

ville de Tornéa est située, a été bien improprement appelée île par quelques-uns. Elle est jointe au continent par une langue de terre inondée dans le milieu de l'été, quand la rivière est haute; mais encore les chevaux de trait peuvent-ils y passer au gué, et les gens de pied la traversent souvent sur des pierres disposées de distance en distance: on ne doit donc point considérer la Swensar comme une île.

De Tornéa au Haut-Tornéa nous n'aperçûmes aucun changement dans la nature du pays ni dans les habitans de la Finlande. Les facilités du voyageur sont les mêmes, et l'on trouve des chevaux sur toute la route. Le chemin est naturellement bon et bien entretenu; mais tous ces agrémens cessent au Haut-Tornéa, où l'on commence à perdre de vue les jouissances procurées par un pays cultivé; et c'est-là que l'on fait ses adieux au monde civilisé. On ne trouve plus de chevaux, plus de chemin, plus de logis pour les voyageurs, excepté une sorte de caravanserai que les marchands de Tornéa ont établi pour leur usage lorsqu'ils voyagent en hiver pour se rendre aux différentes foires qui se tiennent à des distances très-éloignées. Sans anticiper

sur ces détails, nous commencerons par parler des objets qui méritent notre observation sur la route d'Ofver au Haut-Tornéa.

Les environs de Tornéa sont singulièrement découverts ; les arbres avant y croissaient en grande abondance, mais à présent il n'en reste aucun, excepté dans un endroit où le propriétaire les a conservés pour recéler le gibier. Nous changeâmes de chevaux à Kukko, à sept milles de Tornéa. Kukko, en langage finlandais, signifie coq. La direction du chemin suit d'assez près le cours de la rivière. Après Kukko nous passâmes très-près de la maison de campagne de M. Richard, marchand à Tornéa, ami de la vie champêtre, et tout dévoué aux travaux de l'agriculture. Il a formé un jardin qu'il cultive avec le plus grand soin, et dans lequel il a fait des essais répétés pour y faire venir des plantes et des fruits exotiques. Son jardinier nous dit qu'il avait cherché à y faire venir des pommiers ; ils prirent racine et réussirent pendant trois ans, mais après ils moururent. Les plantes alors en fleur, que nous y trouvâmes, étaient le *bellis perrennis* ; le *berberis vulgaris*, l'épine-vinette ; *corylus avellana*, le noisetier ; *tulipa*, la

tulipe; *narcissus*, la narcisse, *aquilegia*, l'amolic; *torpeolum*, la capucine; *pæonia*, la pivoine; *dianthus*, l'œillet; *ribes*, le groseiller.

Nous changeâmes de nouveau de chevaux à Frankila, petit village formé de quelques maisons de bois, à neuf milles de Kukko. Nous y vîmes plusieurs femmes, dont la figure avait de la douceur et de l'agrément; les enfans n'étaient pas non plus sans quelque apparence de bonne mine; mais nous fûmes frappés à la vue de leur pain fait de trois quarts de paille coupée menue, et d'un quart de farine. De Frankila, on aperçoit, à une certaine distance, la montagne Nivavara, au sommet de laquelle se voit encore le poteau que les académiciens français élevèrent pour servir à leurs opérations de trigonométrie.

A la distance d'environ huit milles de Frankila, l'on arrive à Korpicula, qui tire sa dénomination de *korpi* bois, et de *kula* place. En cet endroit, la rivière forme un bassin d'eau tranquille et noire, après la chûte d'une cascade bruyante, appelée Matkakoski. La rivière, dans le voisinage, n'offre aucune vue fort agréable. Nous trouvâmes, dans une maison voisine de ce bassin, quelques paysans

occupés à faire des filets ; il y en avait un qui fumait avec une si petite pipe, que mon compagnon me le fit remarquer, en s'écriant en italien, *che piccola pippa* ; ce qu'entendit notre fumeur finlandais qui répéta, en se tournant vers nous, et riant, *picco pipo* ; *picco*, en finlandais, signifiant la même chose que *piccola* en italien.

A huit milles de Korpicula est l'église de Kirkoneki, *Kirko* moulin, et *Meki* église ; elle est située sur une éminence. Environ à la moitié du chemin, le bruit de la rivière qui se fait entendre à une distance considérable, nous fit naître l'idée qu'il pouvait venir d'une cataracte. En conséquence, nous prîmes un guide, et ayant traversé un bois, nous arrivâmes au lieu d'où le bruit partait, et nous trouvâmes qu'il était produit par la violence et la rapidité de la rivière, dont les eaux étaient resserrées dans un passage fort étroit : nous y rencontrâmes quelques pêcheurs de saumon ; nous les aidâmes à tirer leurs filets qui contenaient cinq ou six poissons d'une grandeur démesurée.

La méthode la plus ordinaire de pêcher le saumon dans le Nord, consiste d'abord à enfoncer une palissade, *lax-pata*, qui se pro-

longe d'un côté jusqu'au milieu de la rivière, et quelquefois même jusqu'à la rive opposée. On entrelace dans les pieux de cette palissade des branches d'arbres, pour empêcher le saumon de remonter le courant, et on ne laisse qu'une ou plusieurs ouvertures par où le poisson puisse passer, et on y place des filets où il vient se prendre aussitôt. Il n'est pas permis aux pêcheurs d'établir leur palissade au-delà d'un certain point donné; et, s'ils contreviennent à cette loi, ils paient en proportion de sa longueur et de sa proximité de l'embouchure de la rivière; car ceux qui sont dans le haut de la rivière ne peuvent profiter que des saumons qui échappent aux filets des pêcheurs du bas. On établit toujours cette palissade là où la rivière est la plus bruyante, et où elle forme quelques cascades. Les paysans riverains sont d'une adresse incroyable pour marcher sur ces pieux, que le courant fait souvent mouvoir d'une manière sensible à la vue. Hommes, femmes, enfans, tous sautent de pieux en pieux avec la plus singulière agilité. Nous désirâmes les aider à tirer leurs filets; nous fûmes assez téméraires pour franchir un tiers de la palissade; mais la vue de l'eau, dont le courant passait avec rapidité sous nos

pieds, fit tourner la tête à un de nos compagnons; et s'il ne se fût arrêté à temps, il serait tombé dans la rivière. Les enfans et les hommes mêmes se confient trop témérairement à leur légéreté, et il est rare qu'il se passe une année sans que quelqu'un d'eux ne tombe dans l'eau, au risque de se noyer, attendu que la violence du courant empêche que l'on tienne à portée un bateau pour donner du secours.

L'adresse avec laquelle les Finlandais enfoncent leurs pieux dans le fond de la rivière, aux endroits où le courant est extrêmement rapide, mérite encore d'être remarquée à cause du danger et des difficultés attachés à cette opération, et dont souvent ces pauvres gens sont victimes.

En visitant cette partie de la rivière, nous nous écartions environ un mille de la route où nous avions laissé nos chevaux. Notre guide nous fit traverser un bouquet de bois de sapin, par des chemins étroits, pour voir sa vacherie qui était au milieu de ce bois. Nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment d'intérêt pour ce digne homme, âgé de soixante-quinze ans; il avait servi dans la guerre de la Poméranie, ou, comme on l'ap-

pelle communément, la guerre de sept ans. Il parlait un peu l'allemand, avait reçu plusieurs blessures ; et comme invalide, on lui avait assigné une partie du terrain: jeté à cette extrémité du monde, où il vivait séparé, pour ainsi dire, de l'univers, il avait su, par son industrie, se faire une petite fortune suffisante pour le faire vivre convenablement, lui, sa femme et ses enfans, et pour nourrir huit vaches, dont le bon état lui procurait une sorte d'aisance.

Nous prîmes congé de notre Nestor, et nous poursuivîmes notre route; mais un grand vent et une pluie violente nous obligèrent de chercher un refuge dans une maison que nous apercevions sur une éminence au côté gauche de la rivière : c'est de-là que nous eûmes la perspective d'une grande étendue de pays, dont la surface nous offrait différens cantons inondés par la vivière Tornéa. Cette maison avait une chambre de bains dans le genre de celles que nous avons vues en Finlande. Nous nous amusâmes à voir les hommes et les femmes à mesure qu'ils y entraient. Les premiers se déshabillaient dans la maison , et couraient au bain situé à vingt pas de là; les femmes se déshabillaient au bain; mais pour empêcher que

leurs jupes ne devinssent humides par la vapeur, elles les rejetaient au dehors, et pour les reprendre, elles étaient obligées de ressortir nues. Quand tout le monde fut entré, la curiosité me porta à y aller pour voir ce qui s'y passait, et aussi pour constater le degré de chaleur qui y régnait; mais elle me parut si insupportable, que ne pouvant respirer, j'en sortis aussitôt, ayant à peine eu le temps de regarder autour de moi. Deux fois je tentai d'y placer mon thermomètre, mais inutilement: je fus obligé de recourir à mon interprète finlandais; il était accoutumé à lire sur l'instrument, et il m'indiqua une chaleur de 65 degrés du thermomètre de Celsius.

Nous trouvâmes à Kirkomeki ce qu'on peut appeler un excellent logement, et une maîtresse de maison, dont les manières polies ne cadraient nullement avec la classe dont elle paraissait être; elle était issue d'une famille marchande de Tornéa. Je vis, dans une petite maison voisine, une espèce de moulin à bras pour moudre le blé nécessaire à la consommation d'une famille. Il était formé de deux pierres rondes; sur le bord de celle de dessus, était fixée l'extrémité d'un bâton, dont l'autre bout passait à travers le

trou d'une planche triangulaire qui était arrêtée à un des coins de la chambre.

Six milles au-delà de Kirkoméki, nous arrivâmes à Niémis, mot qui, en langage du pays, signifie un promontoire; ce fut là que nous changeâmes de chevaux pour la dernière fois. Le village, dépendant de Tornéa, est formé par un groupe de petites maisons de bois; nous y vîmes quelques bateaux sur la rivière Armesjoki. Plus loin on a la vue d'une montagne nommée Luppio, formée de rochers qui paraissent tomber en ruines.

De Niémis au Haut-Tornéa, il y a huit milles; c'est la dernière poste du voyage; la route est montagneuse, et, en quelques endroits, si sablonneuse, qu'elle est très-fatigante pour les chevaux. Nous arrivâmes au Haut-Tornéa, l'après-midi, le 18 juin. Les plantes que nous trouvâmes en fleur dans le cours de cette route, sont :

Menyanthes trifoliata.	*Le Trèfle d'eau.*
Trientalis Europæa.	*La Trientale d'Europe.*
Betula nana.	*Le Bouleau nain.*
Andromeda polifolia.	*L'Andromèdeglauque*

Cornus suecica.	*Le Cornouiller de Suède.*
Leontodon taraxacum.	*Le Pissenlit.*
Rubus chamæmorus.	*Le Mouron.*
Rubus arcticus.	*La Ronce arctique.*

CHAPITRE

CHAPITRE XXVIII.

Etat de la route de Tornéa au Haut-Tornéa. — Peuple qui habite cette étendue de pays. — Ofver-Tornéa, ou Haut-Tornéa. — Premier ministre de cette paroisse. — Hospitalité du clergé, et ses attentions pour les voyageurs. — Visite au mont Avasaxa. — Récit très-exact de Maupertuis sur cette montagne. — Reste de signaux sur son sommet. — Insectes et plantes trouvés sur elle et dans ses environs. — Flore Avasaxaxienne. — Longue conservation de la viande dans la froide saison. — Départ du Haut-Tornéa. — Séparation de l'un de nos voyageurs qui retourne chez lui.

La route de Tornéa au Haut-Tornéa est passablement bonne, assez bien entretenue, et suffisamment large pour toutes les espèces de voitures en usage dans les voyages. Elle n'est ouverte que depuis trente ans environ; aussi quand la Motraye vint dans ce pays,

fut-il obligé de faire son voyage en bateau. Les voyageurs, dont l'intention est de parcourir ces contrées, doivent s'arranger de manière à n'avoir besoin que de trois chevaux pour chaque relais; car, en beaucoup d'endroits, on n'en a pas un plus grand nombre. Si plusieurs voyageurs se présentent à-la-fois, il faut qu'ils se divisent, et une partie emploie les chevaux qui serviront à l'autre le lendemain.

Le pays s'élève en monticules couvertes, d'espace en espace, de pins et de sapins. Les arbres qui se plaisent dans les terrains marécageux, et au voisinage des rivières, sont le saule et le bouleau. On n'a rien de bien intéressant dans cette route, si ce n'est le soleil qui, ne quittant jamais l'horizon, rend les voyages de nuit très-agréables. Les habitans sur toute la route, sont de race vraiment finlandaïse; ils parlent le langage usité en Finlande; ils portent le même vêtement, ont la même physionomie, les mêmes habitudes, les mêmes besoins, et le même genre de vie.

Ofver-Tornéa, ou le Haut-Tornéa, est une paroisse, dont le curé surveille toutes les autres églises de cette partie de la Laponie; c'est une dépendance de Tornéa. Le

curé se nomme M. Sandberg. Lui ayant fait une visite, il insista pour que notre société, composée de dix personnes, prît un logement chez lui. Le lieu où l'on s'arrête communément est le village de Mattarange, éloigné d'environ trois cents pas de la maison du curé. Mais M. Castrein qui était avec nous, étant lui-même président, et du même rang que M. Sandberg, n'aurait pu y aller avec nous, étant obligé, par décence, de loger chez un de ses confrères. Mais une raison qui nous y forçait également, était la petitesse de l'auberge de Mattarange, où notre société n'aurait jamais pu loger. Au reste, c'est un usage convenu dans toute la Suède, excepté sur les grandes routes, d'aller directement à la maison du curé pour lui demander une chambre, et l'on en use avec la même liberté que s'il s'agissait ailleurs d'entrer dans une auberge; il est heureux, au reste, pour les voyageurs, que cet usage se soit établi; car les maisons des paysans sont si mauvaises, qu'il répugne à tout homme un peu délicat, d'y descendre. Le clergé est, en général, aisé : fatigué de la triste uniformité de la vie qu'il mène, et séquestré de toute société dans ces régions éloignées, c'est un

plaisir pour lui de recevoir l'étranger instruit de ce qui se passe dans le monde, et avec qui il puisse converser sur les affaires tant publiques que particulières. Le voyageur en est donc parfaitement accueilli, et on lui prodigue tout ce que le pays peut offrir de meilleur.

Presque tous les ministres parlent latin, plusieurs allemand, et quelques-uns français, selon qu'ils ont reçu une éducation plus ou moins soignée au collége. A l'aide de ces langues on peut se faire entendre du maître de la maison, mais on éprouve toujours un grand désavantage à ne pas savoir la langue du pays. On trouve quelquefois dans les maisons des ministres, de jeunes demoiselles belles et estimables, qui, ayant la plupart été élevées au milieu des plaisirs et de la dissipation de la capitale, reviennent dans leur famille avec des perfections peu propres à leur inspirer cette indifférence philosophique qui leur serait cependant si nécessaire pour leur rendre la solitude agréable, et leur apprendre à supporter leur changement de situation. Ces jeunes femmes cependant ne parlent, en général, que la langue nationale; rien n'est plus agréable pour elles que l'arrivée d'un voyageur jeune et honnête, sur-

tout s'il peut réussir à se faire entendre d'elles ; ses fautes, en parlant, sont autant de grâces dans le discours : ses idées, applaudies comme marquées d'un caractère d'originalité, amusent toujours quand elles sont entendues ou devinées. Plus il vient de loin, plus sa personne intéresse ; on le contemple, on l'examine, on l'admire ; ce n'est qu'avec peine qu'on retient un sourire de plaisir en le voyant et en l'écoutant parler. La gaieté de la famille passe du maître aux valets ; les animaux domestiques mêmes s'en ressentent, et ils sont mieux traités. Comme ces bons hôtes ne peuvent mettre de nuance entre un accueil agréable et amical, et une profusion fatigante et inutile, pour vous prouver leur bonne volonté, ils vous accablent de thé, de café, de chocolat, de liqueurs, de punch et de boissons de toute espèce, et tout cela se succède, au mépris de tout ordre, avec une telle rapidité, que l'on finit par en être suffoqué. Le moment du départ est toujours celui de la tristesse : et comment en effet quitter avec indifférence une maison où l'on a été l'objet d'une attention et d'une politesse continuelles ? Alors, pour prolonger le séjour, les jeunes dames ont quelquefois re-

cours à toutes les ruses que leur suggère leur esprit, et je dois avouer que plus d'une fois je suis monté avec regret dans la voiture qui devait m'éloigner du lieu où mon cœur se sentait disposé à rester.

Telle fut la franche hospitalité que nous trouvâmes dans la maison du digne M. Sandberg; ses filles, très-vives, avaient un esprit naturel; une d'elles jouait assez bien du piano pour une *diletante* de ces pays. Il y a ici un organiste pour le service divin; l'orgue est assez bon: c'est une jouissance pour ce curé, et c'est le seul dont l'église ait un semblable honneur à une si haute latitude nord. Nous passâmes dans cette famille deux jours, qui nous parurent bien courts au milieu des divers amusemens dont nous étions l'objet, et que l'on faisait succéder avec la plus grande rapidité.

La plus agréable et la plus intéressante de nos courses fut celle que nous fîmes au mont Avasaxa. C'est de cette montagne dont il est parlé dans l'ouvrage de Maupertuis, sur la Théorie de la terre. Notre route fut la même que la sienne; elle fut dirigée sur la même ligne, et tenue de la même manière qu'elle est décrite dans son ouvrage. Nos fatigu s

furent les mêmes, et la description qu'il donne de la vue dont on jouit sur le sommet de la montagne, est si bien calquée d'après la vérité, que si je voulais revenir sur cet objet, je n'aurais qu'à le copier pour exprimer mes idées. Nous vîmes pareillement les faucons dont il fait mention, et qu'il chercha sans succès à tuer: son exactitude sur ce point m'a été si agréable, que j'ai cru devoir partager mon plaisir avec mon lecteur, en la lui offrant ici telle que je l'ai extraite de sa relation.

« Cette montagne est à quinze lieues de Tornéa, sur le bord du fleuve; l'accès n'en est pas facile : on y monte par la forêt qui conduit jusqu'à environ la moitié de la hauteur ; la forêt est là interrompue par un grand amas de pierres escarpées et glissantes, après lequel on la retrouve, et elle s'étendait jusque sur le sommet; je dis elle s'étendait, parce que nous fîmes abattre tous les arbres qui couvraient ce sommet. Le côté du Nord-Est est un précipice affreux de rochers, dans lesquels quelques faucons avaient fait leurs nids. C'est au pied de ce précipice que coule le Tenglio qui tourne autour d'Avasaxa, avant de se jeter dans le fleuve de Tornéa. De

cette montagne la vue est très-belle; nul objet ne l'arrête vers le midi, et l'on découvre une vaste étendue du fleuve. Du côté de l'est elle poursuit le Tenglio jusque dans plusieurs lacs qu'il traverse; du côté du nord, la vue s'étend à douze ou quinze lieues, où elle est arrêtée par une multitude de montagnes entassées les unes sur les autres, comme on représente le chaos, et parmi lesquelles il n'était pas facile d'aller trouver celle qu'on avait vue d'Avasaxa. »

Nous trouvâmes, sur le sommet de la montagne, une quantité de débris de bois brûlé, et d'autres fragmens d'arbres pourris et tombés en poussière par le laps de temps. Nous crûmes que ce pouvait être des vestiges des arbres que Maupertuis avait employés pour ses opérations; mais nous apprîmes des paysans que c'était les matériaux des signaux d'alarme élevés en 1747, et aussi dans la dernière guerre de Finlande. Ces signaux consistaient en des monceaux de bois, où l'on mettait le feu pour avertir les habitans de l'approche de l'ennemi. Nous allumâmes aussi un grand feu pour indiquer le point du rendez-vous à ceux de notre société, engagés dans différens défilés de la montagne. Je joins ici la

notice des différens objets d'histoire naturelle qui furent le fruit de notre recherche dans le cours de cette excursion :

INSECTES.

Papilio Ligea.	*Le Ligée.*
Papilio rubi.	*Le Papillon du ronce.*
Leptura interrogationis.	*La Lepture à point d'interrogation.*
Tenthredo lucorum.	*La mouche à scie des bois.*
Tenthredo virens.	*La mouche à scie verte*
Silpha quadripunctata	*Le Bouclier à quatre points.*
Cerambyx noctis.	*Le Capricorne de nuit.*
Elater Tesselatus.	*Le Taupin marqueté.*
Chrysomela lapponica	*La Chrysomèle de la Laponie.*
Cicindela sylvatica.	*La Cicindèle des bois.*

PLANTES EN FLEUR.

Lycopodium complanatum.	*Lycopode applati.*
Selago.	*Le Selago.*
Andromeda polifolia.	*l'Andromède glauque*
Ranunculus auricomus.	*La Renoncule des bois*

Vaccinium uliginosum	*l'Airelle veinée.*
Convallaria majalis.	*Le Muguet de mai.*
Genarium palustre.	*l'Egéranion des marais.*
Anthoxantum odoratum.	*La fleur odorante.*
Bartsia alpina.	*La Bartse des Alpes.*

M. Julin a fait une liste de toutes les plantes qu'il put reconnaître sur la montagne d'Avasaxa; il l'appela *Flora Avasaxensis*: c'est celle qui suit.

Achillea mille-folium	*la Millefeuille.*
Andromeda polifolia	*l'Andromède glauque*
Arbutus uva ursi	*la Busserole.*
Betula alba	*le Bouleau blanc.*
Betula nana	*— nain.*
Caltha palustris	*le Souci des marais.*
Calla palustris	*l'Aroide des marais.*
Convallaria bifolia	*le Muguet à deux feuil.*
Cornus succica	*le Cornouiller de Suède*
Empetrum nigrum	*la Camarine à fruit noir.*
Epilobium	*l'Epilobe.*
Equisetum	*la Prêle.*
Erica vulgaris	*la Bruyère ordinaire.*

Gnaphalium	*le Guaphale.*
Juniperus communis	*le Genevrier ordinaire*
Sedum	*la Vermiculaire.*
Lichen rangiferinus	*le Lichace des ronces.*
— geographicus	— *géographique.*
— tartareus	— *de Tartarie.*
Lycopodium clavatum	*le Lycopode en massue*
— salago	*le Salago.*
Melampyrum sylvaticum	*le Mélampyre des bois*
Oxalis acetosella	*l'Oxalyde officinale.*
Pinus abies	*le Pin.*
— silvestris	*le Pin des bois.*
Polytrichum	*Polytire.*
Populus tremula	*le Tremble.*
Rubus arcticus	*la Ronce arctique.*
— chamæmorus	*le Mouron.*
— idæus	*le Framboisier.*
Rumex acetosella	*l'Aspille des prés.*
Sorbus aucuparia	*le Sorbier des oiseleurs*
Tanacetum	*la Tanésie.*
Trientalis Europæa	*la Trientale d'Europe*
Trollius Europæus	*le Trollius d'Europe.*
Vaccinium vitis idæa	*l'Airelle ponctuée.*
Viola canina	*la Violette de chiens.*
Viola palustris	— *des marais.*

Pour nous remettre des fatigues que nous avions éprouvées dans nos courses, M.me Sandberg, épouse du curé, et ses demoiselles, nous préparèrent tout ce que le pays pouvait offrir d'exquis pour la table. En général, les curés de ces contrées font une chaire excellente, et le talent de préparer tout ce qui concerne l'office, entre dans l'éducation des jeunes personnes. Entre autres mets, M. Sandberg nous servit à dîner un rôti de rennes, remarquable en ce qu'il avait été gardé huit mois dans son cellier. L'animal avait été tué en novembre 1798, et nous le mangeâmes le 19 juin 1799. En rapportant ce fait, mon intention est de faire voir la longueur de l'hiver en ce pays, et en même temps combien de mois la viande fraîche, quand elle est gelée, peut se conserver saine.

Le 20 juin, vers minuit, nous partîmes d'Ofver-Tornéa, non sans regret de quitter tous les agrémens de la maison hospitalière où nous avions été si bien accueillis. Cette peine éprouva un surcroît par la perte que nous faisions en M. Castrein, déterminé à retourner au sein de sa famille pour des raisons si plausibles, que nous ne pûmes nous opposer à sa résolution. Il avait laissé sa

femme avancée dans sa grossesse, et la sensibilité de son cœur ne lui aurait pas permis de s'exposer aux dangers et aux hasards d'un voyage pénible, dont la fin ne pouvait se prévoir. Chacun de nous sentit la perte que nous allions faire, et il ne nous resta, pour nous consoler, que les éloges de cet aimable homme, auquel chacun payait le tribut de ses souvenirs. M. Sandberg et sa famille nous accompagnèrent jusqu'au bord de la rivière où nous attendaient nos bateaux. Ce jour fut réellement un jour de deuil et pour eux et pour nous; et dans cette promenade qui devait être pour nous la dernière avec ces aimables gens, rien ne put nous distraire des sentimens pénibles que nous faisait éprouver notre disparition prochaine. La paix de l'ame, heureux partage de ces hommes éloignés des grandes sociétés, la simplicité de leurs mœurs, la bonté de leur cœur, nous avaient fortement attachés à eux. Il faut peu de temps pour se lier étroitement avec les hommes de la nature: enfin il fallut nous dire adieux, sans doute pour jamais; nous nous embarquâmes après avoir embrassé nos amis; et nous les perdîmes de vue en les saluant de nos chapeaux et de nos mouchoirs, jusqu'au dernier moment.

CHAPITRE XXIX.

Les voyageurs désormais vont par eau. — Violens courans occasionnés par les cataractes. — Ils passent près d'une pêcherie de saumon. — Manière de manger le saumon cru. — Difficultés de naviguer sur ces rivières. — Station dans ce voyage. — Ils passent le cercle polaire près la cataracte de Kattila-Koski. — Court passage par terre. — Pello et la montagne Kittis, remarquables par les observations astronomiques de Maupertuis. — Remarques de M. Swanberg sur les travaux de l'académicien, desquels il conste qu'on doit peu compter sur ses observations. — Manière d'obtenir les œufs du Harle ou Mergansor. — De Kardis à Kengis. — Arrivée à Kengis. — Hospitalité reçue de l'inspecteur des mines. — Plantes et Insectes.

La brise était jolie, et accélérait beaucoup la marche de notre esquif. Nos bateliers

finlandais ne voulant point perdre une aussi belle occasion pour se procurer un peu de repos, mirent une petite voile qui nous servit pour forcer le courant avec une vîtesse suffisante pour faire environ cinq milles par heure. Le canot était si petit, qu'il ne pouvait contenir que quatre personnes en tout. L'effort du vent, en surmontant la résistance du courant produit par les cataractes, occasionnait un tel remous dans l'eau, qu'elle entrait souvent dans le canot, circonstance désagréable pour des voyageurs plus habitués aux inconvéniens de terre qu'à ceux de la navigation. Ici nous entrâmes dans un pays où toute communication par terre était fermée, où l'on ne trouvait ni route, ni chevaux, ni aucune voiture quelconque; dans un pays enfin où l'on peut voyager environ cinq-cents milles sans trouver un sentier.

Kaulimpe est le premier village sur la rive gauche de la rivière, où nous changeâmes de canot. Nous y trouvâmes une palissade dressée pour la pêche du saumon; les pêcheurs en avaient pris, dans le cours d'un jour, environ trois cents livres pesant; nous achetâmes un de leurs plus gros, et j'appris, pour

la première fois, à le manger cru. On le coupe en petites tranches transversales, et on le met dans le sel; quand il en est bien recouvert, on le laisse dans une écuelle de bois tremper dans un peu d'eau, et trois jours après ce poisson cru devient un manger délicieux. C'est le mets favori de la première noblesse de Stockholm, et rarement on donne un grand dîner sans qu'on en serve à table. Ce genre de provision nous fut d'une grande ressource pendant notre navigation sur les rivières; nous pouvions la conserver long-temps et facilement l'apprêter.

Nous changeâmes pour la seconde fois de canot et de conducteurs à Toulis, autrement Juoxange, village à huit milles de Kaulimpe. Ce voyage fut plus rude que le premier; nos matelots, comme leurs devanciers, voulaient prendre l'avantage du vent; nous remontâmes à l'aide d'une voile, parmi les cascades et les rochers entre lesquels, à tout moment, nous nous attendions à être submergés. Pour s'aventurer à une pareille navigation, il faut bien connaître le lit de la rivière, et c'est pour cette raison qu'on change de canot et d'hommes à chaque village. Les paysans de chaque canton

cantons sont mieux instruits des dangers que peut offrir le chenal. De temps en temps on ne trouve, dans toute la largeur de la rivière, qu'une issue par où le canot puisse passer; et ceux qui ne le connaissent point pourraient fort bien se porter sur des masses de rochers, non-seulement sans succès pour leur route, mais encore avec un danger certain d'y périr.

Arrivés à Kattila-Koski, les bateliers ferlèrent leur voile, et nous firent voir toute leur adresse à remonter contre le courant rapide de la cataracte. Kattila-Koski est une longue suite de cascades formées par le lit pierreux de la rivière, et par de gros rochers qui s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau. Ces cataractes sont particulièrement fameuses sur les cartes, comme étant le point qui correspond à la division du globe, connue sous le nom de cercle polaire. Il paraîtrait d'abord impossible de remonter, dans un petit canot, une suite de cataractes aussi formidables; mais que ne peut l'homme que l'habitude familiarise avec le danger? Les Lapons finlandais, outre leur adresse particulière, sont d'un sang-froid et d'une présence d'esprit imperturbables. Ils prennent place l'un en

avant et l'autre en arrière du canot, et avec une longue gaffe qu'ils enfoncent dans la rivière, ils se font un point de résistance, et ainsi ils poussent leur canot contre le courant. Cette gaffe est de bois de pin, d'environ quinze pieds de long; ils s'appuient sur elle de toutes leurs forces pour vaincre le courant qui les entraîne continuellement en arrière. C'est un travail d'Hercule, qui demande beaucoup d'usage pour bien diriger le canot, obligé de louvoyer parmi tant d'obstacles. La circonstance la plus désagréable, celle aussi où l'on court le plus de danger, est lorsque le conducteur posant par hasard le bout de sa gaffe sur la surface unie et ronde d'un rocher, et pesant sur elle de toute sa force et de tout le poids de son corps, elle vient à glisser sous lui; alors il tombe à corps perdu dans la rivière, et le passager se regarde comme prêt à périr. Cependant le Lapon reparaît bientôt et se dispose à répéter la même opération; mais il arrive quelquefois que le courant a le dessus et revire le canot d'un bout à l'autre. Dans un cas si critique, toute l'adresse du canotier doit se porter à garder le cap directement opposé au courant, jusqu'à ce qu'il soit dans la passe de le pousser en

avant, et sur-tout à empêcher qu'il ne présente le côté ; car, en cette position, offrant une surface plus large, il serait aussitôt submergé.

Pour avoir moins de peine dans ce rude travail, les canotiers désirèrent que nous débarquassions pour suivre le bord de la rivière jusqu'à la fin des cataractes. Nous fûmes bien aise d'apprendre qu'on pouvait aller par terre, et nous acceptâmes aussitôt leurs propositions. La grande difficulté de passer ces cataractes dans un canot qui ne contient que deux personnes de service, a introduit l'usage de faire cette partie du voyage par terre. Comme le bois est très-épais, on a pratiqué un petit sentier sur le bord de la rivière. Il est impossible de voyager à travers ces bois, les chemins sont obstrués par des taillis et des branches de pins et sapins, par une espèce de mousse très-roide, qui croît ici en très-grande abondance, et quelquefois jusqu'à la hauteur de deux pieds, et par le sol marécageux où l'on est continuellement en risque d'enfoncer dans la vase. Tels sont les obstacles qui s'opposent à ce que l'on traverse ces bois. En quelqu'endroit on a remédié à ces derniers inconvéniens, en coupant des arbres et les couchant ensuite l'un après l'autre ; mais encore le

voyageur ne marche-t-il qu'en tremblant sur ce plancher mobile, pour garder l'équilibre, il est à-peu-près comme un danseur sur la corde.

Nous changeâmes encore de canot à Tortula, à six milles de Tolasis, et nous continuâmes notre voyage sur la rivière, jusqu'à Pello, à douze milles de Tortula. Pello est un petit village de quatre ou cinq maisons de paysans; de cet endroit on voit la montagne de Kittis, fameuse pour avoir été le point où Maupertuis termina ses opérations trigonométriques, et nullement remarquable sous tout autre point.

Pello et Kittis étant les deux premiers points des opérations de Maupertuis, qui ont fait tant de bruit dans le temps, et qui, jusqu'à nos jours, ont servi de bases à nos conjectures sur la figure de la terre, mes lecteurs ne trouveront peut-être pas mauvais que j'interrompe ici, pour un moment, ma narration, pour lui donner les observations d'un savant astronome, fort respectable, et venu jusqu'à Kittis pour juger de l'exactitude des observations des académiciens français. Ce Savant est M. Swamberg; on trouve ses observations dans le rapport sur son voyage en Laponie, entrepris aux dépens de l'Académie royale des Sciences

de Stockholm, pour examiner sa situation locale, et les lieux voisins où les académiciens français, en 1736, déterminèrent la largeur d'un arc du méridien au cercle polaire, avec des réflexions sur la terre, et sur la nécessité de nouvelles mesures pour assurer exactement l'équation; ces observations furent lues à l'assemblée publique de l'académie de Stockholm, en 1799, par cet académicien qui a bien voulu me les communiquer.

« Les astronomes et les mathématiciens, dit-il, croient, d'un commun accord, que la forme sphérique de la terre contient des principes qui doivent être pris en considération, si l'on veut connaître, d'après une théorie précise, la somme de précession des équinoxes, et la mutation de l'axe de la terre; ces équations et d'autres (1) moins considérables

(1) Pour se convaincre de l'existence de ces équations, il suffit de se rappeler que la terre n'étant point parfaitement sphérique, et l'attraction d'un corps de figure quelconque n'étant que le résultat des attractions combinées de toutes ses molécules, il s'ensuit nécessairement que la force par laquelle nous sommes attirés vers le soleil, ne varie pas exactement en raison inverse des carrés des distances. Il y aura donc un mouvement très-lent dans la ligne des apsides, qui,

qui, par la suite se développeront insensiblement, et deviendront enfin trop importantes pour être expliquées, jointes d'ailleurs à l'influence que la connaissance plus ou moins parfaite des dimensions de notre planète a sur l'exactitude du calcul de tous les phénomènes relatifs aux effets de la parallaxe; ces équations, disons-nous, ont déterminé les savans, depuis près d'un siècle et demi, à en faire un de leurs principaux objets de recherches. Le philosophe, animé par ce principe, qui, propre à la raison humaine, tend constamment à faire rapporter toute connaissance à l'unité, en réunissant tous les jets de lumière vers un foyer, y apercevra une source de découvertes capables de perfectionner les connaissances. Aidé de ces ressources il s'efforcera de remplir son objet, quel que soit le travail et le temps qui lui est nécessaire d'y employer pour réussir. Mais cet intérêt deviendra d'autant plus grand, qu'il y trouve le rapport que ces recherches importantes par elles-mêmes ont avec la ques-

---

tout insensibles qu'ils puissent être dans l'espace de quelques dixaines d'années, n'en est pas moins réel en lui-même.

tion, dont la solution est encore un secret; notamment celle qu'on a tant agitée relativement à la figure de la terre. Le navigateur à tout moment se trouve dans la nécessité de connaître le point qu'il occupe sur la surface du globe. A ce sujet ayant observé quelques-unes des apparences célestes, par exemple, la distance du centre de la lune à une étoile donnée, il doit pouvoir déterminer, par le calcul, comment la même apparence s'offrirait à l'œil d'un observateur placé au centre de la terre. Or, dans ce calcul l'équation de la surface de la terre entre comme un élément qui, n'étant pas exactement connu, peut aisément mener à une erreur de quelques secondes; et les astronomes savent de quelle conséquence peut être une pareille erreur. C'est pour dégager de ces incertitudes la méthode de trouver la longitude en mer, que le conseil des longitudes, à Londres, proposa un prix de cinq mille livres sterling, à qui dresserait de nouvelles tables de la lune, déduites du principe de la gravitation générale, et dont les erreurs n'iraient pas, en excès ou en défaut, au-delà de quinze secondes environ. Mais une exactitude aussi scrupuleuse dans ces tables de la lune, manquerait complète-

ment son but, tant que celles sur les effets de la parallaxe ne seront pas proportionnellement exactes. Comme Huygens avait déjà fixé l'attention des savans sur cet objet, ce fut principalement pour remédier à ce défaut, que quelques célèbres académies de l'Europe, celle de Paris entre autres, regardèrent comme un de leurs devoirs à remplir, celui d'éclaircir ce point difficile dans la cosmographie et les mathématiques. On a donc tenté en différens temps et lieux de la terre, de mesurer les degrés du méridien.

Les résultats examinés avec attention, concourent en effet à prouver que la terre est un sphéroïde allongé et aplati vers les pôles, mais différent néanmoins en cela, que quand on les compare deux à deux, et qu'on suppose que la terre est engendrée, par la révolution d'une ellipse autour de son axe le plus court, on obtient constamment différentes valeurs pour l'excentricité de l'ellipse génératrice. Telle est la véritable raison pourquoi on a soupçonné cette surface : 1°. De ne point être un sphéroïde ou autre surface du second ordre ; 2°. de ne point être une figure dérivée de la révolution ; 3°. de ne pas avoir semblables ses deux hémisphères de chaque

côté de l'équateur. Néanmoins les astronomes ayant observé, dans l'orbite des corps célestes, une sorte de prédilection pour les lignes du second ordre; et les géomètres ayant établi, sur des preuves incontestables, que tout corps fluide, dont la surface est du second ordre, peut rester en équilibre quand les molécules dont il est composé s'altèrent en raison réciproque du carré des distances, les savans ont cru n'avoir pas de raisons assez valables pour abandonner l'ellipticité de la révolution, surtout ayant égard, comme il convient, à la petitesse des erreurs dans les mesures prises qui pourraient bien donner occasion à une diversité dans les résultats. Mais pour qu'on soit convaincu combien il faut être circonspect avant de prononcer sur des matières de ce genre, que l'on se rappelle les mesures prises par Cassini, sur la surface de la France, qui d'abord paraissaient prouver que la terre, loin d'être oblongue vers les pôles, était plutôt un peu élevée. Les géomètres ayant plus exactement considéré ce résultat, d'autant plus frappant qu'il ne s'accorde nullement avec la théorie des forces centrifuges avancés par Huygens, ou avec le principe de la gravitation universelle établie par Newton, ils

aperçurent bientôt, que n'ayant point parfaitement saisi l'universalité de ce principe, on avait considéré comme lui étant contraire ce qui était une de ses conséquences les plus immédiates; et ainsi ce qu'on supposait devoir renverser les premiers fondemens du système de l'attraction, en devenait son plus ferme appui; et cela d'autant plus, que l'attraction des Pyrénées qui, par leur voisinage produisait une déviation dans la ligne à-plomb, était la cause de toute terreur. Mais pour mieux faire sentir les raisons en faveur des surfaces du second ordre, j'ai cru qu'il ne serait pas hors de propos de joindre ici quelques réflexions générales concernant le développement des fonctions quelconques en séries. Soit à cet effet u une fonction quelconque de x, y, z, a, b, *etc.* qu'il s'agisse de développer dans une suite ordonnée par rapport aux puissances de a, b, *etc*, et soit u ce que devient u quand on y suppose a, b, *etc.* $= 0$;

Soit de plus

$$u = U \times aA_{1.0} \times a^2A_{2.0} \times a^3A_{3.0} \times \text{etc},$$
$$\times bA_{0.1} \times aA_{1.1} \times a^2bA_{2.1} \times \text{etc},$$
$$\times b^2A_{0.2} \times ab^2A_{1.2} \times \text{etc},$$
$$\times b^3A_{0.3} \times \text{etc},$$

ou le terme dont le co-efficient est $a^m b^n$ est représenté par $A_{m.n}$, alors nous savons que

$$A_{m.n} = \left(\frac{d^{m \times n} u}{da^m . db^n} \right) \frac{}{1.2.3..m.1.2.3..n}.$$

Or, pour en faire voir l'application dans la question dont il s'agit, supposons que $u = o$ soit l'équation qui, sans aucune approximation, représente la surface de la terre; donc, puisque nous savons, par toutes les mesures connues des degrés des méridiens, que, quelle que soit la figure de la terre, elle ne diffère pourtant pas sensiblement de celle d'une sphère, il faut que l'équation $u = o$ contienne une ou plusieurs très-petites quantités a, b, *etc.* tellement affectées, que si on les suppose $= o$, l'équation restante $u = o$ soit celle d'une sphère dont les dimensions seraient égales à celles de la terre, d'où il suit que u sera le premier terme de notre série développée comme nous venons de le dire ci-dessus. De plus, si l'on en excepte $aA_{1.0}$, et $bA_{0.1}$, il faut que tous les autres termes $a^m b^n A_{m.n}$ pourront être négligées, à

cause de la petitesse des quantités a, b, etc; par conséquent la surface de notre globe sera représentée par cette équation $U + aA_{1.0} + bA_{0.1} = 0$.

Tout se réduit donc à savoir quelle est la forme des fonctions $A_{1.0}$ et $A_{0.1}$, lesquelles étant supposées du second ordre, l'équation $u = 0$ représentera une ellipsoïde, dont les excentricités de l'équateur et du méridien qui passent par le grand axe de l'équateur, dépendent des quantités a, b, *etc.* A l'égard de la figure de révolution, il est bien clair qu'alors la quantité a sera à-peu-près égale à b, ou, ce qui est la même chose, que si on fait $a = b + b$, la quantité u sera très-petite; d'où il s'ensuit que l'équation $u = 0$ pourra être représentée par celle-ci $0 = U + bA_{0.1}$. Au reste il n'y a lieu de craindre que les quantités négligées pourraient bien être assez considérables pour produire quelque erreur d'importance, puisque les difficultés, que selon toute apparence il ne sera jamais en notre pouvoir de surmonter tout-à-fait, s'opposeront toujours à une connaissance exacte de la valeur des quantités a, b, *etc.*; et qu'il y a par conséquent, dans l'incertitude de ces valeurs, des germes d'erreurs qui surpasseront beaucoup celles

qui pourraient naître de l'omission des autres termes $a^m b^n A_{m.n}$. En tout cas, U étant déjà connu, $aA_{1.0}$ et $bA_{0.1}$ sont les quantités qui doivent être déterminées les premières, soit qu'après cela on juge nécessaire de pousser l'approximation plus loin, ou non. On doit dans tout calcul relatif à la figure de la terre, opérer précisément comme dans ceux qui ont pour objet le mouvement des corps célestes, dont nous supposons d'abord les orbites circulaires ensuite elliptiques; et enfin appliquer aux premières ainsi corrigées, les petites équations qui contiennent les quantités dans lesquelles les ellipses elles-mêmes sont en défaut. Telles sont les raisons de tous les astronomes de l'Europe, pour insister unanimement sur la nécessité de nouvelles mesures faites avec tout le soin possible à l'aide d'instrumens les plus parfaits, et avec les meilleures méthodes que le siècle actuel puisse fournir. Les astronomes français viennent d'achever la construction d'une suite de triangles, qui, en passant par la France, s'étendent de Dunkerque jusqu'à Barcelonne, espace qui forme en arc du méridien environ 9° 59″ ou 10° 72, selon le système décimal.

Rien donc ne pourrait être plus intéressant à tous ceux qui cherchent à perfectionner l'astronomie et la géographie, que d'entendre dire qu'un comité a été établi par le gouvernement suédois pour déterminer la longueur de l'arc méridien compris entre le parallèle du cap nord et celui d'Elstad, ou au moins mesurer deux ou trois degrés pris dans le voisinage du cercle polaire. En attendant cette circonstance, l'Académie des Sciences crut qu'il serait convenable d'envoyer quelques-uns de ses membres à Tornéa, pour voir par eux-mêmes les particularités des lieux qui, en 1736, furent choisis par les mathématiciens français comme points fixes. Or, comme l'exécution de ce plan m'est confié, je crois devoir, à ce sujet, entrer ici dans quelques détails, sur les remarques que je fus à même de faire à ce sujet.

Le pays des environs de Tornéa est très-plat; cependant vers le Nord, à une distance de huit lieues plus ou moins, commence une chaîne de montagnes qui s'étend en long jusqu'à Kittisvaza, près le petit village de Pello; le pays redevient uni à quelques lieues au-delà de Kengis qui est à douze lieues Nord de Pello. De toutes ces montagnes, il n'en est

aucune de bien élevée ; Avasaxa, que je considère comme une de moyenne hauteur, ne s'élève guère qu'à six cent six pieds au-dessus du niveau de la rivière ; d'où il suit qu'aucune de ces montagnes, considérée en elle-même, ne peut produire une déviation sensible dans la ligne d'à-plomb, à moins d'être très-près d'un des points où l'on déterminerait l'amplitude de l'arc du méridien, circonstance qui n'a point lieu ici. Il reste donc à connaître quel pourrait être l'effet de leurs efforts réunis ; or celui-ci même doit avoir été bien insensible, puisque selon la haute estime admissible, la somme de toutes les montagnes d'où l'on aurait à soupçonner quelque effet, ne saurait être plus grande que le cube d'une lieue ; mais cette masse étant supposée d'une densité double de la densité moyenne de la terre, et son centre d'attraction à cinq lieues de distance de Kittisvaza, et dix de Tornéa, ne saurait produire sur la ligne d'à-plomb une plus grande déviation que o″. 3438 à Kittisvaza, et de o″. o369 à Tornéa ; d'où il suit que l'effet total de cette altération aurait pu être seulement o″. 4298 ; et par conséquent la correction qui doit être faite dans la longueur d'un degré du méridien tel qu'il a

été déterminé par les académiciens français, ne serait que de 6″. 3575 toises qu'il faudrait ajouter, au lieu de 100 plus ou moins, qu'on avait supposé devoir en déduire. Je crois donc qu'il ne peut y avoir de doute sur ce point, et que s'il y a quelque erreur dans la mesure faite en 1736, la cause en doit être attribuée, ou à un défaut du secteur, ou du quart de cercle, ou peut-être, ce qui n'est point probable, à quelques incertitudes de la base. Or, pour bien éclaircir tous ces doutes, il est absolument nécessaire de recommencer entièrement cette mesure avec toute l'attention que mérite une telle opération. Qu'il me soit permis d'ajouter ici une remarque que j'eus occasion de faire à Tornéa, et qui, je le crois, mérite quelqu'attention des savans.

Nous savons que les astronomes français déterminèrent à chaque station l'élévation ou l'abaissement de tous les autres signaux par rapport à leur horizon. Je mesurai tous ces angles, et ce qui me surprit beaucoup, fut que je les trouvai toujours un peu plus grands qu'ils n'avaient été déterminés dans la figure de la terre. L'instrument que j'employai dans mon opération était un cercle entier de quatorze pouces et deux tiers de diamètre, gradué

gradué à chaque minute. Néanmoins je pense qu'à l'aide de plusieurs estimes, chacun peut s'assurer par lui-même qu'il ne se trompe pas plus que de dix, ou au plus, quinze secondes. On peut voir dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockholm, année 1750, une description complète de cet instrument. Le premier soupçon qui me vint en observant cette différence, fut qu'elle pourrait provenir du point o dans ce cercle; c'est ce que je vérifiai sur-le-champ; et je trouvai celui-ci défectueux d'1′ 30″. Je continuai le même examen successivement pendant plusieurs jours après que je fus de retour de Tornéa; et prenant le moyen terme de mes observations sur les objets terrestres, aussi bien que les hauteurs méridiennes du soleil, j'observai qu'1′ 24″ étaient à déduire de toutes les observations de hauteur, circonstances qui, en même temps, prouvent que l'instrument n'a souffert aucun dommage en voyageant. Or, pour que chacun puisse faire, sur mes observations, les remarques qu'il voudra, je les joins ici telles qu'elles furent faites.

Lieux d'observations.	Observations avant la correction.	Observations corrigées.	Observations des Français.	Différence.
Avasaxa.	P = + 8′ 35″ C = −11′ 0″ *b* = −16′ 50″ H = − 3′ 45″	+ 7′ 11″ − 12′ 24″ − 18′ 14″ − 5′ 9″	+ 4′ 50″ = 14′ 15″ − 20′ 20″ − 8′ 0″	+ 2′ 21″ + 1′ 5″ + 2′ 6″ + 2′ 5″
Huitaperi.	*n* = 15′ 30″ A = 0′ 15′	− 16′ 54″ + 6′ 51″	− 19′ 0″ + 5′ 0″	+ 2′ 6″ + 1′ 51″
Horrisankero.	A = + 2′ 0″ P = +14′ 10″	+ 0′ 36″ + 12′ 46″	+ 0′ 0″ + 11′ 50″	+ 2′ 36″ + 0′ 56″
Kakamavara.	*n* = −18′ 47″ C = − 2′ 50″	− 20′ 11″ − 4′ 14″	− 22′ 50″ − 4′ 45″	+ 2′ 39″ + 0′ 31″
Stiemivara.	P = +21′ 30″	+ 20′ 6″	+ 18′ 30″	+ 1′ 36″
Kittisvara.	P = +26′ 0″	+ 24′ 36″	+ 22′ 30″	+ 2′ 6″

Quelle peut être la cause de cette différence; c'est ce que je ne prendrai point sur moi d'avancer; je suis cependant porté à croire qu'elle a son origine dans le pouvoir plus ou moins

grand qu'à notre atmosphère de réfracter les rayons de lumières. Enfin, on ne pourrait l'attribuer entièrement à une erreur de l'instrument, puisqu'une inégalité de 2' 51″ est également impossible dans un aussi petit angle que celui de 5' 9″ (1) de plus que dans l'angle C, à Kakamavara qui est presque la même quantité; la différence est seulement o' 31″. Au contraire, il paraît, d'après la théorie de la réfraction, que tous ces angles ne doivent jamais paraître les mêmes à différente hauteur du thermomètre et du baromètre. »

Telles sont les observations de Swamberg sur cet important sujet; leur importance est telle, que le lecteur ne me blâmera point sans doute de les avoir insérées dans le cours de ces voyages.

De Pello à Kardis il y a dix-huit milles; c'est un voyage qu'on fait continuellement contre le courant, et pendant lequel s'exercèrent les bras vigoureux de nos Lapons finlandais; ils nous étonnèrent tant par l'adresse que par la force qu'ils déployèrent dans le cours de cette laborieuse navigation. Nous observâmes, le long

(1) Voyez H à Avasaxa.

de la rivière, une manière d'obtenir les œufs du Harle, appelé par Linné *Mergus Merganser*, laquelle m'était entièrement inconnue. Les naturels sont très-friands des œufs de cet oiseau, dont les habitudes sont singulières : soit par indolence, ou par désir de cacher ses œufs aux oiseaux de proie, il ne fait jamais de nid; ordinairement le nid des oiseaux aquatiques semble ne leur être d'usage que pour contenir les œufs; car leurs petits se jettent à l'eau du moment qu'ils sont hors de leurs coquilles; et ils prennent leur nourriture dans leur propre élément. Celui-ci, au lieu de bâtir un petit nid comme les canards, sur le bord de l'eau, ou parmi les roseaux ou les racines des buissons, aime mieux mettre ses œufs dans le tronc des vieux arbres que la main du temps, ou celle des hommes, a creusés. La personne qui tend des embûches à l'oiseau pour lui dérober ses œufs, applique, au milieu d'un tronc de sapin ou d'un pin, communément sur le bord de la rivière, un vieux tronc d'arbre troué dans son milieu et vide au-dedans. L'oiseau y entre et y place ses œufs : bientôt le paysan arrive et s'en empare, avec la précaution cependant d'y en laisser un ou deux : l'oiseau revient, et ne trouvant

qu'un œuf, en laisse deux ou trois de plus, qui sont dérobés à leur tour. L'oiseau se rend encore au même endroit; et comme s'il avait oublié le nombre des œufs qu'il y avait déposé, il continue encore à compléter sa ponte. Quoique constamment trompé, il n'en répète pas moins cette ponte quatre ou cinq fois, jusqu'à ce que le voleur, après avoir recueilli une vingtaine d'œufs dans le même nid, veuille enfin laisser les derniers pour perpétuer la race. Aussitôt que les œufs sont éclos, la mère prend les petits dans son bec, et les descend au pied de l'arbre pour leur apprendre la manière d'aller à l'eau, où ils la suivent avec une surprenante agilité.

L'on compte 15 milles de *Kardis* à *Kengis*, que l'on ne peut faire sans éprouver des fatigues incroyables à cause de la violence du courant et de la multitude des cataractes. Indépendamment des dangers où nous étions exposés, il nous fallait supporter l'incommodité d'une espèce de moucherons particuliers à ces contrées, et qui, dans la suite, nous devint bien plus insupportable encore. A tous ces désagrémens, il fallait ajouter le découragement de nos domestiques. Ils commençaient à se plaindre de l'excès de leurs fatigues; ils

allaient même jusqu'à taxer d'extravagance la continuation de notre voyage ; ils trouvaient de la folie à tant souffrir, et à se hasarder si avant dans un pays où l'on ne rencontre ni cabarets, ni plaisirs, ni aucune des commodités de la vie : en un mot ils nous firent entendre que le pays ne leur offrant rien qui pût les intéresser, ils étaient décidés à retourner sur leurs pas. Nous cherchâmes à les calmer, en leur donnant l'exemple de la plus grande sobriété ; nous partagions avec eux notre pain et nos viandes sèches, comme ils partageaient avec nous les peines du voyage ; mais nos égards ne les rendaient point à la gaieté, et ils ne pouvaient oublier qu'ils étaient encore à 400 milles environ du terme du voyage que nous comptions faire vers le Nord.

Notre arrivée à Kengis les rendit cependant un peu plus traitables. Nous y trouvâmes un inspecteur des mines qui nous reçut avec beaucoup d'amitié, et nous fournit des vivres et le logement. Les motifs de sa résidence dans ce lieu étaient d'encourager et d'accélérer l'établissement de fonderies dont il avait conçu les plus grandes espérances, et qui avaient été abandonnées et reprises en différens temps, selon les vues des entrepreneurs. Au moyen

des émigrations qu'il a favorisées dans le Nord, il a formé une espèce de colonie, ouvert une nouvelle branche de commerce; et dans ces dernières années, a amélioré la Laponie par le produit de ses mines. Il vivait assez bien, étant parvenu, à grand frais, à se procurer une existence agréable ; il avait converti en prairies quelques terres aux environs de sa maison; il avait [illegible] planté, sur une éminence voisine, des peupliers d'Italie, étonnés de se trouver dans ces régions hyperborées. Quand Maupertuis passa par Kengis, pour se rendre dans le cœur de la Laponie, afin de considérer les caractères, peut-être accidentels, gravés sur une pierre, qu'il regarda comme un monument d'inscription le plus ancien de l'univers; il ne paraît pas qu'il y eût aucun inspecteur des fonderies, puisqu'il logea chez un ecclésiastique. Il dit que Kengis est un misérable endroit, plus connu que les autres, à raison des forges de fer qui y sont. Nous ne fûmes pas tentés de visiter le monument dont il parle. Les habitans de Kengis paraissent n'en avoir aucune connaissance; notre curiosité ne trouva point par conséquent matière à se satisfaire sur ce point: d'ailleurs nous étions persuadés que cet aca-

démicien avait embelli cet objet de ses couleurs ordinaires, toujours un peu exagérées, et que l'amour-propre était entré pour beaucoup dans l'importance qu'il donnait à cette pierre marquée de quelques signes, peut-être dus au hasard, et qu'il appela le monument peut-être le plus *ancien du monde*. Nous aurions cependant fait des recherches sur ce monument, si le temps nous avait permis de faire une excursion hors de la route, et de la ligne droite au Nord, à laquelle nous visions particulièrement, et si la chose avait été possible dans cette saison. Maupertuis traversa ces bois en traîneau et en hiver, où il est aisé, avec des rennes, de pénétrer partout; mais en été, ces bois marécageux, encombrés de buissons, de branches et de mousse, sont impénétrables.

Dans le cours de ce voyage, nous ramassâmes les plantes suivantes, en fleur.

Cerastium viscosum.	*La Céraiste visqueuse*
— — Alpinum.	— — *des Alpes.*
Myrica gale.	*Le Galé.*
Pinguicula vulgaris.	*La Grasette commune*

Nous fûmes plus heureux dans le nombre

des insectes que nous ramassâmes, dont les principaux sont les suivans :

Cantharis pectinicornis.	*La Cantharide à antènes pectinées.*
Chrysomela coccinea.	*La Chrysomèle sanglante.*
— — ænea.	— — *bronzée.*
— — lapponica.	— — *lapone.*
— — quadripunctata.	— — *à quatre points*
Cicindela riparia.	*La Cicindèle.*
Corambyx inquisitor.	
— — mordax.	
Leptura interrogationis. (1)	*La Lepture à point d'interrogation.*
Papilio antiopa.	*Le Deuil.*
Silpha atrata.	*Le Bouclier ponché.*
Tineæ variæ.	*Plusieurs Teignes.*

(1) Cette Lepture est très-commune en ce pays ; elle est toujours cachée dans la corolle du *Trollius Europæus* (*Lin.*). Presque chaque fleur a une lepture, et souvent deux, dans l'attitude de la génération.

CHAPITRE XXX.

Séjour à Kengis. — Accueil reçu de l'inspecteur. — La danse de l'ours, espèce d'amusement fort fatigant. — Visite de quelques jeunes femmes des environs, parmi lesquelles il en est une native de Kollare, d'une force surprenante. — Séparation des voyageurs. — L'auteur seul, accompagné d'une personne, continue sa route vers le Nord. — Notice géographique de la rivière Torneå.

L'INSPECTEUR des fonderies à Kengis, n'épargna aucune dépense pour nous rendre plus agréable notre séjour en ce lieu. Rien ne lui semblait trop coûteux, lorsqu'il s'agissait de nous procurer quelques plaisirs. Il assembla les paysans pour nous faire connaître leurs danses et le genre de leur musique; et un dimanche il traita notre petite escorte avec du punch et des liqueurs, sous une jolie tente qu'il avait fait dresser sur la petite éminence qu'ombrageaient les peupliers.

Parmi les différentes danses qu'exécutèrent

les paysans qu'il avait rassemblés, il en fut une qui fixa particulièrement notre attention; elle est appelée, dans le langage du pays, la danse de l'ours. Un paysan appuie ses mains par terre, et en même temps il se supporte sur ses jambes, de manière à tenir son corps dans une position horizontale, comme l'ours ou tout autre animal qui marche à quatre pattes. Restant continuellement dans la même attitude, il commence à danser, et par ses sauts et cabrioles, il s'étudie à conserver ses temps avec la musique. Cette musique est singulièrement gothique, comme le lecteur pourra le voir par l'air noté dans l'appendice. L'exécution de cette danse est tellement fatigante, qu'il est bien difficile au paysan de continuer ainsi pendant trois ou quatre minutes, sans être inondé de sueur; elle est cependant un très-bon exercice pour fortifier les muscles des bras, et par conséquent elle est très-utile aux naturels du pays, que la nécessité de remonter les cataractes, porte à acquérir une force musculaire, la plus propre à cet objet. L'adresse et la force sont les qualités les plus estimées parmi les paysans de cette partie de la Westro-Bothnie: aussi, indépendamment de cette danse, pratiquent-

ils encore d'autres exercices qui exigent une activité et une fermeté surprenantes.

Pendant que nous étions assis sur le sommet de cette éminence, nombre de jeunes Finlandaises, attirées par l'envie de nous voir, entourèrent notre tente : aussitôt, pour nous faire quelque mérite auprès d'elles, nous invitâmes les plus jolies à entrer dans notre cercle ; elles ne se firent pas prier. Nous leur offrîmes du vin qu'elles refusèrent, parce qu'elles ne l'aiment point ; du punch, pour lequel elles ne témoignèrent pas un goût bien vif. Nous leur fîmes servir de la bierre, mais elles ne firent que la porter sur leurs lèvres, et la rejetèrent en faisant la grimace ; enfin nous découvrîmes qu'elles n'étaient accoutumées à d'autre boisson qu'à un mélange d'eau et de lait. Parmi ces filles il s'en trouvait une née à Kollare; et qui, plus que les autres, attira nos regards par sa haute stature, par sa gaieté, et par la manière vive et décidée de son maintien. Elle avait une telle force dans les bras, que quand nous nous approchions d'elle avec un peu trop de familiarité, elle nous repoussait de manière à nous faire faire quatre ou cinq pas en arrière : ses membres étaient souples et agiles ; elle eût

passé par-tout pour une jolie femme; mais un corset de longue taille, avec un très-court jupon, la défiguraient: ses traits étaient peu réguliers ; son nez un peu retroussé ; ses cheveux châtains; ses yeux vifs, et son teint plein de santé et de vigueur. Elle portait un linge assez fin qu'elle avait probablement acheté à Tornéa, de quelques marchands voyageurs. Ses compagnes étaient très-propres; tout ce dont elles étaient vêtues était neuf ou passablement blanchi.

Nous passâmes environ une heure dans la compagnie de ces jeunes filles, tenant de part et d'autre des discours sans pouvoir nous entendre ; échangeant, contre nos galanteries, de bons coups assez fortement donnés pour nous rendre sérieux; ces sortes de gestes sont des marques d'affection que donnent aux étrangers les paysans de ces contrées. La jeune Kollarienne était si forte, et la touche de son bras d'Hercule était telle, qu'elle aurait mis chacun de nous hors de combat. Notre interprète nous dit de prendre garde d'offenser cet athlète qui devait nous donner un logement à Kollare, par où nous devions passer. Elle parut contente en apprenant que nous

serions chez elle le lendemain, et elle nous promit qu'elle ferait tout ce qui dépendrait d'elle pour tenir sa maison prête à nous recevoir.

Ce jour était un dimanche, et il se passa ainsi dans la joie et dans les plaisirs. L'inspecteur, pour nous déployer toute son amabilité, nous chantait des chansons suédoises, et à chaque verre de punch, il portait une santé; c'eût été bien en vain qu'alors on eût refusé de lui faire raison avec une rasade. A minuit nous quittâmes la tente pour observer, sur un lieu plus élevé, la hauteur du soleil, comme c'était notre usage. Il est facile de deviner que pour cette fois nos observations ne furent pas d'une admirable exactitude. Chacun de nous voyait le soleil à sa manière, et traçait, dans le ciel, au blond Phébus, une carrière que la gaieté de Bacchus ne rendait pas trop assurée. Heureusement les plaisirs du jour avaient écarté la gravité de la science, et que le besoin du sommeil l'emporta sur le besoin de disputer. Nous remîmes sagement au lendemain à vérifier les étranges phénomènes arrivés au système planétaire; et nous reconnûmes en effet, la

nuit suivante, que tout était rentré dans l'ordre accoutumé.

Si le dimanche s'était passé dans toutes les jouissances d'un festin donné par l'affection et la plus franche amitié, le jour fixé pour notre départ n'en fut que plus morne et plus triste. Trois de nos amis prirent congé de nous ; M. Belloti, M. Julin, et le D.r Deutsch ne purent, par des raisons qui leur étaient particulières, s'exposer aux dangers qui nous attendaient dans des régions plus élevées ; aussi préférèrent-ils à retourner à Tornéa et à Uléaborg. Nos projets éprouvèrent un si grand choc par cette séparation, et il fallait notre résolution pour pouvoir y résister. Les sentimens de l'amitié, et l'exemple qui opérait sur nous, nous firent hésiter pendant quelque temps sur l'utilité de persister dans notre entreprise ; mais notre orgueil souffrait à l'humiliante idée de retourner à Uléaborg, et de paraître devant nos amis qui, sans doute, nous auraient raillé, ou n'auraient pas manqué de revenir sur leurs sages avis et la vérité de leurs prédictions. Le colonel Skioldebrand, et son domestique, me demeurèrent fidèles. Le maître persistait inébranlablement

dans son dessein, son ardeur n'étant point inférieure à la mienne. Aucune difficulté ne le décourageait dans ses projets ; et moi, aussi hardi que lui, je n'étais pas moins porté à le suivre dans l'exécution. J'avouerai ici que l'idée d'être le premier Italien parvenu au dernier point du Nord de l'Europe, était pour moi un vif aiguillon parmi les autres puissans motifs qui me portaient vers des régions si éloignées.

Avant de quitter Kengis je ferai quelques remarques géographiques sur la rivière Tornéa, pour mieux déterminer le cours de cette rivière, sur lequel on trouve beaucoup de confusion et d'erreurs dans toutes les cartes, et même dans les descriptions qu'on en a données en Suède. La rivière Tornéa provient d'un lac appelé Tornéa-Trask, qui en est regardé comme la source. Ce lac est situé au milieu des montagnes qui séparent la Laponie norwégienne de la suédoise ; c'est de ce lac que la rivière prend son nom. Elle passe, dans son cours, près de Kengis, où elle forme deux cataractes à-peu-près de quarante pieds de haut ; elle s'approche ensuite de la ville du Haut-Tornéa, entoure la petite

île

île de Swensar, sur laquelle la ville de Tornéa est située; et enfin elle contribue à former l'île de Bjorkon, sur laquelle est l'église du Bas-Tornéa. A environ un mille plus bas que Kengis, les eaux de la rivière augmentent considérablement par leur jonction avec une autre rivière qui a sa source parmi nombre de lacs et de marais, plus haut que Enontekis, et porte le nom de Muonio, jusqu'à ce qu'elle le perde à son confluent avec le Tornéa. Cette dernière, grossie par le Muonio, devient très-considérable; à mesure qu'elle avance vers la mer, elle s'accroît encore des tributs de quelques ruisseaux, des lacs et des marais qui sont dans son voisinage; et enfin elle se dégorge dans le golfe de Bothnie. Près de Kengis, les bords de cette rivière sont beaucoup plus escarpés que vers le Haut-Tornéa; le rempart est en grande partie formé d'un Feldspath, et d'une espèce d'ardoise de couleur noirâtre, dont les angles sont de côté et inclinés vers le midi. La rivière Tornéa est, en général, exposée à trois sortes d'inondation; savoir, une au printemps, causée par la dissolution de la glace et de la neige qui couvre les montagnes; la seconde dans l'été, celle-ci est due à la chute violente et subite

des pluies; et la troisième dans l'automne, avant l'arrivée des gelées. La plus grande largeur de cette rivière, quand ses eaux sont à moyenne hauteur, est de 1800 pieds; la plus ordinaire est de 1500. Sa plus grande profondeur est de 30 pieds, et sa moindre, de deux à cinq pieds; elle se glace dans toute son étendue, en hiver, et l'épaisseur de la glace est de cinq à huit pieds.

VOYAGE

EN

LAPONIE.

VOYAGE
EN LAPONIE.

CHAPITRE XXXI.

Départ de Kengis. — Pluie violente. — Passage par les cataractes. — Arrivée à Kollare. — Utilité de la fumée dans les maisons, pour en écarter les insectes. — Environs de Kollare. — Rencontre d'un batelier fort adroit. — Dangers évités sous sa direction. — Plus de cataractes. — Bateaux tirés sur terre pendant une certaine distance, à travers un bois. — Embarras causés par une fondrière. — Cataracte de Muonio-Koski. — Heureuse tentative pour descendre, en canot, cette chute.

Depuis notre départ de Kengis, nous ne changeâmes point de canot avant d'arriver à Kollare, qui en est à la distance de vingt-deux

milles. Nous mîmes douze heures à faire ce trajet, pendant lesquelles nos matelots ou bateliers n'en prirent que cinq de repos. Nous fûmes surpris par une averse si abondante, et dont les gouttes étaient si grosses, qu'au bout d'une demi-heure nous commençâmes à craindre que notre canot ne s'emplît. Je n'avais pas encore vu de pluie si épaisse, depuis que j'avais quitté l'Italie; je ne croyais pas même qu'on pût en éprouver de semblable à une si haute latitude : les gouttes en étaient tellement larges, qu'elles nous dérobaient la vue des objets, et qu'à peine pouvions-nous distinguer ceux qui n'étaient qu'à une distance de huit à dix pieds autour de nous. C'était la première fois, et ce fut l'unique fois que nous entendîmes le tonnerre dans notre voyage vers le nord. Notre tente, jusqu'ici, n'avait servi qu'à nous embarrasser; mais le temps approchait où elle devait nous être d'une grande utilité. Dans le cours de notre navigation jusqu'à Kollare, nous rencontrâmes plusieurs cataractes; mais nous nous y accoutumâmes tellement, que ce qui d'abord était pour nous un sujet de terreur, devint à la fin un objet d'amusement. Il nous arriva une fois d'échouer sur un rocher, au milieu de la

rivière, par un coup maladroit de nos Finlandais, d'où il s'ensuivit que notre canot resta sur une large pierre, et y demeura suspendu par notre propre équilibre. Au lieu de trembler dans cette singulière position, où nous ne pouvions demeurer long-temps sans courir le risque de tomber dans l'eau, nous nous sentîmes portés à éclater de rire, et notre courage surprit et amusa nos conducteurs.

Le village de Kollare est habité par des paysans Finlandais; ils nous parurent très à leur aise. La jeune femme que nous avions vue à Kengis, était de retour chez elle, et nous avait préparé des lits, un lait excellent, du beurre et de la viande de renne, en abondance. Nous la trouvâmes dans sa maison, avec sa mère et une fille du voisinage; les hommes étaient allés à la pêche. Cette jeune personne conservait ici cette vivacité que nous lui avions remarquée ailleurs. Elle parlait avec facilité, et répliquait à nos signes muets par de vives réparties, extrêmement amusantes par leur ton de vérité, quoique nous dussions perdre de leur sel, expliquées comme elles nous l'étaient par notre interprète qui les trouvait pleines d'esprit. Le village est situé sur une petite île, et c'est une propriété des habitans.

Cette île est formée par la rivière Muonio, qui, ici, se divise en deux bras; les habitans y cultivent de l'orge, et ont quelques prairies abondantes en excellent foin.

La première faveur que nous firent les femmes, fut de tellement enfumer nos chambres, que nos yeux étaient toujours en pleurs. Leur intention était bonne; elles voulaient nous délivrer de l'incommodité des cousins (1),

---

(1) Les cousins sont de petits insectes que les entomologistes rangent dans la classe des diptères sélécostomes, c'est-à-dire, des insectes qui n'ont que deux ailes et un surçoir corné et saillant. Leurs antènes filiformes leur donnent un air de famille avec les tipules. La longueur de leurs jambes contraste singulièrement avec l'exiguité de leur corps. Ils doivent leur origine aux larves allongées qui peuplent les eaux dormantes, et y nagent avec une célérité qui tient du prodige; leur tête, plus grosse que leur corps, est pourvue d'antènes et de mâchoires; leur canal de respiration s'ouvre à chaque côté, vers l'extrémité opposée. Lorsque l'insecte est dans son état de perfection, il sort de son enveloppe, et celle-ci lui sert de bateau, jusqu'à ce que ses ailes soient sèches. Le *Culex Pipeus* est celui qui est désigné ici; il a pour caractère d'avoir huit anneaux bruns sous le ventre; les antènes du mâle sont plumeuses. Cet insecte, en volant, fait un bourdonnement fort aigu,

et empêcher qu'il n'en pénétrât du dehors; elles firent encore, à l'entrée du logis, un second feu qui en écarta des milliers. L'entretien de cette épaisse fumée, dans une chambre, est regardée ici comme la marque du plus grand luxe; quant à nous, nous ne la considérions que comme un objet de première nécessité. Les insectes sont, pour les Européens, le fléau de cette contrée; et en effet ils nous devinrent vraiment à charge : nos voiles, nos gants, ne pouvaient nous délivrer

---

qui est singulièrement incommode à ceux qui veulent prendre quelque repos. Les moustiques qui sont dans la zone torride ont un grand rapport avec cette espèce; elles s'attaquent aux nouveaux débarqués, et leur sucent tellement les humeurs, que leur peau, aux endroits qui leur sont accessibles, est couverte de nombre de petites tumeurs blanches, qui, chez les personnes délicates, prennent un caractère inflammatoire et douloureux. Ces petites tumeurs, aux Indes et aux colonies, sont connues sous le nom de bourbouilles. Ces insectes paraissent, dans l'Indostan, vers la fin des pluies; ils ne sont incommodes que la nuit; pour s'en garantir, on allume, dans les chambres à coucher, plusieurs lampes où ils viennent se brûler; mais le meilleur moyen est de dormir dans un lit entouré d'une légère mousseline, qu'on appelle alors moustiquaire.

de leur continuelles attaques ; leur bourdonnement perpétuel écartait de nous le sommeil. L'inquiétude d'être dorénavant ainsi tourmenté commença à ébranler la résolution où nous n'avions cessé d'être, de poursuivre nos projets ; nous éprouvâmes alors quelque chose de la pusillanimité que nous avions précédemment blâmée dans nos domestiques.

Ici le paysage est assez agréable ; les deux rives du fleuve sont enrichies du bouleau, si utile à l'indigène (1), et d'autres arbres

(1) Le bouleau est au Lapon ce qu'est le cocotier à l'Indien ; c'est l'arbre qui lui est le plus utile sous tous les rapports. Il excelle dans la manière d'enlever l'écorce extérieure ou *liber*, dont il se sert à différens usages ; il en fait une sorte de chaussure dont il se sert quand il va à la pêche ; une autre fois, les tortillant ensemble, il en forme des cordes pour la manœuvre de ses canots ; il en creuse encore un vase à quatre angles, qu'il emploie à vider l'eau qui entre par les fentes de ses canots ; il forme, de ses filamens tressés, des espèces de sacs où il met le poisson qu'il porte à la maison ; si l'on sert quelque mets à un couvive, c'est toujours sur l'écorce double du bouleau ; ils en usent aussi pour mettre la viande quand elle est cuite ; ont-ils besoin d'un manteau pour se garantir de la pluie, un grand morceau d'écorce de cet arbre desséché, et formant une cavité semi-or-

qui, par le vert tendre de leur feuillage, contrastent avec l'uniformité obscure des pins et des sapins. Le pays est assez plat; ce n'est qu'à une certaine distance qu'on peut découvrir quelques collines assez élevées.

Nous eûmes le bonheur de trouver ici quatre bateliers les plus expérimentés de tous ceux que nous ayons employés dans le cours de notre voyage; il y en avait un appelé Simon, que nous nommâmes, par distinction, le héros des cataractes. Il m'est impossible de donner une idée de l'excellence et de la tactique de son courage, de son adresse et de la précision de son coup-d'œil à connaître quelle était, dans tous les points où il se

---

biculaire leur en tient lieu; ils le mettent sur leur dos, ferment l'ouverture intérieure avec une fiche de bois, et vont ainsi défier les pluies les plus grandes; ils emploient encore l'écorce intérieure pour corroyer les peaux de bœufs qu'ils achètent en Norwége; ils se servent des parties les plus noueuses pour faire leurs ustensiles de ménage; ils s'en servent pour fabriquer leurs traîneaux: enfin le toulé, ou le moxa des Lapons, ce fameux polycreste pour un grand nombre de cas, est encore fourni par cet arbre; ils le trouvent dans les morceaux jaunâtres qui sont dans les fentes, lesquels ont assez de rapport avec notre amadou.

trouvait, la profondeur de l'eau. Sans la résolution et la fermeté de cet homme, notre voyage eût pu trouver sa fin à Kollare; car les obstacles qu'on rencontre entre cet endroit et Muonionisca, décourageaient tellement les bateliers ordinaires, qu'ils refuseraient d'aller plus loin.

La distance de Kollare à Muonionisca est de soixante-six milles, qu'on fait entièrement sur la rivière Muonio, toujours au milieu des cataractes, auxquelles il faut s'opposer, ainsi qu'à la rapidité des courans. La force et la persévérance avec lesquelles ces gens supportent alors la fatigue, montre l'étonnant pouvoir de l'habitude sur l'homme. Quand la rivière était trop forte, et le courant trop rapide pour nos canots, notamment quand, par notre poids, ils tiraient trop d'eau, pour mieux nous préserver du danger, nous débarquions; et alors nos gens traînaient le canot vide le long de la rivière; les Finlandais, qui étaient occupés à ce travail, suivaient toujours le bord de la rivière, ils sautaient de pierre en pierre, et souvent s'enfonçaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour dégager la corde des rochers où elle s'embarrassait. Quelquefois, quand les canots ne pouvaient

trouver passage au travers des rochers même, alors un des hommes se jetait à l'eau, nageait jusqu'à eux, et les remettait à flot. Enfin nous arrivâmes à un endroit où l'extrême violence de la cataracte, la profondeur de l'eau et l'amas des rochers, semblaient nous rendre la route impraticable; notre brave Simon était alors la seule personne qui ranimait notre espoir, les autres étaient disposés à le blâmer de ses entreprises que leurs terreurs leur faisaient toujours traiter de trop audacieuses; mais Simon était toujours le premier à montrer l'exemple d'une patience et d'une activité infatigables : c'était lui qui se chargeait de la plus pénible besogne, et jamais il ne partageait la tâche avec d'autres, du moment qu'il se l'était imposée. En un mot, aucun danger, aucun travail ne pouvaient étonner son courage. Il halait le canot, le dégageait quand il était embarrassé, et était constamment prêt à se jeter à l'eau dès que la circonstance le demandait; rien enfin ne se commençait, ni ne se terminait, que par lui.

Quant à nous, pendant que nos conducteurs déployaient leur héroïque persévérance sur la rivière ou sur ses bords, ne pouvant leur être d'aucune utilité, nous suivions notre

route à travers les bois adjacens. Il ne nous aurait pas été toujours facile de marcher près de la rivière, ou il nous aurait fallu, comme eux, sauter de roche en roche : quelquefois aussi le courant, par sa violence, nous causait des étourdissemens qui pouvaient être dangereux; d'un autre côté, nous étions peu portés à être continuellement à mi-jambes dans l'eau. Un autre genre de fatigue nous attendait dans les bois; souvent nous tombions si profondément dans des lits de mousse, que plus d'une fois nous nous y crûmes plongés jusqu'au cou; d'autres fois nous trouvions des foudrières si fort à l'improviste, qu'il nous aurait été très-dangereux de faire un pas de plus; enfin par-tout les branches interceptaient notre passage, et les voiles que nous portions, pour défendre notre visage de l'aiguillon des insectes ailés, s'y accrochaient à chaque instant, et en étaient souvent déchirés. Des pins (1) et des sapins qui, avant menaçaient

(1) Ces arbres sont nommés *Bétres* par les Lapons; on les trouve dans les lieux les plus secs et les plus sablonneux de la Laponie : on a voulu en établir plusieurs espèces; mais Linné observe qu'il n'en a jamais trouvé qu'une, à moins, dit-il, qu'on ne veuille

le ciel, et que la violence du vent avait depuis couchés sur le sol, gisaient étendus çà et là, en attendant que la main du temps vînt les réduire en poussière. Nous cherchions à nous dépêtrer des obstacles que nous occasionnait la mousse, en marchant le long des troncs d'arbres qui étaient sur notre route; mais nous trouvions leur substance si pourrie, que souvent ils nous manquaient sous les pieds, et ce n'était qu'avec une peine infinie, que nous pouvions éviter des chutes fréquentes.

---

en former d'autres des variations qui arrivent des lieux plus ou moins gras, plus ou moins marécageux, où ils croissent. Ils parviennent à une très-grande hauteur, et n'en sont que plus exposés à la violence des vents, qui les abattent souvent dans l'étendue de plusieurs milles. Les rameaux sur les plus grands, dit ce naturaliste, sont en petit nombre, et presque nuls du côté exposé au Nord; ils sont, au contraire, très-nombreux du côté du Midi. Cette circonstance n'a point échappé aux Lapons, qui, perdus dans les forêts, se la rappellent pour connaître le point cardinal par lequel ils doivent diriger leur route. C'est avec le bois de pin le plus dur, que les Lapons font leurs longs patins et ces arcs grossiers avec lesquels ils atteignent les écureuils; mais à ceux-ci ils collent une lame de bois de bouleau, pour que l'arc revienne sur lui après sa détente.

Nous fîmes ainsi environ deux milles, jusqu'à ce qu'enfin on nous prévint que les cataractes étaient si formidables, qu'il n'y avait aucune possibilité de conduire le canot plus haut, ni de suivre le chenal. Aller plus avant sans nos canots, il ne fallait pas y penser; d'ailleurs nous ne pouvions arriver à Muonionisca, sans traverser la rivière Muonio, qui, dans cet endroit, était impossible. Il aurait fallu l'essayer plus bas, et tenter d'aller à Muonionisca à pied, sur la rive gauche de la rivière; mais la chose était impraticable, à cause de deux rivières, et des marais considérables qui nous barraient le chemin. Le seul expédient qui nous restait, était d'haler nos canots à terre, et de les traîner environ deux milles à travers les bois, pour gagner une partie de la rivière plus facile à remonter. Après les peines que nous venions d'éprouver, et la difficulté qu'il y avait eu pour nous, à marcher au travers des bois, que l'on se figure celle que présentait l'entreprise d'y traîner un bateau. Rien ne rebutait Simon, et quoiqu'il connût avec quel embarras nous avions percé au travers de ces bois, il poussa la galanterie jusqu'à nous proposer de nous asseoir dans le bateau, et de nous traîner, de la sorte,

par

par terre : et vraiment, pour la rareté du fait, après avoir voyagé sur les vagues de la mer, traînés par des chevaux, il ne nous manquait plus que de cheminer en bateau, traînés par des hommes. Mais c'eût été insulter à la générosité de ce brave homme, que d'y consentir; et il y aurait eu de la barbarie à accepter sa proposition. En effet, le frottement continuel sur la mousse et les racines des arbres, ajoutait tellement à la pesanteur du canot, qu'il n'eût rien moins fallu que la force de nos quatre hommes, pour venir à bout de nous traîner de la sorte. Nous achevâmes nos deux milles à pied, et nous ne demandions qu'à nous reposer, pendant que nos gens retournèrent chercher notre bagage et l'autre canot. Dans le cours de ce voyage, attirés par le bruit extraordinaire de la rivière, nous nous en approchâmes pour jouir de la vue de la fameuse cataracte de Muonio-Koski; et quoiqu'il nous semblât impossible de descendre cette rivière avec un pareil courant, néanmoins nous fûmes assez audacieux, à notre retour, pour le tenter, et nous y réussîmes. Comme cette cataracte est la plus dangereuse de celles que nous franchîmes, dans le cours de notre navigation,

je tenterai de présenter, au lecteur, une idée de la manière dont ce passage s'opère (1).

Il faut se représenter, d'abord, la rivière resserrée dans un lit extrêmement étroit, et tellement comprimée et embarrassée par des rochers raboteux et en talus, que le courant est forcé de doubler sa rapidité première : que l'on se figure ensuite les redoutables aspérités dont est semé le canal, occasionnées par une chaîne de rochers, dont les cimes aiguës brisent sans cesse les eaux qu'ils blanchissent d'écume ; qu'on réfléchisse enfin, que tel est l'état de la rivière pendant l'espace d'un mille ; et l'on sentira que si l'on rassemble toutes ces circonstances, il est impossible de songer, sans effroi, aux dangers que court un canot qu'on aventure sur une rivière, dont le chenal, par sa nature, et le courant, par son étonnante vélocité, semblent conjurer sa destruction. Ce canot ne peut passer ce détroit en suivant sim-

(1) Pour ne pas induire le lecteur dans une erreur topographique, il faut le prévenir que cette relation de la manière dont nous descendîmes cette rivière, ne doit s'entendre que relativement à notre retour du Cap Nord. On ne la place ici que pour ne plus revenir sur cet objet.

plement le courant; mais il faut qu'il aille, avec une vîtesse accélérée, au moins du double de celle du courant. Deux canotiers, les plus actifs et les plus robustes qu'on puisse trouver, doivent employer leurs plus grands efforts à ramer sans relâche, pour faire surmonter, au canot, la violence de ce courant; pendant qu'un homme est au gouvernail, pour régler la direction selon que les circonstances le demandent. La rapidité de la chute est si étonnante, qu'on fait un mille dans l'espace de trois ou quatre minutes. Celui qui tient le gouvernail peut à peine distinguer les rochers qu'il lui faut éviter. Il dirige la proue du canot directement vers le rocher qu'il veut dépasser, et quand il est au moment de le toucher, il fait aussitôt un angle aigu par un coup de gouvernail aussi leste qu'habile, et dérive au large. Le passager frémit à l'aspect de cette manœuvre à laquelle il ne s'attend pas, croit que le canot va se briser en mille pièces, et le moment après, étonné de se voir échappé à ce danger, il aperçoit le rocher à une distance prodigieuse. Mais ce n'est point à cela seul que se bornent les alarmes et les embarras que l'on éprouve. Les vagues qui grondent et s'amoncèlent

autour du canot, tantôt embarquent, dans cette frêle nacelle, des torrens d'eau qui l'inondent; tantôt s'élancent avec tant de violence, qu'elles passent d'un bord à l'autre, sans presque toucher aux navigateurs; enfin les périls, la mort même se présentent sous tant de formes, qu'on hésite à ouvrir les yeux, quelque soit le soin que prennent, à vous rassurer, les personnes que l'expérience a familiarisées avec ce passage. Plusieurs avaient déjà péri dans cet endroit dangereux, et deux hommes du village de Muonio étaient les seuls conducteurs dont l'habileté méritât la confiance des voyageurs; c'étaient un vieillard de soixante-sept ans, et son fils âgé de vingt-six. Le père connaissait ce passage depuis vingt-ans; il l'avait toujours pratiqué avec succès, et employé ce long espace de temps à instruire son fils dans ce périlleux pilotage. Il est impossible de concevoir quelque chose de plus étonnant, et de plus intéressant à-la-fois, que la contenance impassible de ce vieillard dans le cours de cette traversée. Comme le parti que nous avions pris de descendre, ne fut pas adopté précipitamment, mais après une mûre réflexion, nous nous étions préparés à ob-

server toutes les circonstances de cette navigation, de manière à n'en perdre aucun des détails. Ce vieillard ne s'asséyait jamais; et constamment debout, il tenait de ses deux mains, le gouvernail, quoiqu'il fût encore fixé à l'arrière du canot par une amarre de branches d'arbre. Quand on passe les petites cataractes, on les descend sans amarer le gouvernail; on se contente de le tenir entre ses mains, et le pilote reste assis pendant tout le temps que la circonstance le permet (1).

Quant à nous, lorsque nous étions au moment le plus critique de ces passages, il nous suffisait de jeter les yeux sur notre vieillard, et nos craintes aussitôt s'évanouissaient; dans les endroits les moins difficiles, il s'occupait lui-même de son fils, pour voir comment il se comportait dans la manœuvre qu'il dirigeait, et d'après sa figure, chacun discernait quelle était la nature de ses craintes. Aussitôt que nous eûmes passé le danger, nous abordâmes au rivage pour nous y re-

(1) Quand il s'agit de passer des cataractes aussi dangereuses que celles-ci, il faut nécessairement amarer le gouvernail, que les vagues, sans cette précaution, emporteraient bientôt.

poser, et jouir de notre triomphe. Ce fut alors que le fils, qui avait piloté le second canot, nous rejoignit, mais si pâle, et si défait, qu'on pouvait deviner que quelque grand péril l'avait menacé; et bientôt nos soupçons se confirmèrent, par le rapport de notre interprète, qui, avec le domestique de mon compagnon, se trouvait dans le même canot. Ils nous dirent, en effet, qu'il avait touché deux ou trois fois le rocher, et qu'il s'était cru perdu par la violente secousse que le canot en avait éprouvé.

Ainsi se terminèrent, mais à notre retour du Cap Nord, comme j'en ai prévenu plus haut; ainsi, dis-je, se terminèrent et nos fatigues, et des dangers que nous n'avions bravés, il faut le dire, que par une sorte de vanité, assez ordinaire aux voyageurs, et un peu aussi par un sentiment de paresse pardonnable en nous. Il était assez naturel que nous voulussions éviter de nous exposer, une seconde fois, à traverser et les bois, et les plaines de mousse, où le lecteur nous a vus lutter contre des obstacles sans cesse renaissans. Mais, comme je viens de le dire, cette espèce de jouissance, que l'orgueil fait éprouver à l'homme, quand il peut avancer,

sans mensonge, ces mots, *j'ai fait*, *j'ai été*, était entrée pour beaucoup dans notre témérité. Telle est, en général, la faiblesse du cœur humain, que le plaisir d'afficher l'audace, l'emporte toujours sur les conseils de la prudence. On croit s'élever au-dessus de ses semblables, quand on peut leur inspirer de l'admiration pour les périls que l'on a heureusement surmontés. On semble tacitement leur dire, j'ai exécuté ce que peut-être vous n'oseriez entreprendre. Au reste, ce genre d'amour-propre porte en soi un caractère de noblesse, qui du moins le rend excusable.

Je reprends le cours de notre voyage vers le Cap Nord.

CHAPITRE XXXII.

Petite colonie de Finlandais entre Kollare et Muonionisca. — Charmant pays aux environs de cette colonie. — Règles de la colonisation observées en Laponie. — Le village de Muonionisca. — Le ministre de la paroisse. — Les habitans de ce district. — Leur manière de vivre.

Nous fûmes deux jours et deux nuits à parcourir nos soixante-six milles, et avant de reprendre nos laborieux travaux, nous nous arrêtâmes à un village habité par une petite colonie de Finlandais, en apparence extrêmement pauvres, et dont la situation nous intéressa vivement.

La colonie n'était formée que de deux familles; elles vivaient ensemble dans le même lieu, et se composaient de sept personnes, y compris deux femmes et un jeune enfant. La situation de cette petite communauté fit la plus forte impression sur nos ames, par l'état d'indigence où nous la trouvâmes. La cam-

pagne environnante était délicieuse; nombre de petites îles boisées embellissaient le cours de la rivière; ici elle occupait une plus grande étendue, et coulait avec plus grande tranquillité. Le bord opposé était parsemé d'arbres et brillant de verdure ; la nature semblait sourire autour de cette retraite solitaire, pendant que la paix et la gaieté régnaient dans ces humbles chaumières. Cette petite communauté, séparée de l'univers pendant cinq mois de l'année, n'avait, dans son île, ni prêtres, ni temples. Elle ne pouvait communiquer ni avec Muonionisca, par tous les embarras que nous avons décrits dans le précédent chapitre, ni avec Kengis, dont l'éloignement exige un voyage de trois ou quatre jours, en allant et en revenant, et dont le chemin est si difficile par les cataractes qu'il faut remonter. Cette colonie, accoutumée à vivre dans cette profonde solitude, ayant rarement occasion de voir ceux même qui vivent si près d'elle, fut étonnée de notre apparition. Les natifs de Kollare n'aiment point à rencontrer des cataractes, et conséquemment à se soumettre à la fatigue de remonter le courant de la rivière, à moins qu'ils n'y soient forcés par quelques circonstances, ce qui n'ar-

rive que très-rarement. Ces colons ne subsistent donc que du travail de leurs mains, et du chétif produit de leurs champs; leur propriété territoriale s'étend à six milles de rayon, à l'entour de leur résidence; dans ce cercle, les rivières, les pêcheries, les bois et les prairies sont exclusivement à eux. Une si grande propriété formait un contraste frappant avec l'indigence des possesseurs; ils n'avaient que quatre vaches, ne semaient qu'un barril d'orge qui, dans les bonnes années, leur produisait sept barrils; mais qui, quelquefois aussi, ne leur rapportait pas la semence. Il y eut une année où leur moisson fut si mauvaise, qu'ils seraient morts de faim, si un marchand de Tornéa, que la Providence fit passer par-là, n'eût pourvu à leurs besoins : c'était dans l'origine de leur établissement. Ces deux familles finlandaises résidaient primitivement à Muonionisca; n'ayant rien pour vivre, elles se résolurent à émigrer ensemble, pour être à portée de se prêter de mutuels secours, et de fixer leurs demeures dans quelques cantons éloignés du pays, où ils pourraient avoir quelques propriétés. Quiconque est disposé à s'établir en Laponie, n'a d'autres soins à prendre que

celui de se choisir un emplacement; mais il faut que ce soit toujours à une distance de six milles des limites du plus prochain village; cette règle observée, dès qu'il a élevé sa hutte, toutes les terres qui sont à l'entour d'elle, à six milles à la ronde, lui appartiennent.

Le voyageur qui, pendant l'été, fait des excursions dans ce pays, est frappé, à chaque pas qu'il fait, du riant aspect de ces montagnes, de ces lacs, et de l'aimable variété des tableaux qui se présentent successivement à sa vue. Si ce voyageur a gémi sous le joug des passions, malheureux partage des grandes cités, où fermentent tous les levains des crimes; s'il est récemment échappé aux naufrages, si communs à l'ambition; si son amour propre s'est vu froissé par les dégoûts et les mortifications; si son mérite est resté sans récompense, ou sa présomption sans aliment; si dans ses peines ou ses plaisirs, il ne trouva jamais un cœur où le sien pût déposer ou ses larmes ou sa joie; enfin, si ce malheureux ne goûta jamais les touchantes douceurs de l'amitié: ah! combien son ame affligée désirerait partager l'innocence et la simplicité des paisibles

habitans de cette contrée ! Quel bonheur il goûterait, en changeant pour elle les bruyantes jouissances dont, jusqu'alors, ses destins furent tourmentés ! Mais, hélas ! il n'est point de bonheur vraiment entier sur la terre : et quels plaisirs, chez l'homme, ne sont pas mélangés par les peines ! Ce lieu même que je décris si paisible, si attrayant, a cette portion de misère qui flétrit, qui détruit même ses attraits, quand on vient à les connaître. La longue saison de l'hiver, accompagnée de toutes ses horreurs; ces myriades d'insectes, que pendant l'été enfantent les marais, pour le supplice de l'espèce humaine, feraient disparaître, aux yeux de bien des gens, tous les avantages que les beautés de la situation, et les charmes de la vie rurale pourraient offrir. Mais au reste, où l'homme peut-il trouver la paix et le plaisir ? En quelle région peut-on triompher des chagrins, quand ils se sont emparés du cœur ? Si la satisfaction n'y trouve plus d'entrée, c'est en vain qu'il ira la chercher dans une contrée éloignée ; ce vain fantôme s'évanouira dès qu'il croira le saisir. Le changement de climat n'appaisera point le trouble de son ame. Eh ! que lui sert de combattre l'ennemi intérieur

qui le déchire, quand la victoire est impossible ! cédons sans résistance à l'ordre immuable qui nous régit. Si le bonheur nous semble dispensé aux hommes avec une inégalité apparente, il n'en est pas moins réparti avec une justice impartiale; il ressemble aux rayons du soleil dont la terre reçoit la lumière. Le Lapon est sans nuit, l'été; mais aussi est-il sans jours pendant un long hiver; la nature met ses faveurs dans une balance avant de nous les distribuer.

Muonionisca est un village de seize à dix-huit feux, situé sur la rive gauche de la rivière Muonio. Vers l'Est, il est bordé par une chaîne de montagnes, dont les monts Pallas et Kéimio-tunduri sont les plus considérables. Vers le Nord, à une petite distance, les bois bornent la vue, ce qui a également lieu dans l'Ouest et le Sud, point du compas vers lequel la rivière suit son cours. Muonionisca se compose de deux mots; Muonio, qui est le nom de la rivière, et Nisca, qui signifie source; et il a été ainsi appelé, parce que c'est ici que cette rivière commence à prendre un cours régulier. Il y a à Muonionisca une église et un ministre qui, comme celui de Kengis, est suffragant du curé du

Haut-Tornéa. La paroisse de Muonionisca est d'environ deux cents milles carrés d'étendue; le ministre n'a rien qui le distingue de ses paroissiens, n'ayant aucune marque, dans son vêtement, qui rappelle sa dignité sacerdotale, si ce n'est des culottes noires. Ce malheureux homme vit périr, dans un incendie, son mobilier et sa bibliothèque, et ne put même sauver sa bible: cependant cette dernière perte n'était pas ce qui semblait l'affecter le plus; elle l'avait mis dans le cas, disait-il, d'être débarrassé de la peine de lire du latin, langage dont il voulut user avec nous, mais qui formait une sorte de jargon fort risible, mais nullement propre à échanger nos idées avec les siennes. Cet honnête ecclésiastique nous fut très-utile pendant notre séjour à Muonionisca; il nous accompagna par-tout; il était toujours prêt à résoudre toutes les difficultés que nous trouvions dans nos recherches; et comme il entendait très-bien les langues suédoise et finlandaise, il nous donnait l'étimologie de nombre de mots qui nous embarrassaient, et dont nous désirions l'explication. C'était bien le ministre le plus rustique que j'aie jamais vu dans mes divers voyages; je crois que le malheur avait contribué sur-tout

à le mettre de niveau avec ses paroissiens : cependant cet homme possédait une grande dose de bon sens ; il raisonnait avec justesse et sagacité, sur des matières même de politique; et comme il était pauvre, il déclamait violemment contre la manière dont l'aristocratie et le haut clergé employaient leurs richesses : en politique, il était ennemi déclaré de tout pouvoir despotique ; et à l'entendre, l'on eût dit qu'il conservait l'espoir que le jeune conquérant de l'Italie pourrait un jour arriver à Muonionisca, et le faire ministre suprême de la Laponie. Il haïssait souverainement la Russie et son gouvernement, qui, disait-il, avilissait le peuple, et le tenait, par raison d'État, dans la plus brute ignorance. Quelquefois il discourait sur les abus de la naissance et de la succession héréditaire, d'une manière remarquable, dans un homme qui n'avait rien dans le monde, qu'une chemise, une paire de culotte, et des souliers aux pieds. Je présumai que quelques livres modernes sur cette matière, étaient tombés entre ses mains ; mais quand il me fit le détail de ceux qui composaient sa bibliothèque, j'appris qu'il n'avait possédé que des traités de Théologie, et des livres sur des matières de controverse ;

et, chose assez singulière, c'est que cette lecture ne l'avait pas privé du bon sens que la nature lui avait donné; aussi m'assura-t-il qu'il n'avait que très-peu étudié ces ouvrages. Il était d'autant plus satisfait de voir des voyageurs, que trop mal logé pour les recevoir, ils ne pouvaient l'embarrasser; et que d'ailleurs leur séjour lui procurait quelques verres d'eau-de-vie, dont nous le régalâmes toutes les fois qu'il vint nous voir. Il nous assura qu'il trouvait cette liqueur délicieuse, aussi en faisait-il l'éloge d'une manière aussi sincère qu'énergique. La flatterie et les louanges que prodiguent les parasites, étant rares dans cette contrée, éloignée de la corruption de nos mœurs, nous ne pûmes soupçonner le ministre de dissimulation sur le compte de la liqueur qui nous valait sa bienveillance.

Je soumettrai ici, à mon lecteur, les notions que je me suis procurées relativement à ce village et aux mœurs des habitans. La population de la paroisse est de quatre cents ames, dispersées sur une surface de près de deux cents milles carrés. Les habitans sont tous émigrés finlandais; ils vinrent s'établir ici, et conséquemment parlent le langage usité en Finlande.

Finlande. Tous les voyageurs qui sont venus en ces contrées, ont nommé ces peuples Lapons; et je me suis, en quelque façon, conformé moi-même, dans le cours de cet ouvrage, aux préjugés reçus; mais je les ai distingués par la dénomination de Finlandais Lapons, ou autrement Finlandais établis en Laponie. Leurs mœurs, et leur manière de vivre, sont à-peu-près les mêmes que celles des naturels de la Finlande; et dans le vrai, il n'y a de différence que l'altération produite par le climat et leur situation topographique. Il est cependant à remarquer que les Finlandais établis ici, comme les pasteurs Lapons, ne connaissent rien de la poésie et de la musique, et nécessairement n'ont aucun instrument musical. Entourés de lacs et de rivières abondans en poissons, ils cultivent peu l'agriculture, et ne s'alimentent principalement que de la précaire ressource de la pêche. Les qualités qui leur sont communes avec les nations sauvages, et les plus recommandables chez eux, sont la force et l'activité; ils connaissent l'amour, mais non les charmes qui l'accompagnent, chez les peuples plus policés. Ces hommes offrent tous les indices de l'indifférence et même de la

tristesse; les jeunes gens des deux sexes restent ensemble, sans se livrer à cette folâtre gaieté, partage du jeune âge. Je n'ai jamais vu ici un jeune homme jeter un regard d'intérêt sur une jeune fille; cependant c'est l'usage général que les deux sexes dorment ensemble; et, ce qui est bien extraordinaire aux yeux d'un habitant des zones tempérées, sans que cette intimité ait aucune des suites qu'elle pourrait avoir si elle était soufferte dans un pays plus méridional. Le père se charge lui-même du mariage de son fils, et l'union des parties contractantes, est plutôt une ratification dictée par des convenances de famille, que par un sentiment d'amour l'un pour l'autre. Cependant on a vu par fois, chez eux, des exemples d'une jalousie si terrible et si profonde, qu'elle dégénérait en véritable rage. Notre bon curé nous certifia qu'il vivait encore parmi eux une femme dont l'amour s'était portée à une telle folie, que dans un accès de sa maladie, elle tua sa propre fille: on en rapportait la cause, au soupçon qu'elle avait conçue sur une femme qu'elle croyait posséder le cœur de son mari; c'est une preuve de plus des contradictions dont le caractère de chaque peuple, répandu

sur la surface de la terre, offre le spectacle. On ne pourrait citer aucun vol, aucun meurtre dans cette région élevée de l'Europe, mais il n'en est pas de même à l'égard du suicide ; on y a vu des hommes qui se sont noyés de propos délibéré, ou qui ont porté sur eux, d'une manière ou d'autre, les cruelles armes de la destruction. De pareils excès ne peuvent s'attribuer ici ni au besoin ni à la passion de l'amour, mais bien à quelque genre de folie occasionnée par quelque cause naturelle que l'on n'a pas encore étudiée, ou bien à une dépression ou abattement d'esprit.

La principale nourriture de ces peuples, pendant l'été, est le poisson séché au soleil, quand la pêche a été heureuse ; ils vendent le surplus, ou le donnent en échange pour de la farine, du sel ou du fer, dont ils ont besoin pour leur usage domestique. Ils aiment mieux recevoir de la farine en échange de leurs poissons, que de s'occuper eux-mêmes au labour ; l'agriculture, chez eux, est encore dans l'enfance. Ils ne font point usage de la charrue ; mais ils travaillent le sol à force de bras, quoique leur curé ait pris beaucoup de peine, mais inutilement, à leur montrer l'avantage de cette invention.

Lui-même, pour montrer l'exemple, soumit au joug sa vache pour cultiver un petit coin de sa propriété. Dès que la neige a commencé à tomber en automne, ils observent soigneusement les traces des ours, et s'unissent trois ou quatre pour les attaquer. Vers le milieu d'août, saison où les oiseaux sont dans la mue, ils s'adonnent à la chasse des canards sauvages et autres oiseaux aquatiques, qu'ils frappent avec leurs avirons. Ces oiseaux alors ne pouvant profiter du secours de leurs aîles, tombent facilement en leur pouvoir.

Quand ils ont fini leur foin, et qu'il est suffisamment sec, ils le mettent sur une sorte de châssis élevé sur le sol au moyen de quatre supports, de manière à le préserver de l'humidité dans le débordement des rivières, et à empêcher qu'il ne soit emporté par la violence du courant. Il en est quelques-uns, possesseurs de rennes, qui les confient, l'été, aux soins d'un Lapon, pour les conduire dans les vallées, et parmi les montagnes, les garder, et veiller sur eux, lorsqu'ils sont à paître. Ce peuple est extrêmement sobre, il ne boit jamais de liqueurs spiritueuses, excepté les jours de nôces où ils en prennent, non par

excès, mais suffisamment pour les porter à la gaieté et au plaisir. La cérémonie du mariage est suivie d'un dîner à leur manière, et après, d'une danse qui n'est accompagnée d'autre musique, que de leurs cris et de battemens de mains. Ils n'aiment point la bière, et quand nous parvenions à leur faire goûter notre vin, ils faisaient des grimaces, et l'avalaient comme une médecine. Le ministre nous assura, d'une manière positive, qu'il n'y avait peut-être pas un seul verre d'eau-de-vie, à deux cents milles quarrés de sa paroisse. Il nous dit encore que l'ivrognerie était regardée, par le peuple, comme le vice le plus scandaleux auquel un homme pût être sujet; et nous ne pûmes nous empêcher de penser que c'était une des causes de ce qu'il était si peu révéré et estimé de son troupeau.

Avec un pareil régime, on peut bien croire que ces pauvres gens sont peu sujets aux causes qui peuvent détériorer le jeu de leurs organes; aussi sont-ils peu exposés aux maladies aiguës, fréquentes dans les contrées plus méridionales, où les mœurs sont dans un état de moindre simplicité. On a eu, dans cette paroisse, des exemples de paysans qui ont

vécu jusqu'à l'âge de cent dix ans ; la seule maladie qui cause chez eux de violens ravages, est une sorte de fièvre inflammatoire de très-courte durée.

CHAPITRE XXXIII.

Excursion de Muonionisca au Mont Pallas et à Kéimio-Tunduri. — Rivières Muonio et Jeres. — Agréable vue dans les environs de cette dernière. — Différens termes des Finlandais pour exprimer une montagne relativement à ses apparences particulières. — Perspective de Kéimio-Tunduri. — Mont Pallas inaccessible. — Aspect de la contrée. — Neige sur le Mont Pallas, et glace sur un lac. — Collection de quelques objets d'histoire naturelle.

Un jour et une nuit passés à Muonionisca servirent à nous rétablir des fatigues de notre dernier voyage; et le matin suivant, nous nous trouvâmes disposés à faire une nouvelle excursion dans le pays. Notre honnête curé fut notre guide dans cette course; c'était un excellent compagnon de voyage: il s'accommodait de tout; et ce qui nous le rendait encore plus recommandable, c'est que nous ne le trouvâmes nullement novice dans la recherche

d'objets d'histoire naturelle. Le D.r Quenzel, qui fit le même tour, l'eut pour compagnon, et l'instruisit sur beaucoup de points : aussi n'était-il pas étranger au nom de certains insectes, tels que la Cochenille aux trois bandelettes, *Coccinella trifasciata*; le Charenson arctique, *Curculio arcticus*; il connaissait assez bien l'ornithologie du canton : il nous parla du Béafin de Suède, *Motacilla suecica*; de la Grive rouge, *Turdus roseus*; il n'était pas sans quelque notion des poissons, autant qu'il avait eu occasion de les avoir.

Entièrement livrés à ses volontés, nous dirigeâmes notre course vers le Mont Pallas. Le nom de cette montagne nous semblant fort étrange, nous priâmes le curé de nous donner ses idées sur ce point. Nous vîmes, à son embarras, que nous lui avions demandé quelque chose au-dessus de ses connaissances, et que nous n'avions aucune explication satisfaisante à attendre de lui. Notre dessein, dans ce petit voyage, était d'avoir, du sommet de la montagne, la vue de toute la contrée qui lui est soumise, comme aussi de faire, sur la route, collection de plantes, d'oiseaux, d'insectes et de coquillages de rivière que la nature pourrait nous offrir; de dessiner en

même temps tous les objets pittoresques qui se présenteraient, et peut-être d'arriver sur un tableau qui méritât quelque considération, tel que celui que nous offriraient quelques Lapons errans et gardans leurs rennes pendant qu'ils paissaient dans les vallées et enfoncemens des montagnes. Nous n'eûmes pas le choix des voitures, et nous fûmes obligés de nous servir d'un canot, jusqu'au pied même de la montagne. En descendant la rivière Muonio, nous vîmes la petite rivière Jeres, qui s'y décharge à trois milles de Muonionisca. Cette rivière coule paisiblement; fréquemment elle forme et traverse de petits lacs. Leurs bords sont charmans; et rien de plus frais, de plus délicieux, de plus varié, que les paysages dont ils sont entourés. La limpide surface de ces lacs était sillonnée par une foule d'oiseaux, et notamment par une quantité prodigieuse de canards sauvages; ils y naviguaient en paix et sans défiance, et pour nous procurer le plaisir de la chasse, ils semblaient s'approcher.

Quand la rivière est abandonnée à son propre lit, et qu'elle coule alors dans un canal plus étroit, les saules et les autres arbustes, dont ses deux rives sont couvertes, se cour-

bent, s'approchent, s'attirent par une sorte de sympathie, et leurs branches entrelacées forment une voûte épaisse, un berceau que la main de l'art semble avoir arrondi, et dont l'aimable et fraîche obscurité nous défendait des rayons du soleil. Quelques canards se hasardaient aussi quelquefois à pénétrer dans ce labyrinthe ; mais soit que l'ombre suffît à leur instinct pour leur faire pressentir quelque danger, soit que notre approche leur décélât, en nous, des ennemis, ils reculaient et s'envolaient : mais vaine prudence, et trop tôt démentie ! Les infortunés passaient sur nos têtes, et le plomb meurtrier allait leur porter, dans les airs, cette mort qu'ils croyaient éviter en désertant les ondes.

Un peintre trouverait, en parcourant les rives de cette rivière, mille points de vue plus pittoresques les uns que les autres, dont la nouveauté piquerait son esprit, et dont l'aspect, tout à-la-fois touchant, mélancolique et champêtre, éveillerait son génie : ce serait un porte-feuille bien précieux que celui d'un artiste habile, dont le crayon aurait fait des études dans ces contrées. En approchant de la montagne, nous arrivâmes à un grand lac ; c'est là que la rivière prend

sa source. L'entrée de ce lac est interceptée par une cataracte d'une très-grande largeur, et tellement hérissée de rochers, qu'un canot vide aurait beaucoup de peine à l'affronter. La nécessité d'y passer, où sont les indigènes lorsqu'ils veulent aller pêcher dans le lac, les détermina à essayer à arracher quelques-uns de ces rochers, pour faciliter le passage à leurs canots de pêche. La richesse du lac était bien faite pour les encourager à ce travail; l'on nous assura que les pêcheurs, dont l'heureuse audace avait franchi la cataracte, ayaient, après quinze jours de pêche, rapporté, chacun pour sa part, quatre à cinq barils de poissons.

Le Mont Pallas, vu d'une certaine distance, paraît peu considérable ; mais à mesure que l'on s'en approche, il prend un caractère plus imposant. Notre curé nous apprit que les Finlandais avaient six mots pour exprimer une montagne : chacun de ces mots exprimait un point caractéristique capable de servir de reconnaissance pour l'objet; savoir, 1.° *Sadio*, qui signifie un petit tertre garni de bois; 2.° *Rova*, une éminence plus considérable, couverte de pierres ; 3.° *Wara*, un monticule parsemé de groupes

d'arbres ; 4.° *Kero*, un large monticule, dont les flancs sont couverts de broussailles ; 5.° *Tunduri*, qui signifie une haute montagne pelée ; 6.°, enfin le mot *Selke*, qui s'applique à une longue montagne, sans aucune indication de sa hauteur.

Après avoir doublé quelques langues de terre, nous ramâmes pour aborder au pied de la montagne de Kéimio-Tunduri, et en débarquant, nous essayâmes de monter à son sommet. L'endroit où le hasard nous avait conduit était extrêmement difficile; c'était peu que d'avoir à gravir, il nous fallait encore nous ouvrir un passage avec nos mains, à travers des bois où personne sans doute n'avait pénétré avant nous, du moins par partie de plaisir. Enfin nous parvînmes à une région découverte, où nous reconnûmes, avec regret, l'impossibilité de gagner le sommet, à cause des marais et des petits lacs dont la montagne était cernée, et qui eux-mêmes étaient séparés les uns des autres par des bas-fonds impraticables ; nous étions cependant assez élevés pour découvrir un vaste horizon, et nous eûmes une idée générale de la contrée. Vers l'Est et l'Ouest, la surface était couverte de collines, aussi loin que l'œil pouvait

s'étendre; leur sommet semblait se confondre à l'horizon avec l'azur des cieux. Au Nord, le Mont Pallas élevait sa tête altière, et dominait les montagnes voisines; tandis qu'au Midi se développait, à la vue, une immense étendue de pays, que d'affreux marécages rendent impénétrable à l'homme.

Tout ce que nous vîmes conviendrait mieux à la froide attention d'un géographe, qu'à l'imagination d'un peintre qui n'y découvrirait que bien peu de chose dont son art pût tirer parti. Nous étions séparés du Mont Pallas par un petit lac dont la surface retenait encore quelques glaçons, tristes vestiges du dernier hiver. Caché dans la profondeur de la vallée, le soleil n'arrivait point jusqu'à lui; et, alimenté par la fonte des neiges, les eaux en conservaient toute la fraîcheur. Au reste, cette neige était entièrement disparue de dessus le Kéimio; mais nous en vîmes à différens endroits sur le Mont Pallas: son élévation en était l'unique cause. Nous parcourûmes différens points de la montagne pour découvrir des oiseaux et des plantes: nous trouvâmes un couple de Tétras, *Tetrao cagopus*; ils étaient plus que moitié blancs, comme aussi des Bruants,

Emberiza nivalis, justement au moment où la couleur de leur plumage changeait ; ils étaient encore presque entièrement blancs. Nous ne trouvâmes dans les lacs que les poissons suivans ; savoir,

Le Saumon blanc,	*Salmo albula.*
La Perche,	*Perca fluviatilis.*
Le Gade,	*Gadus lota.*
La Carpe,	*Cyprinus alburnus.*
Le Brochet,	*Esox lucius.*

A notre retour, nous examinâmes le canal de la rivière, pour trouver de ces coquillages qui contiennent quelquefois des perles ; nous rencontrâmes l'espèce appelée *mya pictorum*, mais à peine nous offrit-elle quelques perles, et celles que nous trouvâmes méritèrent si peu d'attention, que nous n'en gardâmes aucune note. Nos guides étaient étonnés de l'ardeur que nous mettions à nos recherches, et ne pouvaient s'imaginer que nous pussions en tirer quelque utilité. Le curé lui-même ne pouvait concevoir quels avantages réels nous nous proposions dans cette moisson de plantes et d'insectes. Depuis que sa bibliothèque avait été la proie des flammes, il

était venu à bout de se passer de théologie ; il avait, depuis ce temps, disait-il, découvert que la connaissance de l'Être-Suprême, envisagée comme science, n'était en général bonne à rien dans le monde, si ce n'est à amuser l'intelligence, et à écarter du cours de la vie, l'insouciance où l'homme pensant pourrait tomber sur les événemens futurs.

Comme nous nous abandonnions au courant de la rivière, nous arrivâmes à un point-de-vue bien différent de celui dont nous avions joui en le remontant. Il nous restait encore une partie de nos projets à terminer ; c'est-à-dire, de traverser les montagnes pour aller à la recherche des Lapons et de leurs Rennes : mais nous étions tellement fatigués, que nous jugeâmes prudent de retourner à Muonionisca : nous avions fait une tournée de trente-six milles dans l'espace de vingt heures, sans presque nous reposer. La chaleur était excessive ; le thermomètre de Celsius, à midi, s'élevait, à l'ombre, à vingt-sept degrés, et les cousins nous harcelaient continuellement. A notre arrivée à Muonionisca, nous reprîmes nos occupations ordinaires ; et après avoir joui d'un peu de repos, nous commençâmes à nous disposer

pour le départ. Notre résidence en ce lieu contribua à enrichir notre collection, et entre autres objets, nous obtînmes le *Motacilla succica*, avec son nid et ses œufs. Nous eûmes encore une belle poule d'eau qu'un Lapon tua sur un lac voisin; c'est celle que Linné appelle *Larus glaucus*. Outre ces objets, nous ramassâmes une grande quantité d'insectes et de plantes, dont je ferai mention dans un chapitre à part sur la botanique et l'enthomologie de la Laponie, dans le dernier volume, et que j'y renvoie pour ne pas trop interrompre le fil de notre voyage.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXIV.

Départ de Muonionisca. — Chaleur excessive. — Voyage pendant la nuit. — Etablissement appelé le Pallajovenso. — Limites, proprement dites, de la Laponie. — Erreurs des voyageurs et des géographes, concernant la Laponie. — Aspect de la contrée entre Muonionisca et Pallajovenso; et de-là à Kautokeino. — Les petites rivières de la contrée, plus curieuses pour l'observateur, que les grandes. — Embarras des voyageurs, occasionnés par les eaux basses. — La mousse de rennes, ou Lichen rangiferinus *couvrant toute la surface d'un vaste territoire. — Végétation dans son voisinage. — Arrivée à Lappajervi. — Cruelles incommodités que font éprouver les cousins. — Feux et fumée, seuls préservatifs contre leurs morsures. — Pêcheurs Lapons. — Leurs habitations. — Nuit passée avec eux, et logement qu'ils donnent aux voyageurs.*

Nous partîmes de Muonionisca le premier juillet, environ à dix heures du soir; la cha-

leur avait été suffoquante pendant tout le jour. Le thermomètre de Celsius marquait, à midi, vingt-neuf degrés; à minuit il descendit à dix-neuf. L'eau des rivières et des lacs avait la transparence du cristal le plus pur; et nous nous serions volontiers baignés, si nous n'eussions été effrayés par des myriades de cousins qui nous eussent dévorés. La violence de la chaleur nous fit résoudre à ne voyager désormais que la nuit, et à nous reposer le jour : ainsi nous jouissions de cette douce température de l'air, produite dans la nuit, par l'obliquité des rayons du soleil. Nous remontâmes le Muonio jusqu'à la petite rivière Pallojoki, à une petite distance de laquelle est un établissement ou colonie, appelé Pallajovenso.

Cette colonie est proprement la limite de la Laponie vers Torneá : aussi est-elle nommée, dans la carte, Torneá-Lapmark; de la sorte, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à Pallajovenso, on ne peut géographiquement dire avoir mis les pieds en Laponie. Toute l'étendue de cette vaste contrée, qui comprend Luléa, Pitéa et Uméa, jusqu'à Torneá, appartient proprement à la partie Ouest de la Bothnie : à cet égard, les voyageurs sont dans l'erreur quand

ils croient avoir pénétré en Laponie, lorsqu'ils n'ont pas été plus loin que Toruéa; et quand même ils seraient arrivés aux limites de Westro-Bothnie, qui fait un angle vers le Nord, au-delà de Tornéa, d'à-peu-près deux cent quarante milles, ils ne pourraient encore se vanter, géographiquement parlant, d'avoir mis le pied en Laponie.

Si quelque voyageur en Suède n'aspire qu'à la gloire de pouvoir dire qu'il a pénétré jusque chez les Lapons, il n'a pas besoin d'aller plus loin qu'Asèle, situé à environ 100 milles au plus d'Uméa, sur les bords d'Angerman-land; mais s'il désire voir un pays différent de tout ce qu'il a vu, et contempler les mœurs d'un peuple dissemblable, sous tous les rapports, des autres habitans de l'Europe, il faut qu'il gagne plus vers le Nord, et laisse derrière lui les grandes villes et toutes les idées qu'il a puisées chez les nations civilisées. Les divisions géographiques d'une contrée, sont plus communément le résultat des convenances des souverains, qu'une soumission à celles tracées par les mains de la nature, qui, dans ses procédés, ne suit d'autres lois que les siennes. Sans doute le roi de Suède peut, à son gré, nommer Laponie le

pays qui est actuellement la Bothnie occidentale, mais sa décision n'apportera aucun changement dans les mœurs des indigènes, ni dans les dispositions naturelles de cette région.

Il est étonnant que Maupertuis, à qui les sciences ont dû une topographie du lieu où il fit ses observations, qui a écrit un livre élémentaire de géographie, et si célèbre d'ailleurs par ses travaux astronomiques, ait eu si peu de connaissances précises des localités. Il confond continuellement la Laponie avec la Westro-Bothnie; et cependant il donne le titre de *Voyage au fond de la Laponie* à celui qu'il fit pour visiter, avec M. Celsius, le rocher couvert de caractères runniques, tandis, qu'au fait, il avait à peine touché les confins de la Laponie.

D'autres voyageurs, après lui, sont tombés dans la même erreur; ils ont cru avoir été en Laponie, quand ils n'ont pas dépassé Tornéa. Ils ont également confondu la langue laponne avec la finlandaise; et parce qu'ils amenèrent avec eux une jeune fille née dans la ville de Tornéa, ils prétendirent avoir avec eux une Laponne.

Les académiciens français mêmes voulu-

rent amener, en France, deux de ces femmes, qui, peut-être, n'étaient pas Laponnes, et ne parlaient que le finlandais. On se souviendra comment Voltaire saisit, dans tous ses écrits, l'occasion de se moquer de Maupertuis, et de ses voyages. Il dit, dans la satire du *Russe à Paris :*

Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'Ourse,
Beaux lieux où nos Français, dans leur savante course,
Allèrent, de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pôle applati par Newton;
Et dans ce grand projet, utile à cent couronnes,
Avec un quart de cercle, enlever deux Laponnes?

Le pays depuis Tornéa jusqu'à Muonionisca et Pallajovenso, quoique changeant insensiblement de nuance pour prendre un caractère vraiment sauvage, ne varie cependant pas infiniment. Les montagnes, les cataractes, les lacs et les bois ont un air de famille : en un mot, les objets qui se présentent d'eux-mêmes à la vue, n'ont pas une assez grande différence, pour mériter une considération particulière. Cependant le pays, en allant de Pallajovenso à Kautokéino, par la petite rivière Pallojoki, offre des aspects plus variés. Les petites rivières, en général,

sont plus intéressantes pour l'observateur, parce qu'on les visite moins, et que les contrées qu'elles arrosent, et les peuplades qui les habitent, sont moins connues : il n'en est point ainsi des grandes; elles sont plus fréquentées, particulièrement l'hiver, temps où elles servent de grandes routes à ceux qui viennent de Muonionisca et Tornéa. Il résulte de-là, que les indigènes riverains de ces fleuves, se familiarisent avec les marchands, et sont déjà un peu plus éloignés de la nature, que ceux qui n'ont de notions que des objets absolument particuliers au pays. Le passage au Nord sur le Muonio, de Muonionisca à Enonteki, est approchant le même que celui de Kengis à Muonionisca, ou celui du Haut-Tornéa à Kengis.

Pallajovenso est un établissement de Finlandais, d'environ quatre à cinq familles. Les marchands de Tornéa s'y sont construit un petit pied-à-terre, qui ne consiste qu'en une seule chambre, dans laquelle ils peuvent faire du feu, et se reposer quand ils passent, en hiver, dans cette colonie, pour se rendre aux foires. Les habitans de Pallajovenso sont à leur aise; leurs habitations sont décentes et propres; bien différentes, en cela, de

celles des autres habitans de ces contrées. Après nous y être rafraîchis, nous continuâmes notre route jusqu'au confluent du Muonio et du Pallojoki, que nous remontâmes pour gagner Lappajervi. Si l'on pouvait faire ce trajet en droite ligne, il serait à peine de douze milles; mais les sinuosités de la rivière le rendent de plus de trente. La rivière Pallojoki nous présenta des obstacles d'un genre que nous n'avions point encore éprouvés depuis le commencement de notre voyage. Depuis très-long-temps il n'était tombé de pluie, et les eaux étaient si basses, que notre canot touchait à chaque instant. Il fallut absolument nous mettre à terre pour l'alléger. Les longs circuits de la rivière se répétaient si fréquemment, que cette navigation était extrêmement ennuyeuse; nos matelots étaient obligés d'avoir recours à des manœuvres très-fatigantes pour avancer; souvent ils étaient forcés de mettre pied-à-terre, et de remorquer le canot; d'autres fois, il leur fallait se mettre à l'eau, et le soulever à force de bras pour le remettre à flot, et le pousser en avant, quand le lit de la rivière était vaseux et presque à sec. Ces bonnes gens étaient continuellement inondés

de sueur ; malheureusement, malgré tant de fatigues, ils fesaient fort peu de chemin, et souvent la rivière, en se reployant sur elle-même, pour ainsi dire, les conduisait à une très-petite distance du lieu où ils voulaient arriver, sans en être presque plus avancés pour cela, puisque, par de nouveaux détours, elle les en éloignait de nouveau.

Quant à nous qui longions le rivage à pied, nous n'étions guères plus contens de notre sort ; nous étions constamment réduits à nous frayer un chemin à travers les buissons et les ronces ; et ce n'était qu'avec les plus grandes difficultés que nous pouvions avancer, nous trouvant à chaque pas arrêtés par les branches d'arbre : les voiles qui nous couvraient le visage, s'y accrochaient, se déchiraient, et nous laissaient en proie aux cousins. Toutefois, un changement subit de scène vint nous distraire de nos fatigues ; et le spectacle que nous offrirent et les manières et la physionomie nouvelle pour nous, des habitans qui se présentèrent à notre observation, vint nous dédommager, et nous fit oublier les peines que nous avions souffertes.

Avant d'arriver à Lappajervi, nous fîmes halte, quelque temps, sur un rocher considérable, qui, séparé du rivage par un bras de la rivière, formait une espèce d'îlot. Nous allumâmes des feux pour écarter les cruels cousins, et pouvoir dîner sans être tourmentés par leurs morsures. Le paysage nous offrait une perspective que nous ne connaissions pas encore. La mousse, dont se nourrissent les rennes, couvrait le sol des environs, presque entièrement plat, et borné, dans l'éloignement, par quelques monticules que cette même mousse couvrait également: naturellement d'un jaune pâle, la sécheresse l'avait rendue presque blanche. La régularité et l'uniformité de cette espèce de tapis, était de l'effet le plus singulier et le plus frappant; je n'ai rien vu qui lui soit comparable. Cette mousse formait des compartimens d'un empan d'étendue environ, peu séparés l'un de l'autre à leurs extrémités. Leur forme est tantôt irrégulièrement ronde, tantôt octogone; cela donnait à ce tapis l'apparence d'une mosaïque ou d'une broderie. La couleur blanchâtre de cette mousse approchait de celle de la neige; mais ces idées d'hiver, que cette couleur retraçait à notre mémoire, s'effaçaient bientôt

dices de la maladie et du dépérissement. Enfin ce fut ici que nous nous reconnûmes vraiment dans un pays totalement étranger à tout autre, où la surface de la terre, et le genre de ses productions, révélaient que la nature l'avait destiné à des races d'hommes et d'animaux entièrement différentes de celles qui existent en Europe.

Nous arrivâmes le soir à Lappajervi, à la grande satisfaction de nos bateliers; ils espéraient s'y refaire des fatigues de notre pénible voyage. En touchant aux bords du lac, nous rencontrâmes deux pêcheurs Lapon, qui revenaient de leur pêche du jour, et se préparaient à passer la nuit en ce lieu. Nous fûmes guidés, à l'endroit où ils se trouvaient, par une large colonne de fumée qui se perdait dans l'air. En approchant d'eux, nous vîmes qu'ils s'étaient enduit la figure avec du goudron, et qu'ils avaient la tête, les épaules et le corps couverts d'un vêtement de laine, pour se préserver des cousins. L'un d'eux fumait du tabac, et l'autre disposait le poisson qu'ils avaient pris, pour le faire sécher au soleil. Leur malpropreté, leur maigreur et leur laideur, étaient le symptôme évident de leur pauvreté; ils étaient entourés, depuis

les pieds jusqu'à la tête, d'innombrables essaims de cousins, dont les aiguillons se faisaient jour encore au travers de leurs vêtemens. Inondés de sueurs, ils n'osaient néanmoins se déshabiller, ni moins encore s'éloigner du feu. Notre arrivée fut signalée par des myriades de ces insectes que nous traînions nous-mêmes après nous, et que nous vînmes ajouter à celles qui tourmentaient ces bonnes gens. Il nous était impossible de goûter un moment de calme; à chaque instant nous étions forcés de baigner, pour ainsi dire, nos têtes dans la fumée, ou de sauter par-dessus la flamme, pour nous débarrasser de ces terribles persécuteurs.

Nos gens amarèrent notre canot à terre, et nous marchâmes environ un mille dans le pays, pour visiter les familles de ces deux pêcheurs, qui avaient établi là leur demeure. Nous trouvâmes par-tout des feux allumés; les cochons, les vaches, avaient les leurs; il y en avait, non-seulement dans l'intérieur des maisons, mais encore au-dehors, près de la porte. Ces maisons laponaises ne sont pas aussi grandes que celles des Finlandais: la porte d'entrée de celle que nous visitâmes, en cet endroit, n'avait seulement que quatre

pieds de haut, de manière que nous fûmes obligés de nous courber pour y entrer; nous avions laissés nos tentes derrière nous, dans l'espoir que nous trouverions du logement pour passer la nuit avec ces Lapons, et qu'il serait au moins aussi passable que nous l'avions eu chez les Finlandais; mais nous nous trouvâmes déçus dans notre attente: il ne nous en fallut pas moins profiter des offres que ces bonnes gens nous firent. Ainsi quand le temps du repos fut venu, on nous conduisit à une petite chambre enfumée, où nous trouvâmes des peaux de rennes tendues sur des feuilles de bouleau, dont on avait jonché le plancher. Nous avançâmes à tâtons, car la fumée nous empêchait de découvrir aucune lumière; quelque temps après que nous nous fûmes étendus pour dormir, j'entendis une espèce de souffle qui partait d'un coin de la chambre, et assez fort pour mériter notre attention, d'autant mieux que nous avions imaginé être les seules créatures vivantes réunies dans ce local. Je crus que c'était un chien, ou quelque autre animal, venu passer la nuit près de nous; mais bientôt je distinguai un soupir sourd, qui sem-

blait plutôt provenir d'un homme que d'un animal. Je soulevai doucement la tête, pour essayer si je pourrais distinguer quelque chose. Quelques crevasses dans les murs, et quelques ouvertures au plancher, laissaient pénétrer une faible lumière, lorsque, pour m'assurer de la cause de mes inquiétudes, je me glissai en avant, sur mes mains et mes genoux. Je ne tardai point à découvrir le lieu d'où venait ce bruit, et j'y trouvai deux enfans nus, couchés sur des peaux de rennes. Ces pauvres enfans se réveillèrent, et me voyant approcher d'eux, dans la posture où j'étais, ils crurent qu'ils allaient être la proie de quelque bête sauvage. Dans l'effroi que je leur causai, bien involontairement, ils se levèrent en criant, et coururent aussitôt à leur mère pour implorer son secours. La peur de cet enfant nous fit un peu rire, et servit à distraire notre esprit de la tristesse dans laquelle l'avaient plongée l'aspect des Lapons couverts de goudron, l'état de souffrance dans laquelle nous trouvions les habitans, les animaux, et même les vaches qui s'abritaient près des feux et des fumées, pour se garantir du fléau des insectes. Les

femmes étaient, ici, extrêmement laides et sales; un air de malpropreté régnait partout, et tout indiquait, en eux, un état de malaise.

CHAPITRE XXXV.

Lac de Pallajervi, et îles de Kintasari. — Séjour dans cette île. — Occupations et amusemens. — L'hirondelle de mer. — Sagacité de ces oiseaux, et leur utilité aux pêcheurs. — Engagement de quelques Lapons pour la continuation du voyage. — Départ de Kintasari. — Petite rivière appelée Restjoki. — description des Lapons nomades. — Leur malpropreté. — Renvoi des Finlandais. — Marche à pied avec les Lapons. — Nature et disposition de ces gens. — Extrême chaleur du temps. — Inconvénient qu'elle amène. — Arrivée au lac Kervijervi, que les voyageurs traversent en canot.

Nous reçûmes à Lapajervi des renseignemens très-décourageans sur la possibilité de continuer notre route à Kauto-Keino; la distance n'est cependant que de soixante-dix milles : mais il nous fallait traverser plusieurs lacs, remonter et descendre plusieurs rivières, nous

nous hasarder au milieu de plusieurs marais, et renoncer à l'espoir de trouver aucune habitation, et de voir une seule créature humaine dans tout le voyage; mais dès les premiers pas que nous avions faits pour notre expédition, nous nous étions résolus à n'être découragés par aucun récit sur les difficultés, mais bien de nous rendre témoins par nous-mêmes, de ceux sur lesquels on pourrait réellement compter; c'est à cette inflexible détermination qu'il fallut principalement attribuer le succès de notre entreprise.

On nous donna à entendre que nous pourrions peut-être trouver quelques pêcheurs Lapons sur le lac de Pallajervi; dans cette espérance, nous remontâmes la petite rivière Pallajoki, qui tire sa source de ce lac. Les eaux de cette rivière sont si basses, elle a si peu de largeur, elle serpente de tant de manières, que ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés qu'elle est navigable. Nos embarras, en la remontant, se multipliaient à mesure que nous avancions; nous étions forcés, la plupart du temps, de porter nos bagages pour alléger notre canot. Quand nous arrivâmes au lac, il s'éleva un vent si fort, que notre canot fut en danger de som-

brer, avant d'arriver à la petite île Kintasari. En gagnant l'île, nous découvrîmes trois pêcheurs, qui avaient élevé une sorte de hutte avec des branches d'arbres, recouvertes de vase ; une quantité considérable de poissons était suspendue aux parois pour les faire sécher. On peut faire le tour de cette île dans une demi-heure de temps ; près d'elle, on en aperçoit une autre de moindre étendue, et trop peu importante pour avoir mérité de recevoir un nom.

Le lac avait une ceinture de petits tertres couverts de mousse de rennes, entremêlés de bouquets de bouleau et de sapin. C'était par-tout à-peu-près le même aspect que celui dont nous avons déjà parlé. Notre imagination s'exaltait par ce tableau, dont nos yeux ne se rassasiaient pas, et nous nous croyions sur quelque île enchantée : en portant nos regards autour de nous, nous ne trouvions aucun rapprochement à faire avec aucuns paysages que nous eussions vus auparavant ; nous étions, en effet, dans un nouveau monde : le soleil qui brillait sur nos têtes ne se plongeait jamais sous l'horizon, et nous ne voyons presque d'autres couleurs que le blanc entremêlé de vert. Cet objet s'unissant à la forme

pittoresque des habitations des pêcheurs ; la nouveauté des fleurs dont cette île était parée; celle des oiseaux dont les chants faisaient retentir les bois; les divers accens que modulaient leurs gosiers, auraient réellement suspendu toutes nos facultés, si nous n'eussions été préparés d'avance à une scène si extraordinaire. Notre tente, quand elle fut dressée, paraissait être le palais de l'île ; elle surpassait d'autant, en luxe, la hutte de nos Lapons, que la résidence des potentats l'emporte sur les chétives demeures de leurs sujets. Nous nous éloignâmes à quelque distance sur le lac, dans notre canot, pour jouir de la perspective de notre heureux séjour; et ce ne fut pas sans quelque sentiment d'orgueil, que nous contemplâmes la brillante apparence de notre chimérique royaume. L'intérieur de notre demeure était jonché de feuilles de bouleau, entremêlées de mousse, dont les émanations répandaient un parfum délicieux. Nos pêcheurs s'étonnaient de la splendeur d'un pareil établissement, et pour la première fois, ils eurent, par cet échantillon, quelque idée du faste des nations policées. Les trois jours que nous passâmes dans cette île, s'écoulèrent dans ces jouissances qui contribuèrent à nous

les faire trouver courts. Le lac fournissait à notre table le plus beau poisson; nous trouvions, dans le gibier, de quoi varier nos mets. Dans les intervalles des repas, tantôt nous nous livrions au plaisir de la pêche, pour connaître les espèces que recélait le lac; tantôt, armés de nos fusils, nous poursuivions, ou les quadrupèdes qui tombaient sous nos coups, ou l'oiseau qui n'avait de refuge que dans les airs, où souvent il disparaissait. Quand la chaleur était trop forte, nous descendions nous rafraîchir et folâtrer dans les ondes, à l'ombre des berceaux, formés par les branches flexibles des bouleaux; enfin, nous occupant d'objets plus essentiels, nous dessinions les paysages des environs, et recueillions les plantes et les insectes qui, par leur nouveauté, fixaient le plus notre attention. Nous nous abandonnâmes à ces amusemens paisibles, dignes des siècles de l'innocence, sans que les cousins vinssent nous troubler; heureusement ils avaient été emportés loin de l'île par un vent violent, dont le souffle bienfaiteur avait tellement rafraîchi l'atmosphère, que le thermomètre était descendu à sept degrés.

Nous éprouvions toujours un nouveau

plaisir, toutes les fois que nos pêcheurs revenaient de leurs travaux ; la joie semblait alors briller sur leurs visages ; leur retour nous était prédit long-temps avant que nous les vissions, par des nuées d'hirondelles aquatiques (*sterna hirundo*), qui, planant dans l'air, semblaient, par leurs cris, les saluer à leur arrivée à terre. Ces oiseaux se nourrissent des petits poissons que les pêcheurs leur jettent, ou qu'ils laissent dans leurs canots quand ils tirent leurs filets. Il paraît y avoir une sorte de rapport, une espèce d'intelligence entre ces hommes et ces oiseaux, qui, les uns et les autres, dans cette saison, attendent, de la pêche, le moyen de subsister. Ils viennent régulièrement le matin, à la même heure, comme pour avertir le laborieux pêcheur qu'il est temps de partir pour le travail ; et celui-ci se fiant à ce régulateur, n'a pas besoin, pour l'emploi de son temps, de ces moyens dont le luxe décore les appartemens des grands, pour les prévenir du rapide passage des heures qu'ils dépensent à ne rien faire. Ces oiseaux partent avec les canots, et servent aux pêcheurs comme de boussole, en planant sur les parties du lac où ils voient le poisson rassemblé par bancs. La vue de ces

oiseaux est tellement perçante, que lorsque les pêcheurs entendent leurs cris, et les voient se plonger dans l'eau, c'est un indice pour eux, du lieu le plus propice à jeter leur filet, et presque une garantie du succès. Ils y sont rarement trompés; et ne prennent jamais une plus grande quantité de poisson, que quand ils répondent aux invitations de leurs zélés conducteurs. Ces pêcheurs, loin d'être ingrats envers eux, leur témoignent au contraire le plus grand attachement; aussi parurent-ils très-affectés, quand ils virent que nous nous disposions à en tirer quelques-uns pour les examiner. Ces oiseaux se sont rendus si familiers avec leurs amis, qu'ils viennent prendre le fretin dans leurs filets, et même dans leurs canots, en leur présence. Ils nous parurent si agiles dans leur vol, que si on jetait un poisson en l'air, ils s'élançaient dessus, et l'attrapaient avant qu'il retombât dans l'eau. Comme les pêcheurs craignaient qu'ils ne les quittassent si l'on en tirait quelques-uns avec un arme à feu, je cherchai à en prendre à la ligne. En conséquence je cachai un hameçon dans la tête d'un poisson, et tenant la ligne de l'autre bout, je leur jetai l'amorce, à quelques pas de moi; mais ma

peine fut sans récompense : car telle est la finesse de leur vue, qu'ils découvraient bientôt la ruse; et quoique plusieurs se saisissent du poisson, ils ne l'avalaient pas quand ils sentaient qu'il tenait à une ficelle.

Bien que nous accordassions beaucoup à nos plaisirs, pendant les trois jours que nous séjournâmes dans notre île, nous n'en prenions pas moins nos mesures pour continuer notre voyage. Tout dépendait de rencontrer quelques Lapons voyageurs, qui auraient pu nous aider à traverser les montagnes à l'aide de leurs rennes, et nous montrer les passages par lesquels nous pourrions suivre notre route. Pour nous rendre plus certaine la probabilité du succès, nous envoyâmes, en avant de l'île, un des pêcheurs pour chercher quelqu'un qui pût lui dire l'endroit où l'on pouvait les joindre. Notre envoyé avait même plein pouvoir de traiter avec eux, et de leur faire les propositions qu'il croirait devoir être les plus convenables. Il partit, et promit d'être de retour dans vingt-quatre heures; le second jour après son départ, nous fûmes inquiets; mais quand le troisième fut passé sans qu'on eût de ses nouvelles, ses camarades prirent l'alarme, et ne savaient

à quoi attribuer son retard. Seul, et traversant un pays inhabité, il n'était exposé cependant à aucun danger, excepté à la rencontre de quelques ours qui, l'été, ne sont pas bien féroces. Il restait à croire qu'il s'était perdu dans les bois, où qu'il était tombé dans quelques précipices, et qu'ainsi il n'avait pu regagner son canot. Les pêcheurs se préparaient déjà à partir pour aller à sa recherche, et nous commencions à désespérer d'aller plus loin, quand, à la grande satisfaction de tous, l'absent reparut, et nous rejoignit. Il nous dit que n'ayant trouvé aucun Lapon sur les montagnes les plus voisines, il n'avait pas voulu revenir sans remplir l'objet de sa mission, et qu'il avait poussé plus loin ; qu'enfin il était parvenu jusqu'à deux familles qui l'avaient conduit au bord d'un ruisseau, appelé Restijoki, où il les avait laissées à nous attendre.

Ce rapport fut le signal de notre départ de l'île ; notre tente fut levée et ployée, et faisant nos adieux à nos pêcheurs, nous continuâmes notre route.

Nous arrivâmes bientôt au bord du ruisseau sur lequel était le rendez-vous ; nous le remontâmes dans tous ses détours, impa-

tiens de joindre nos Lapons, et dans des transes continuelles, que s'ennuyant de notre long retard, ils ne se fussent éloignés, tant était faible la confiance que nous avions en leur complaisance. Enfin nous arrivâmes au lieu où ils avaient promis de nous attendre, et nous eûmes la satisfaction de les y trouver : six hommes et une jeune fille formaient la troupe ; ils étaient assis sous un bouleau, aux branches duquel ils avaient suspendu les provisions du voyage, qui ne consistaient qu'en poisson sec : ils étaient couchés sur l'herbe, dans différentes positions, autour d'un grand feu, auquel ils faisaient rôtir leurs poissons enfilés par une baguette qu'ils avaient coupée à l'arbre même sous lequel ils étaient. La jeune fille nous aperçut la première ; elle nous indiqua au reste de la troupe qui ne s'occupait que du poisson qu'elle rôtissait. Nous mîmes pied à terre, et nous allâmes à eux, sans qu'ils témoignassent faire la plus légère attention à nous. Les hommes étaient vêtus d'une espèce de robe noircie par la fumée, et faite de peau de rennes, avec un collet relevé par derrière, et se tenant fort roide. Ils avaient, autour de leurs reins, une ceinture qui serrait leur robe contre le corps ; et lui don-

nait la forme d'un sac, où ils mettaient tout ce qui servait à leur usage; ils portaient en outre des pantalons et des bottines, également faits de peaux de rennes; les pieds de ces bottines étaient fort larges, et remplis d'une sorte de foin qu'ils écrasent et adoucissent comme le chanvre. La fille portait des pantalons et des bottes semblables à celles des hommes; mais ses habits étaient de laine; et son bonnet, fait d'un drap vert, s'élevait en pointe sur le sommet de la tête, à-peu-près comme le bonnet des anciens peuples de la Sythie.

Ces Lapons étaient presque tous petits; leurs traits les plus caractéristiques étaient la platitude de leurs joues, le menton pointu, et la saillie de leurs pomettes. La jeune fille n'était rien moins que jolie; elle paraissait avoir environ dix-huit à dix-neuf ans; elle était d'une assez robuste complexion; ses cheveux étaient châtains. Des six hommes, quatre avaient des cheveux noirs, ce qui me fit présumer que cette couleur prévalait parmi les Lapons, et les distinguait des Finlandais, parmi lesquels, pendant tout le temps que j'ai passé au milieu d'eux, je n'en ai pas remarqué un seul avec des cheveux de cette couleur.

Les personnes, ainsi que l'habillement de

ces Lapons, étaient d'une malpropreté dont il est difficile de se faire une idée. Ils tenaient dans leurs mains le poisson qu'ils devaient manger, et l'huile qui dégoûtait de ces poissons coulait le long de leurs bras, jusque dans les manches de leur robe, dont on pouvait sentir l'odeur à une distance assez éloignée. La fille paraissait être plus propre, et avoir quelque chose de cette décence qui fait le plus bel ornement de son sexe : l'on s'en apercevoit à la manière de refuser la boisson qu'on lui offrait, notamment l'eau-de-vie, qu'elle aimait cependant autant que les hommes. C'est ainsi qu'au milieu de la Laponie on trouve encore, chez les femmes, cette affectation de modestie, cet apparent éloignement à posséder ce qu'elles désirent le plus.

Nous débarquâmes nos effets, et nous terminâmes nos comptes avec nos bons Finlandais, qui nous avaient si fidèlement et si bien servi depuis Muonionisca. Nous eûmes pour eux tous les égards que leur honnêteté pouvait attendre de nous; et en les congédiant, nous aperçûmes les larmes de l'affection et de l'attachement inonder leurs visages. En nous quittant, ils nous remercièrent, et nous pre-

nant par la main, ils nous réitérèrent l'expression de toute leur gratitude. Nous partagions tellement les mêmes sentimens de reconnaissance et de cordialité, que nous leur rendîmes unanimement toutes les marques d'amitié que nous en recevions. Malgré le caractère phlegmatique des Lapons, ils ne restèrent point insensibles à cette scène dont ils se trouvaient témoins; elle ne pouvait que leur donner une bonne opinion de nous, et les encourager à nous rendre tous les services que nous pouvions en attendre; s'il était possible, toutefois, d'exciter la moindre passion dans des ames aussi engourdies que la leur. Nous étions cependant fort aise qu'ils jugeassent, par leurs yeux, de l'amitié et des regrets que nous témoignaient les Finlandais; nous espérions que cette circonstance leur inspirerait de la vénération pour nous, et les déciderait à mettre toute leur activité à nous accorder ce que nous leur demanderions.

Le départ de nos Finlandais est une époque remarquable dans notre voyage; elle était en effet de nature à faire une vive impression sur nous; il nous sembla, dans ce moment, que toute relation avec le reste du monde, avait

cessé pour nous ; et véritablement notre position était aussi singulière que critique : notre sort était entre les mains de ces Lapons ; d'eux dépendait, non-seulement le complément de notre périlleuse entreprise, mais encore notre existence. Si malheureusement la continuation de notre voyage leur eût paru impraticable, et qu'ils nous eussent abandonnés à nos propres moyens, nous eussions été perdus : comment retourner à notre petite île de Kantafari, maintenant que nous étions dépourvus de canot pour nous faire traverser le lac, et nous porter à cette charmante retraite que nous venions de quitter avec tant de regret ? Telles furent nos premières et douloureuses réflexions ; mais enfin nous en vînmes à considérer que ces Lapons ne sont point un peuple cruel ; et quoiqu'ils fussent au nombre de sept avec la fille, nous étions assez forts pour les contenir dans l'ordre, quoique nous ne fussions que quatre ; savoir, le colonel Skioldebrand, moi, un domestique et un interprète. La raison pour laquelle ils vinrent en si grand nombre, n'était que pour le transport de nos bagages. Ils nous apprirent que les piqûres des cousins rendent, dans cette saison, les rennes intraitables, et sou-

vent dangereux, et que les tourmens qu'elles leur font éprouver, font quelquefois dégénérer leur impatience en une véritable rage. D'après cela, il eût été à craindre qu'ils ne s'écartassent et ne se perdissent avec nos provisions et nos effets; malheur qui nous eût plongés dans la plus grande détresse. Nos Lapons se partagèrent la charge de nos équipages entre eux. La jeune fille même n'en fut pas exempte. Nous remarquâmes qu'ils donnaient les paquets les plus légers à ceux d'entre eux qui étaient les moins forts, ce qui nous fit prendre une assez favorable idée de la justice de ces peuples. Pour les maintenir dans les bonnes dispositions qu'ils montraient, nous leur distribuâmes à chacun un verre d'eau-de-vie, pendant qu'ils faisaient leurs balots, leur en promettant un autre au moment du départ. A peine l'eurent-ils reçu, qu'ils en demandèrent un troisième, et quoique nous eussions à craindre qu'il ne les enivrât, nous ne crûmes pas devoir le leur refuser pour nous les attacher davantage. Ils appuyèrent assez plaisamment leur demande sur l'autorité d'un proverbe lapon qui dit : « Avant un voyage, prends un verre d'eau-de-» vie pour la santé du corps; et en partant,

» prends-en un autre pour le courage de le » fournir ». Enfin nous nous mîmes en route; l'un d'eux ouvrait la marche, et le reste suivait à la file.

C'était la première fois, depuis le commencement de notre voyage, que nous le faisions ainsi; et nous éprouvions un singulier plaisir de voir l'ordre suivi par notre petite caravane. Nous formions l'arrière-garde, pour veiller à ce que rien ne glissât, et ne fût en danger de se perdre, et de plus, pour observer la coutume de ceux qui allaient en avant. Notre plaisir, toutefois, était un peu altéré par l'odeur insupportable que laissaient après eux nos sales conducteurs, quand ils commencèrent à suer; cette odeur est au-delà de tout ce que l'on pourrait imaginer.

La chaleur était extrême; le thermomètre montait à vingt-neuf degrés à l'ombre, et quarante-cinq au soleil : le sol brûlait les pieds, et le peu de broussailles que nous trouvions sur notre route, ne nous garantissait guère de l'ardeur du soleil. Nous étions presque suffoqués, et pour ajouter à nos souffrances, nous étions forcés de porter un habit de drap épais, pour nous préserver de l'infernal aiguillon des cousins; et le voile qu'il

nous fallait avoir sur la tête, nous empêchait de respirer librement. Cette grande chaleur opérait plus puissamment sur nos Lapons, qui avaient déjà avalé trois verres d'eau-de-vie; ils se reposaient à de courtes distances, et nous demandaient à chaque moment de leur liqueur favorite. Nous reconnûmes bientôt que nous n'avions plus à faire aux Finlandais, toujours sobres, autant que robustes, actifs et hardis. Il nous fallait nous contenir avec cette troupe de misérables qui ne pensait qu'à son palais, et nullement au travail. Nous parvînmes de cette manière à faire six milles pendant lesquels ils s'arrêtèrent, pour se reposer, environ cinquante fois, et toujours en demandant de l'eau-de-vie. Si nous n'avions eu la fermeté constante de la leur refuser, nous n'aurions point avancé dans tout le jour: ils mouraient de soif, et dès la première source qu'ils trouvèrent, ils y plongèrent la tête comme autant de canards, et burent à outrance.

Nous fûmes continuellement occupés, pendant toute la route, à pousser nos guides en avant, et à les empêcher de s'écarter. Quand l'un d'eux tombait, tous les autres s'arrêtaient: c'était un signal de halte; toute la

caravanne

caravane se jetait à terre; et ce n'était alors qu'à force de suppliques que nous réussissions à décider ces drôles à se dresser sur leur jambes. Nous fûmes environ six heures à faire six milles; et enfin nous arrivâmes aux bords d'un petit lac, appelé Kevijervi, sur la droite duquel s'étend une chaîne de montagnes qui forment les limites du Finmark, ou Laponie norwégienne, et de la suédoise.

Nous trouvâmes, au bord de ce lac, deux canots qui étaient entièrement délabrés, et n'avaient que des avirons éclatés et d'inégale longueur. Ces canots avaient été construits par les Lapons; ils étaient demeurés ensevelis dans les neiges pendant l'hiver, et exposés à toute l'inclémence des saisons; tel était le frêle secours qui nous était donné pour traverser, sur le lac, une espace d'environ deux milles d'étendue. Deux Lapons se mirent à ramer, pendant que deux autres puisaient, le plus vîte qu'ils pouvaient, l'eau qui entrait au travers des crevasses, et nous aurait fait couler bas en peu de temps, s'ils n'eussent mis à ce travail toute leur activité. Quoique nous fussions tous alors dans une circonstance assez critique, ce ne fut pas sans quelque indignation que nous vîmes nos

rameurs faire avancer notre canot, avec autant d'indolence, et avec une contenance aussi flegmatique, que si notre position n'eût demandé aucune attention de leur part. Ce ne fut qu'à force de crier, de solliciter, de pester, de jurer, de les presser, de les aider nous-mêmes, d'user de nos propres chapeaux pour vider l'eau qui entrait de tous côtés, de ramer avec eux, enfin, de les battre quelquefois pour les faire travailler, que nous arrivâmes, sains et saufs, à l'autre rivage.

CHAPITRE XXXVI.

L'Angélique, plante regardée comme un mets délicieux, par les Lapons. — Ses qualités salutaires. — Nouveaux tourmens occasionnés par les cousins. — Arrivée à la rivière de Pepojovaivi. — Rencontre de quelques pêcheurs Lapons et de deux enfans. — Lapons qui préparent leur souper. — Leur manière de manger. — Soupçons qu'ils forment sur les voyageurs qu'ils supposent être des émissaires du gouvernement. — Missionnaires en Laponie. — Religion et institutions civiles des Lapons. — Leurs manières peu sociales de vivre. — Accroissement des loups en Laponie, pendant les dernières années. — Voyage fait, en canot, sur la rivière Pepojovaivi.

Nous traversâmes le lac sans aucun accident: nous quittâmes alors nos canots; et en compagnie de nos Lapons, nous poursuivîmes notre voyage à pied. Un de nos guides, aper-

cevant sur le bord du lac une certaine plante qui y végétait avec vigueur, l'arracha et la dévora aussitôt avec autant d'avidité, que si c'eût été le meilleur mets du monde : c'était une Angélique de la plus belle venue. Cette plante croît dans ces contrées australes, dans toute son excellence, et passe pour le meilleur anti-scorbutique possible. Je témoignai à cet homme le désir d'en goûter ; il m'en donna une tige, dont je trouvai le goût et la saveur si agréables, que j'en devins presque aussi avide que les Lapons. Je suis convaincu que c'est à cette plante que j'ai dû la bonne santé dont j'ai joui constamment pendant tout le temps que j'ai vécu dans ces contrées, où nous ne trouvâmes d'autre nourriture que du poisson sec ou salé, de la chair de renne desséchée, du fromage dur, du biscuit et de l'eau-de-vie, alimens naturellement échauffans et mal sains. L'Angélique était, en un mot, le seul végétal frais et salubre qu'il nous fût possible de nous procurer ; et il est à remarquer que mon compagnon de voyage, qui ne faisait point usage de cette plante, éprouvait souvent des douleurs d'estomac, accompagnées d'indigestions.

Quoiqu'il fût près de minuit, les tourmens

que nous faisaient éprouver les cousins, semblaient s'accroître encore. L'air était parfaitement calme, et le nombre de ces insectes, attirés par l'odeur qu'exhalaient nos Lapons, était si prodigieux, qu'ils formaient comme un nuage épais autour de nous. Après avoir marché trois milles sur la mousse, et au travers des broussailles, nous arrivâmes accablés de fatigues, au bord de la rivière Pepojovaivi, où nous trouvâmes quelques pêcheurs assis autour d'un feu, et deux enfans d'environ cinq ou six ans. Nous disposâmes tout pour passer la nuit auprès d'eux, pendant que, de leur côté, ces Lapons faisaient cuire ce qui leur était nécessaire pour leur souper. Les cousins nous y persécutèrent à un tel point, qu'il nous fut impossible d'ouvrir la bouche pour manger, sans en avaler plusieurs. Il régnait si peu d'agitation dans l'air, que la colonne de fumée s'élevait perpendiculairement de notre foyer, et se perdait dans l'atmosphère, sans nous être d'aucun secours. Nous étions obligés de conserver nos gants en mangeant, et de passer, avec précaution, chaque morceau par-dessous nos voiles, dans la crainte qu'il ne se glissât quelques-uns de ces implacables persécuteurs;

mais malgré l'attention la plus scrupuleuse, nous en écrasions toujours plusieurs sous la dent, et nous ne pouvions éviter ce désagrément qu'en plongeant la tête dans la fumée, et en mangeant dans cette incommode position : parti qui, tout insupportable qu'il était, nous paraissait préférable encore à l'horreur d'avaler, à chaque instant, quelques-uns de ces dégoûtans insectes.

La brise la plus légère nous eût été favorable ; elle eût répandu la fumée horizontalement, et chacun de nous eût profité de son secours; mais comme je l'ai dit, le calme était universel. Notre unique ressource fut donc d'allumer trois feux, à quelque distance les uns des autres, et de nous placer au centre de ce triangle. Il est vrai que la chaleur qu'il nous fallait ainsi supporter, était terrible ; mais cette souffrance était enfin moins cruelle pour nous, que celle que nous faisaient éprouver ces cousins. On s'étonnera sans doute que nous n'ayons pas préféré de dresser nos tentes; mais nous avions trop peu de temps à demeurer dans ce lieu, et nos gens avaient eux-mêmes trop besoin de repos pour les fatiguer encore par ce service.

Après le souper, nous nous occupâmes à

observer les usages et les actions des Lapons, afin de commencer à prendre une idée de leurs mœurs, de leurs habitudes, et de leur façon de vivre. Les deux enfans de ceux que nous venions de rencontrer, avaient le visage et le corps bouffis ; du reste, ils étaient vifs et robustes. Notre présence ne leur causa aucun étonnement, et ne les déconcerta point ; ils allaient à la rivière, en rapportaient de l'eau, qu'en se jouant ils jetaient quelquefois sur nous et sur nos effets. Ils occasionnaient toujours quelque dommage à ce qui leur tombait sous la main ; dérangeaient ce qui était à leur portée, sans que leurs parens s'embarrassassent de les contenir ; ils ne paraissaient pas plus songer à eux, que s'ils n'eussent point existé. Ils voyaient leur étourderie, et souffraient le mal qu'ils nous occasionnaient avec la plus parfaite indifférence. Ces enfans semblaient être les maîtres, et ni le père, ni la mère, ne leur disaient un mot sur leur importunité ; enfin, ils n'en recevaient aucune leçon sur leur indécence et leur malhonnêteté envers les étrangers : il me semble que le mot *civilité* leur est inconnu ; leur manière d'élever leurs enfans, est de ne point les élever du tout.

Pendant que les enfans s'exerçaient ainsi

a nous faire tout le mal dont ils étaient capables, leurs parens étaient occupés à faire cuire leur souper ; il consistait en diverses sortes de poissons coupés par morceaux, qu'ils faisaient bouillir dans une marmite, avec de la graisse sèche de rennes, et un peu de farine. Pendant que cette marmite était encore devant le feu, tous les Lapons s'assirent à l'entour, ayant chacun une cuillère à la main. Quand ce singulier potage fut prêt, ils commencèrent leur repas en plongeant, chacun à leur tour, leur cuiller dans le pot autour duquel ils étaient à demi-couchés. Lorsque l'un d'eux en avait pris suffisamment, il se mettait à dormir, et se réveillant quelque temps après, il recommençait à manger tandis que les autres s'endormaient à leur tour ; et ainsi, réciproquement, jusqu'à ce qu'ils se fussent rassasiés. Il ne nous parut pas qu'il y eût aucune règle ou ordre, dans ces sortes de repas. Leur conduite, du moins, n'annonçait aucun plan fixe pour les commencer ou les finir : leur seul régulateur était l'appétit et l'instinct.

Quand ils n'étaient occupés ni à manger, ni à dormir, ils fumaient. Deux de ces hommes ayant préféré ce plaisir à celui de dormir, nous eûmes le loisir de lier avec

eux une conversation ; ils nous firent, de leur côté, quelques questions. Ils nous demandèrent, par exemple, si l'un de nous était le roi, ou enfin un commissaire du roi? Ils furent curieux de savoir pourquoi nous avions pénétré dans leur pays, et ce que nous y étions venus faire. Je crus découvrir que ces gens nous soupçonnaient d'être des émissaires du gouvernement, envoyés pour les connaître et prendre des informations sur leur état, leur richesse et leur conduite. Nous devinâmes, par une foule de propos que notre interprète n'entendait pas toujours facilement, qu'ils s'efforçaient à nous convaincre de leur extrême pauvreté. Leurs réponses à nos questions ne furent pas aussi franches qu'on pouvait l'attendre de leur état de simplicité. Les passions, qui si souvent écartent les hommes de bon sens de la vérité, donnent aussi de la politique et de l'adresse à l'homme le plus stupide ; et il n'est ici aucune de ces passions si propres à produire des effets de ce genre, que l'amour-propre et le soin intéressé de conserver sa propriété.

Quand les rois du Nord, sollicités par un esprit de dévotion, envoyèrent des missionnaires dans ces régions presque désertes,

pour prêcher l'évangile, et propager la religion chrétienne, non-seulement ces zélés apôtres firent payer à ces malheureux indigènes les dépenses de leur voyage, mais encore ils leur donnèrent à entendre qu'ils devaient les récompenser de la peine qu'ils avaient prise. Ce peuple errant avait jusqu'alors vécu sans prêtre et sans aucun fardeau quelconque, parce qu'ils étaient trop pauvres pour subvenir aux besoins de l'État. Ils invoquaient au besoin, et quand il leur plaisait, un certain nombre de Dieux qui ne leur coûtaient rien, que le sacrifice d'un renne qu'ils leur offraient de loin en loin, qu'ils mangeaient ensuite, et dont ils ne laissaient à leurs divinités que les os et les cornes. Il est à présumer que d'abord ce ne fut pas sans chagrin qu'ils se virent forcés à partager leurs biens avec des étrangers qu'ils regardaient comme pouvant leur être, hors de leurs limites, tout autant utiles qu'au dedans. Mais faibles, indolens, paresseux par caractère et par constitution physique; d'ailleurs, dispersés, désunis par leur manière de vivre, seulement attachés à leurs troupeaux, et incapables de combiner aucun moyen de résitance au despotisme; ils cru-

rent avec soumission, et sans faire la moindre opposition, à tout ce qu'il plut à ces zélateurs étrangers de leur dire, et donnèrent ainsi une partie de leur bien pour sauver le reste. Ces apôtres, de leur côté, suivirent, sans doute, en Laponie, les mêmes principes adoptés par eux en d'autres contrées, et ne furent pas moins empressés au salut de ces ames neuves, qu'attentifs à ce qu'aucun de ceux qui possédaient des centaines de rennes, ne pût être privé de l'inappréciable bienfait de leurs instructions. Le Lapon ignorant et pauvre, paya avec patience les contributions requises par ces missionnaires ; en retour, ils leur promettaient le bonheur d'un monde à venir, qui, sans doute, pour des hommes si bornés, ne pouvait consister qu'à boire de l'eau-de-vie depuis le matin jusqu'au soir. Rien n'ouvre tant les yeux aux peuples que leur intérêt; nos Lapons ne pouvaient concevoir par quelle raison, ni encore moins par quel droit, ils étaient forcés de partager leur bien avec les envoyés d'un gouvernement dont la police, les lois et la justice, ne leur étaient d'aucun avantage. Et en effet, ils ne considéraient les réformateurs, et autres envoyés, que comme des voleurs qui aimaient

mieux vivre dans l'aisance et les plaisirs, aux dépens des autres, que de prendre la peine, comme eux, de courir après les rennes, ou de s'occuper de la pêche ou de la chasse. Ils ne pouvaient attendre ni protection ni profit de personnes enfin qui, en buvant et mangeant, consumaient des provisions qui pouvaient suffire à cent d'entre eux pour leur subsistance. Telles étaient les opinions qu'avaient les vrais Lapons, c'est-à-dire, ces hommes errans, qui, satisfaits des déserts où ils ont vu le jour, se renferment dans l'enceinte de leurs montagnes, et n'approchent jamais assez des nations civilisées pour acquérir quelques connaissances sur la forme de leurs constitutions. Libres par le droit imprescriptible que leur en donna la nature, ils ne conçoivent point la nécessité des lois, d'après leur manière particulière de vivre. Le pays qu'ils habitent ne conviendrait à aucune autre race d'hommes. Ils trouvent dans la chair de rennes, et dans un végétal que tout animal rejette, la nourriture qui leur est la plus appropriée. Leur société? Ils la trouvent dans la réunion de quelques familles que de communs besoins assemblent, et que des affections communes joignent d'un

nœud indissoluble. Or, quand il arrive que deux familles de ce genre se trouvent sur le même sol, avec leurs troupeaux, il y a assez d'espace pour que l'un accoste l'autre, et lui tienne le langage qu'adressait Abraham à Lot : « Si tu prends la gauche, alors j'irai vers la » droite; et si tu vas vers la droite, alors je » tiendrai la gauche. »

Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté, que nous parvînmes à persuader à nos Lapons, que nous n'étions ni rois, ni envoyés, ni prêtres, mais bien des individus que la curiosité et le besoin de s'instruire amenaient dans leurs contrées : la curiosité qui ne s'observe que chez les hommes d'une éducation soignée, et qui naît, ou de l'intérêt personnel, ou du désir de connaître ce que d'autres ignorent, ou de la nécessité où l'on est de comparer ce qui est déjà connu avec d'autres objets qui le sont moins; cette curiosité est évidemment d'une nature trop abstraite pour qu'elle puisse aucunement entrer dans la tête d'un Lapon errant. Pendant tout le temps de nos liaisons avec ces hordes, nous ne pûmes jamais découvrir en eux le moindre indice d'une croyance religieuse. Jamais, quand ils s'apprêtaient à prendre leur repas,

qu'ils se disposaient à se livrer au repos, ou qu'ils se levaient le matin, nous ne leur vîmes porter, vers les cieux, un œil reconnaissant, pour remercier le Dieu bienfaiteur qui pourvoyait à leurs besoins.

Cherchant à établir quelle pouvait être la chaleur du soleil à minuit, temps où le soleil est élevé à l'horizon d'environ deux ou trois de ses diamètres, nous voulûmes tenter si nous pourrions allumer nos pipes au foyer d'un verre convexe. A peine avions-nous commencé l'expérience, que la fumée en indiqua le succès. Les Lapons, à la vue de ce phénomène, auquel ils ne s'attendaient pas, témoignèrent la plus grande surprise dont nous ayons été témoins en toute autre occasion. Nous crûmes découvrir qu'ils nous regardaient comme des sorciers; et, d'après cette idée, nous leur fîmes quelques questions relativement à la sorcellerie, dont on nous avait tant parlé dans tous les récits qu'on nous avait fait sur les Lapons. Nous leur demandâmes s'ils pensaient qu'il existât, parmi eux, des hommes qui excellassent dans ce genre de connaissance; ils nous répondirent par la négative, ajoutant qu'ils s'inquiétaient fort peu s'il en existait ou non. Ils répon-

daient, à toutes les questions que nous leur faisions, avec l'air de la plus grande indifférence, et d'un ton à faire croire qu'ils étaient fatigués de notre insipide conversation. Nous nous aperçûmes bientôt que toutes nos questions ne faisaient qu'éveiller leur jalousie, leur défiance, leur inquiétude, et les entretenir de plus en plus dans l'opinion, que nous étions des commissaires envoyés par le gouvernement. Quand nous leur demandâmes où étaient leurs rennes, et combien ils en avaient, ils nous répondirent qu'ils étaient très-pauvres, qu'ils en avaient possédé vingt-quatre, mais qu'il ne leur en restait plus que sept, les autres ayant été dévorés par les loups. Si nous n'avions pas été instruits que l'année précédente leur avait été fatale par le fléau de ces loups affamés, qui s'étaient débordés dans cette contrée, et avaient dévoré leurs troupeaux, nous aurions été portés à croire que cette pauvreté était feinte, et qu'ils ne cherchaient à nous en imposer sur leur détresse, que pour nous faire connaître l'impossibilité où ils étaient de remplir leurs contributions. Mais la nouvelle de leurs désastres, à cet égard, était parvenue jusqu'à Uléaborg, et fut même une raison que nous

opposèrent nos amis en cette ville, pour nous engager à nous désister du projet de pousser plus loin notre voyage. Ils nous alléguaient que plus d'un tiers de ces animaux utiles ayant été détruit par les loups, il ne serait pas aisé aux Lapons de nous en fournir un nombre suffisant pour notre usage, dans une aussi longue et aussi hasardeuse expédition que la nôtre.

C'est un phénomène bien singulier que le nombre des loups, en Laponie, ait augmenté progressivement chaque année, depuis le commencement de la dernière guerre en Finlande. Les Lapons croient que dans cette guerre, ces animaux carnaciers furent chassés de la Finlande, et forcés à se réfugier dans le Nord, de la même manière, peut-être, que les peuples actuels de la Finlande, dans leur progrès de l'Asie vers l'ouest, chassèrent les anciens Finois dans les déserts où ils vivent aujourd'hui. Cependant, quelque probable que puisse être cette raison, elle n'est point assez fondée pour donner une satisfaction complète sur le fait. On sait, d'après l'expérience, que les loups fréquentent volontiers le théâtre de la guerre, pour se nourrir des dépouilles mortelles de ceux qui

qui tombent victimes de nos querelles, et ne fuiraient pas loin des contrées où ils pourraient espérer cette proie. J'aime mieux rapporter cette émigration des loups à une cause inconnue, sur l'explication de laquelle je reste en suspens, plutôt que de l'attribuer à une cause purement conjecturale.

Nous nous préparâmes à nous remettre en marche pour Kautokéino, non sans la consolante espérance que désormais nous n'aurions plus à lutter contre les obstacles et les fatigues que nous avions trouvés en remontant le courant des rivières. C'était pour la première fois que nous rencontrions une rivière, dont les eaux coulaient dans la direction que nous suivions, et allaient se perdre dans l'immensité de l'Océan glacial. Si nous avions encore eu contre nous des cataractes telles que celles du Muonio, ne pouvant les remonter faute de moyens, il nous aurait fallu abandonner absolument notre expédition. Mais heureusement les dangers que nous devions rencontrer dans les cataractes de la rivière Pépojovaivi, n'étaient pas disproportionnés au manque de vigueur, et d'adresse des Lapons qui devaient partager nos peines. Ces êtres faibles, gauches et sans moyens,

étaient arrêtés et embarrassés par la moindre difficulté, tellement, que chaque rocher leur semblait une montagne. Leurs canots étaient dans un état pitoyable; leurs rames sans proportions relatives et sans forme régulière; ce n'était autre chose que des bâtons, coupés et hachés en partie, qui, sans être une rame, en tenaient bien mal lieu. La paresse et la stupidité se remarquaient dans tout ce que ces hommes faisaient ou avaient fait. Les seules circonstances où ils donnaient quelques marques d'activité, étaient quand ils se parlaient entre eux, quand ils fumaient leurs pipes, qu'ils mâchaient du tabac, ou buvaient de l'eau-de-vie.

CHAPITRE XXXVII.

Passage sur la rivière Pépojovaivi. — Manière de pêcher usitée chez les Lapons. — Divers lacs que forme cette rivière dans son cours. — Son embouchure dans la rivière Alten, près de Kautokéino. — Immense quantité de poissons dans ces lacs. — Plaisirs de la chasse sur cette rivière. — Espèces différentes d'oiseaux. — Autres détails caractéristiques sur les Lapons nomades. — Arrivée à Kautokéino. — Maître d'école de l'endroit. — Chant lapon. — Genre de musique propre à cette contrée.

En nous embarquant sur le Pépojovaivi, nous laissâmes, sur le bord de la rivière, la jeune fille de l'un de nos Lapons, dont j'ai précédemment parlé. Nous continuâmes notre route avec nos six hommes, et c'était, à la vérité, plus qu'il ne nous en fallait: mais chacun d'eux n'était pas fâché de gagner quelque argent en travaillant cependant le moins possible. Nous

avions deux canots, montés chacun de trois Lapons, qui se distribuèrent leur tâche de la manière suivante : un d'eux nageait, l'autre tenait la rame qui servait de gouvernail, et le troisième était occupé à puiser et jeter l'eau qui entrait continuellement dans le canot. Au lieu d'aller directement, ils firent un détour, sans nous prévenir de l'intention où ils étaient d'aller visiter quelques filets qu'ils avaient tendus un jour ou deux auparavant. Nous nous aperçûmes de cette fausse route, quand, au lieu de suivre le courant de la rivière où nous étions, ils en remontèrent une plus petite qui s'y décharge. Ils ne nous donnèrent d'autres raisons de ce changement de direction, sinon qu'ils faisaient ce qu'il était convenable de faire, et qu'ils nous conduiraient, en bien peu de temps, à Kautokéino, selon le désir que nous en avions. Comme nous n'avions aucune carte fidèle de cette partie de la Laponie; que nous ne connaissions aucune des rivières et des lacs qu'il nous fallait passer, nous ne pûmes fortement nous opposer à l'intention de nos guides; nous crûmes qu'il valait mieux ne pas faire attention, pendant quelque temps, à ce qu'ils pouvaient faire, mais attendre et voir le résultat de leurs opérations. Nous

ne fûmes pas long-temps sans découvrir que leur intention était d'aller recueillir le poisson qu'ils pourraient trouver dans des filets qu'ils avaient tendus. Ces filets étaient tellement déchirés en beaucoup d'endroits, que le poisson pouvait s'échapper sans la moindre difficulté; mais la quantité en était si grande, qu'ils en prirent encore par-tout où leurs filets étaient entiers. La manière de pêcher en Laponie, est celle-ci : les filets sont toujours tendus dans l'eau. Quand le Lapon a besoin d'une certaine provision de poisson, il dirige son canot vers le lieu où est le filet, et le tire pour saisir une pêche dont il fait sécher le produit à l'air et à la chaleur du soleil. La nature, sur ce point, semble avoir tout fait pour parer à la disette où tomberaient ces peuples, par leur détestable indolence. Quelle différence! Quand, relativement aux mœurs et aux habitudes, on établit une comparaison entre ces pêcheurs et ceux de l'île de Kintasari! Toutes les ustensiles nécessaires à ces derniers, étaient dans le meilleur ordre; leurs canots étaient bien tenus, leurs filets bien maillés, et ils les gardaient toujours hors de l'eau, aussitôt qu'ils les avaient levés. Il est vrai que ces pêcheurs n'étaient point une

horde errante, mais bien des Lapons fixes, ou plutôt une colonie finlandaise établie en Laponie : les habitans de Kintasari conservaient leur caractère primitifs de courage, de force et d'activité, par lesquels les Finlandais se distinguent, tandis que l'errant Lapon ne se rend remarquable que par sa paresse et sa malpropreté.

Etant revenus à la rivière Pépojovaivi, nous arrivâmes enfin à Kautokéino, situé à son confluent avec celle d'Alten, après une espace de près de quarante milles du lieu d'où nous étions partis. La rivière Pépojovaivi rencontre fréquemment des lacs, qu'elle traverse; ou peut-être ces lacs ne sont-ils que le résultat de ses débordemens à elle-même. Quoi qu'il en soit, cette circonstance ajoute infiniment à l'agrément de la navigation; et les bouleaux et les sapins qui, non-seulement embellissent ses bords, mais qui souvent sont semés par groupes au milieu même des eaux, forment un paysage charmant. On conçoit difficilement de quelle énorme quantité de poissons ces lacs sont peuplés; on les voit, à chaque instant, s'élancer pour attraper les insectes au-dessus de la surface de l'eau; nos Lapons eux-mêmes,

surpris de cette fécondité, se proposèrent de suivre la même route à leur retour, et d'y jeter leurs mauvais filets. Les cataractes de cette rivière n'étaient pas très – considérables ni fort dangereuses : nos bons Finlandais, sur-tout le brave Simon de Kollare, auraient trouvé indigne d'eux d'en faire mention dans ce voyage; mais les surmonter était pour des Lapons une rude entreprise, et les nôtres se trouvaient embarrassés à chaque fois. Habitués à cette navigation des cataractes, les dangers dont ils s'effrayaient, ne nous causaient aucune émotion, et nous en savions assez pour nous tirer d'embarras dans ces circonstances fâcheuses, où nos Lapons seuls auraient été fort embarrassés. Ils n'avaient aucune habitude de juger de la profondeur du courant, par l'inspection de la surface; et si deux canaux s'offraient à leur disposition, nous étions certains qu'ils choisissaient le plus mauvais, et celui où l'eau était la plus basse. Leur gaucherie et leur stupidité nous forcèrent de faire une grande partie de la route à pied, le long de la rivière. Je ne doute point que Simon, parmi ces cataractes, n'eût découvert d'un coup-d'œil l'endroit par où nous aurions pu passer sans danger. Deux de nos Lapons

sortaient de leur canot, et il n'en restait qu'un dans chaque. Le premier marchait en avant et remorquait le canot à l'aide d'une corde d'écorce de bouleau; et l'autre, en arrière, avec une pareille corde, arrêtait et modérait son action, quand le courant était trop rapide. Mais si par hasard ces Lapons apercevaient quelques plantes d'Angélique, aussitôt ils s'empressaient de les cueillir; et lorsque leurs mains étaient pleines de cette herbe, ils auraient plutôt lâché leur corde, et laissé heurter le canot sur les rochers, que d'abandonner leur proie. La plupart du temps, quand nous étions nous-mêmes sur l'eau, ils étaient bien plus occupés à converser entre eux, ou à jouir du plaisir de fumer leur pipe, qu'attentifs à la manière dont ils éviteraient le danger. Obligés d'y porter tous nos soins, nous leur donnions souvent quelques avis; mais peu attentifs à ce que nous leur disions, ils aimaient mieux laisser dériver le canot contre quelques écueils, que d'interrompre la grave occupation de manger l'Angélique ou de fumer le tabac. Il leur arriva une fois de prendre une fausse direction sur un endroit de la rivière bas et rocailleux; ils se trouvèrent alors tellement engagés au milieu de larges pierres, qu'ils

ne pouvaient bouger. En cette fâcheuse circonstance, le Lapon qui manœuvrait les rames se leva de dessus son siége, et prenant un air sérieux et décidé, nous pensâmes que son intention était un surcroit de force pour vaincre tout obstacle; point du tout: ce mouvement, fait avec tant d'importance, n'avait pour objet que de satisfaire à un besoin de la nature. Je n'arrêterai plus le lecteur sur ces détails minutieux de leurs mœurs et de leurs habitudes; ce que j'en ai dit doit suffire pour en donner une idée. Nous étions, à chaque instant, sur le point de perdre patience avec eux; mais n'ayant aucune connaissance des lieux, et conséquemment forcés de rester à leur merci, nous fûmes obligés de nous accommoder à leur stupidité, à leur paresse, et au spectacle de leur impudicité.

Avant d'arriver à Kautokéino, je ne puis me défendre de parler de l'agréable plaisir de la chasse, que nous prîmes sur la rivière. Nos Lapons avaient un chien avec eux, et comme ce compagnon de voyage ne fut point au nombre des élus admis dans nos deux canots, il fut obligé de nous suivre comme il put, sur le rivage. Le pauvre animal, par sa

démarche, et son attention à ne point nous perdre, montrait la plus grande activité et un plus grand sens que n'en ait jamais fait voir la race humaine de ces contrées. Si deux routes se présentaient à lui, il ne manquait jamais de suivre la meilleure; avait-il des lacs, des îles à traverser? il observait, comparait et se décidait : trois opérations de l'ame, que nos Lapons ne connaissaient guère. Dans le cours de sa route, le long de la rivière, à travers les taillis et les buissons, il fesait lever le gibier qui, en cette saison, et en ces endroits, est assez abondant : nous tirâmes quelques canards d'une espèce particulière à ces régions, notamment le canard noir, *Anas nigra*; et une autre sorte à queue pointue, *Anas acuta*; quelques oies, *Anas albifrons*; un grand nombre de *Tetras*, *Tetrao lagopus*, qui sont ici très-communs, et qui, sur le rivage, s'élevant aussitôt, et traversant la rivière en avant du canot, offraient un excellent point de mire au chasseur.

La rivière de Pépojovaivi ne passe pas près du village de Kautokéino, mais à la distance d'environ un mille. Nous fûmes obligés de faire ce mille à pied, et de transporter notre

bagage par terre. Pendant ce court trajet je rencontrai quelques oiseaux, et particulièrement le Courlis, *Scolopax arquata* qu'à mon étonnement je trouvai familier, et étranger à la défiance, quoique ailleurs, et même à Uléaborg, on ne puisse l'approcher qu'avec la plus grande difficulté. Je tuai deux de ces oiseaux, sans me détourner de mon chemin; j'abattis aussi quelques pluviers.

Nous arrivâmes à une heure après minuit à Kautokéino, et nous fûmes surpris de trouver tout le village en alarme; toutes les femmes étaient en chemise à leurs portes, et les hommes au milieu de la rue ou du chemin. Leur terreur venait de la décharge de nos mousquets, et ce ne fut pas sans peine que notre interprète parvint à dissiper leur crainte. Parmi ces habitans, il en était un que l'on qualifiait du titre de maître d'école. Cette dénomination me donna une haute idée des Kautokéiniens; je m'attendais à trouver un simulacre de curé, semblable à celui de Muonionisca, et que ce personnage serait venu goûter notre eau-de-vie, et nous aurait même parlé un peu latin, entremêlé de quelques mots du lapon : mais

tant de bonheur ne nous était pas réservé ; ce pasteur était absent ; il était allé en Norwége, passer quelque temps chez ses parens. Les ministres ou missionnaires ne restent pas ordinairement en Laponie pendant l'été. Ce fut pour nous une occasion d'en agir librement, en prenant possession de la maison du curé, ou plutôt de sa chambre, car il n'y avait qu'une seule pièce. Après nous être refaits, dans ce logement exigu, de nos dernières fatigues, nous nous trouvâmes mieux disposés à visiter le village où nous reconnûmes toute la puissance des lois émanées du Danemarck.

Notre premier soin fut de nous acquitter envers nos guides ; mais avant de les congédier, nous voulûmes nous assurer, par nous-mêmes, de leurs talens dans un autre genre de connaissances que celui par lequel ils nous avaient jusqu'alors prouvé leur industrie. Nous désirâmes les entendre chanter et obtenir quelques notions sur le caractère de la musique lapone. Je mis en usage, à différentes fois, le pouvoir de l'argent, celui de l'eau-de-vie, pour déterminer ces hommes à proférer quelques notes, afin de parvenir, s'il m'était possible, à me former une idée de

leur musique ; mais tout ce que je pus tirer de ces malheureux, fut des hurlemens affreux, pendant lesquels j'étais quelquefois obligé de me boucher les oreilles. J'avais de la peine à me persuader, quoique cela ne fût que trop vrai, que les Lapons errans n'eussent nulle idée de la moindre harmonie : ils sont absolument incapables d'une jouissance que la nature n'a jamais entièrement refusée à aucune horde ou nation, autant que j'ai pu l'apprendre. La musique d'exécution paraît avoir été entièrement bannie de ces contrées isolées et désertes ; les seuls sons musicaux qu'on entende en Laponie, sont ceux que la nature a indifféremment accordé à toute autre contrée, sans s'occuper nullement si elle travaillait pour les jouissances de l'homme, dont l'orgueil est toujours porté à croire que tout, dans le monde, a été créé pour ses besoins ou ses plaisirs. La seule mélodie qu'on entende, dis-je, en Laponie, est celle dont les oiseaux font retentir les bois ; celle des ruisseaux roulant leurs ondes sur leur lit caillouteux ; celle des vents, dont l'haleine résonne à travers les antres obscurs des profondes forêts ; enfin celle de la chute majestueuse des rivières sur les

rochers hérissés. Mais pour ne point laisser le lecteur sans quelque idée du chant lapon, tel qu'il est, ou plutôt de ce triste hurlement, j'en donnerai deux échantillons que j'ai conservés dans mon portefeuille, parmi les notes de mon voyage; je les ai saisis au moment où ces malheureux fesaient travailler leurs poumons pour me les fournir tels qu'on les voit notés dans l'appendice qui est à la fin de cet ouvrage: ces tons furent pris sans avoir égard au temps ni à la mesure, par la raison qu'ils n'en marquaient point. Le morceau est beaucoup plus court que le chant original, qui ne m'offrait rien qu'une répétition continue des mêmes notes. Les Lapons, après avoir ainsi épuisé le jeu de leur poumons, continuaient à proférer le même cri d'un ton mourant, aussi long-temps que leur respiration pouvait le leur permettre. Leur musique, sans goût ni cadence, sans temps ni rhythme, se terminait par un manque total de respiration, et la longueur du chant dépendait entièrement de la capacité de leurs organes, à pousser et recevoir un plus ou moins grand volume d'air. Quelque instruit que je fusse en musique, je n'en fus pas moins réduit à une sorte d'incapacité au

milieu de ces musiciens septentrionaux; et j'enviai, plus que jamais, le savoir de l'abbé Renaud, savoir qui m'eût été infiniment avantageux dans les circonstances où je me trouvais (1).

Pendant que nos Lapons rendaient ces cris tels que je viens de les décrire, ils articulaient certains mots qui me portèrent à demander à notre interprète ce qu'ils signifiaient, si c'était quelques vers ou fragmens; mais je me convainquis bientôt que leur intelligence en ce genre ne surpassait pas leurs moyens en musique. Les mots qu'ils criaient, plutôt qu'ils ne les exprimaient, n'étaient qu'une monotone et imbécille répétition des mêmes idées, sur lesquelles ils revenaient insupportablement; par exemple: « Bon voyage, mes bons messieurs, messieurs, messieurs, messieurs, messieurs, bon voyage, voyage, voyage, voyage, mes bons messieurs, mes-

(1) Ce bon abbé, dans une note, à l'article Cigne, dans la partie de l'ouvrage de M. Buffon, qui traite des oiseaux, avait dit fort gravement: que les cris des signes est soumis à un rhythme constant et réglé à la mesure à deux temps; XXIV.e vol., pag. 25, édit. Paris, 1788.

sieurs, un bon voyage, voyage, voyage, voyage, etc.; et de la sorte, aussi long-temps qu'ils étaient en haleine : lorsqu'elle leur manquait enfin, la chanson était finie.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVIII.

Situation de Kautokéino. — Limites entre les territoires suédois et danois. — Preuve d'une assertion juste, relative à un objet politique. — Carte de la Suède, de la Finlande et de la Laponie, donné par le baron Hermelin. — Difficulté de se procurer de bonnes cartes de ces pays. — Celles qui existent sont loin d'être exactes. — Variantes dans les noms donnés aux mêmes lieux, et confusion qui en résulte. — Anecdotes sur le maître d'école de Kautokéino. — District ou paroisse de Kautokéino. — Population et habitans. — Leur manière de vivre. — Chasse du renne sauvage. — Foire annuelle à Kautokéino, et commerce qu'on y fait. — Troupeaux et moutons. — Bas prix du dernier de ces objets. — Départ de Kautokéino. — Etat du temps et du thermomètre. — Continuation du voyage en canot. — La rivière Alten. — Belle scène. — Cousins.

Jusques à l'instant où nous y pénétrâmes, le village de Kautokéino avait été considéré

comme une espèce d'île inaccessible à tout voyageur dans cette saison de l'année. Le pays qui l'entoure est décrit dans les géographies danoises, comme hérissé de montagnes, séparées les unes des autres par des marais dangereux et impraticables. La sécurité où cette opinion plongeait les habitans, venait d'être troublée par l'explosion de nos armes à feu; et c'était de cette sécurité même qu'étaient nées les alarmes et l'épouvante dont nous les trouvâmes agités : ils ne savaient à quelle cause attribuer le tonnerre qu'ils venaient d'entendre, et ils étaient bien loin de s'imaginer qu'ils pussent recevoir une visite de quelques curieux étrangers.

Kautokéino est composé de quatre familles et d'un prêtre qui dessert l'église. Ce village fut compris dans les domaines du roi de Danemarck, d'après la ligne de démarcation établie et reconnue par ce monarque et celui de Suède. En considérant la carte, on est surpris de trouver ici les limites entre ces deux puissances, au lieu de les voir suivre la crête des montagnes, séparation naturelle entre le midi et le nord dans ce coin de l'Europe. Par cette disposition, le territoire de Danemarck tourne vers le midi, et fait un

angle vers la Laponie, qui naturellement devrait appartenir à la Suède : nous nous informâmes de la cause de ce singulier oubli de la raison et de la justice, et nous étions tentés de l'imputer à quelque secret d'État, lorsque nous apprîmes qu'il était tout simplement de la corruption. Le commissaire suédois, nous dit-on, avait été porté à faire la cession de cet angle, par le pouvoir de l'or du Danemarck. L'on ajouta, à ce récit, plusieurs anecdotes sur ce commissaire, qui le présentaient comme extrêmement adonné au vin et aux femmes ; ceux qui voulurent le séduire, s'attachèrent donc à entourer cet homme, ami des plaisirs, de tous ceux que l'on pouvait se procurer dans une région aussi élevée que l'est la Laponie; et l'on parvint à l'entraîner dans les piéges qu'on lui tendit, et dont l'objet était toujours relatif à la division qui avait été établie auparavant.

La vraisemblance de ce récit m'y fit assez facilement ajouter foi, et il affecta mon compagnon, officier suédois, qui l'adopta promptement, comme assez naturellement devait le faire un bon patriote, en découvrant une fraude commise contre les intérêts de son pays. Cela nous conduisit

à nombre de réflexions politiques sur les différens moyens de corruption auxquels cèdent les hommes, et sur la grande importance que mettent quelquefois les gouvernemens à de véritables bagatelles; nous ne fûmes pas éloignés de croire que les deux États avoient laissé ce petit territoire dans un état d'incertitude sur celui des deux à qu'il il appartenait, pour se réserver, au besoin, un motif de rupture quand l'intérêt l'exigerait; et si je ne croyais pas devoir me renfermer dans les bornes de la modestie, je dirais que nous déployâmes, à cette occasion, une éloquence et des connaissances dignes de Puffendorf et de Grotius, et peu inférieures à l'importance du sujet; mais hélas! nous dépensions tant de talens en pure perte: la vérité était, que le rapport que l'on nous avait fait et qui donna lieu à nos sages observations, n'était qu'une pure fable. La vraie cause de cette excentricité dans la ligne de démarcation dont il sagit ici, était une chose toute naturelle et conforme au traité de 1751, conclu entre les cours de Stockholm et de Copenhague, par lequel il fut établi que les limites entre les deux États seraient fixées à compter de la source des rivières; c'est-à-

dire, que toute l'étendue des pays que parcourent les rivières qui vont se jeter dans l'océan glacial, appartiendrait au Danemarck; et de l'autre part, qu'on regarderait comme Laponie Suédoise, tout le pays dont les rivières tombent dans le golfe de Bothnie. Environ un an après mon voyage en Laponie, je connus à Droutheim, capitale du Nord de la Norwége, le prétendu coupable, c'est-à-dire, le commissaire danois qui avait été employé dans cette affaire, brave officier, et homme respectable à tous égards; et j'appris alors de lui la véritable base sur laquelle cette division du territoire avait été fondée. Il éclata de rire au récit fabuleux que je lui fis sur cette matière.

J'ai déjà observé que nous ne retirâmes pas long-temps de grands avantages des cartes que nous possédions, qu'ainsi nous fûmes entièrement abandonnés à nos propres ressources. Les meilleures cartes de la Suède, sont celles publiées par le baron Hermelin; et quand on considère que celles-ci ont été exécutées aux frais et par les soins et les travaux d'un seul individu, on ne peut s'empêcher de payer le tribut de louange que l'on doit au zèle distingué de ce citoyen.

Le baron Hermelin emploie la plus grande partie d'un revenu considérable, pour l'avancement de la géographie, de l'histoire naturelle, et de la statistique de la Suède. Il envoie des jeunes gens de beaucoup de mérite, dans différentes parties du royaume, pour lever des plans topographiques, tenter diverses expériences, faire des observations sur la minéralogie, et rassembler différens faits relatifs aux productions du pays. C'est sur les esquisses prises des différens districts, qu'il forme les cartes des différentes divisions de la Suède. Il faut cependant observer, que ses cartes géographiques, quoique singulièrement exactes, considérées individuellement, tirent leur principal mérite de la comparaison qu'on en fait avec l'inexactitude de toutes les autres. En effet, ses cartes peuvent être regardées comme les seules de la Suède qu'on ait déjà publiées; et, comme je viens de le dire, elles ont été complettées entièrement aux frais de ce gentilhomme, et sans que le gouvernement l'ait aidé en rien. La Suède, la Finlande et la Laponie, sont encore loin d'avoir été mesurées et relevées avec cette exactitude si remarquable dans les cartes de la France, de l'Angleterre,

et des autres contrées du midi de l'Europe, dont chaque canton ont été pris et dessinés avec toute la précision possible. Les tables d'Hermeljn, quelques exactes qu'elles soient, ne sont point encore composées dans toutes la rigeur de la scrupuleuse trigonométrie; elles ont été formées à vue-d'œil, et de la même manière que procèdent les dessinateurs lorsque voulant faire leurs esquisses, ils montent sur le sommet de quelques montagnes pour obtenir la vue du pays environnant, et en saisir les traits principaux; qui ensuite, consultent les indigènes pour en apprendre ce qui peut contribuer à la perfection de leur travail, savoir : les noms des montagnes, des rivières, des villes, et autres objets remarquables. La Laponie, si l'on comprend sous ce nom tout l'espace désigné par la grande étendue du pays appartenant à la Suède, au Danemarck et à la Russie, serait une région si vaste, que l'entreprise surpasserait les moyens, si l'on voulait tracer seulement une mesure exacte des frontières de ses différens districts. En outre, l'été est si court dans ces climats, les difficultés que l'on éprouve en pénétrant à travers les marécages, et en surmontant les

autres obstacles sont si grandes; le nombre de personnes nécessaires aux opérations d'une telle opération trigonométrique est si considérable, et le temps que ces mêmes opérations demandent est si long, qu'il y a tout lieu de croire que ce relevé géographique ne sera pas fait de sitôt, si jamais il est commencé. Quant à la saison de l'hiver, la plus propre à voyager dans ces contrées incultes, elle offre l'inconvénient de l'obscurité; la neige, d'une autre part, couvre la surface de la terre, des rivières et des lacs, jusqu'à une épaisseur de six à sept pieds, et donne à tout une apparence monotone et uniforme. Ces circonstances diverses empêchent le géographe de distinguer les terres d'avec les lacs, et les rivières dont elles sont arrosées.

Quant aux noms affectés aux différens endroits de la Laponie, on peut croire qu'ils ne seront jamais certains, tant que les peuples qui sont censés y résider, seront dans cet état de non fixité ordinaire à tout peuple pasteur et nomade. Ceux qui ont des habitations permanentes ignorent presque tous les noms des montagnes, des rivières, des ruisseaux, et des lacs situés à quelque distance d'eux,

et avec lesquels ils n'ont que de faibles rapports; quand, par hasard, ils en ont quelques-uns, les Lapons qui connaissent mieux les noms de ces objets, sont ceux des tribus pastorales et errantes; mais ici se présente encore une autre difficulté. Différentes familles de ces Lapons s'associent ensemble, et ainsi errent d'un lieu dans un autre; et comme les associations de ces hordes, les unes avec les autres, ne comprennent qu'un petit nombre d'individus et durent peu de temps, le langage de chacun est marqué par des différences si majeures, que l'on pourrait dire, avec raison, qu'il n'y a vraiment point de la langue lapone proprement dite. De-là il arrive que les mêmes endroits ont des dénominations dissemblables, et que la carte d'un canton, faite d'après l'indication d'un pasteur Lapon, ne serait ni reconnue, ni comprise, par tel voyageur qui aurait dressé le plan de la même contrée, sous la conduite et les avis d'un autre Lapon. C'est ce dont j'eus occasion d'acquérir moi-même la preuve, et de connaître les inconvéniens, en allant de Tallojeroi à Kautokéino. A mon arrivée à ce dernier village, je fus curieux de regarder les noms que j'avais inscrits sur la petite

carte que j'avais tracée, et je les montrai ensuite tous à un habitant de Kautokéino. Je trouvai bientôt que le Lapon qui nous avait accompagnés, et d'après le récit duquel j'avais tracé mon plan, avait donné aux objets, des noms tout-à-fait différens de ceux sous lesquels ils étaient connus des habitans de la ville.

Parmi les Lapons de Kautokéino, il s'en trouvait un, comme je l'ai dit plus haut, qui portait le titre imposant de maître d'école. Cette qualification me frappa, dans un lieu si éloigné de toute source d'instruction. Le nom de maître d'école était, pour ce Lapon, un sujet de vanité, comme l'aurait été pour un autre individu, un cordon rouge ou bleu dans d'autres contrées plus policées. A le voir, il était plus fier de cette qualification, qu'aucun autre homme dans nos contrées méridionales, ne peut l'être d'un titre de noblesse ou d'une autre distinction éminente. Ce maître d'école cependant, dans son personnel comme dans ses manières, était un vrai Lapon, tout aussi bien que les voisins dont il était entouré; si ce n'est que par un défaut de conformation, il avait quelque chose de ridiculement comique dans la démarche,

ayant les pieds toujours tournés en dehors, ou comme disent les maîtres de danse, à la première position.

Ayant dépassé les frontières de la Laponie, (1) et habité quelque temps en Norwége, cet homme avait appris le danois, ou plutôt le norwégien; et la connaissance de cette langue avait ouvert, à ce personnage, la carrière de l'emploi le plus singulier, en son genre, que j'aie jamais eu occasion d'observer dans aucun pays du monde. Le ministre du culte, ne sachant pas un mot de la langue lapone, ne pouvait communiquer ses pensées à son auditoire, et cependant il voulait prêcher. Pour remédier à cet inconvénient, le maître d'école se plaçait sous la chaire; quand le ministre avait prononcé une phrase de son sermon, il s'arrêtait, et le maître d'école la répétait à toute l'assemblée en langage lapon. On peut concevoir l'effet que devait faire sur ce peuple, l'éloquence ainsi

(1) Les Danois et les Norwégiens donnent le nom de Finmark à la Laponie Norwégienne; cependant, je l'appellerai toujours Laponie, pour ne pas confondre les habitans de ce pays avec ceux de la Finlande.

interrompue et mutilée du curé. J'aurais, en honneur, beaucoup donné pour être témoin de cette scène en récitatif, où le Lapon transmettait ainsi le sermon du missionnaire danois, à mesure qu'il le débitait aux personnes pieuses qui l'écoutaient. Quant au curé, qui n'entendait rien de ce que le maître d'école disait au peuple en son nom, sans doute il s'en reposait entièrement sur son interprète, puisqu'il continuait son discours sans crainte aucune.

Il importe beaucoup au gouvernement du Danemarck, que la langue nationale s'étende, autant qu'il est possible, dans toutes ces contrées; c'est dans cette vue qu'il a établi, à Kautokéino, un maître d'école, pour enseigner le Danois dans son voisinage, et donner de l'instruction à tous ceux qu'il peut y attirer. Il paraissait que ce maître d'école n'avait pas grandement profité de ses voyages en Norwége, en fait de goût, si l'on en juge d'après le choix qu'il avait fait, en contractant les liens du mariage. Sa femme, qui n'avait que trois pieds et demi de haut, était, sans contredit, la plus laide créature qu'on puisse voir au-delà du cercle arctique. Mais d'un autre côté, il nous parut que son

mari avait acquis, chez ses voisins polis de la Norwége, l'art astucieux de la persuasion, et qu'il n'était rien moins que novice dans les procédés de la galanterie. Il était parvenu à gagner le cœur d'une jeune fille de la paroisse, qui, peu de temps après, se trouva dans un état dont l'indiscrétion découvrit combien elle avait profité des instructions de son maître; cet événement mit ce fonctionnaire public dans une position critique, tant à l'égard de la jeune personne, que par rapport à sa femme, qui était loin de le devoir taxer d'infidélité. Il est vrai que ces incidens ne sont pas regardés d'une manière aussi sérieuse, au-delà qu'en deçà des régions polaires. La chose, cependant, se termina bien pour les uns comme pour les autres; l'enfant mourut quelques jours après sa naissance, et la femme du maître d'école conçut plus de vanité des faveurs que son mari avait reçues, qu'elle ne fut mortifiée de son infidélité.

Avant de quitter Kautokéino, il convient de consigner ici quelques observations statistiques et géographiques relatives à cette contrée. Dans tout le district de la paroisse de Kautokéino, contenant d'environ deux cents

milles en longeur, sur soixante-six en largeur, il n'y a que deux endroits occupés par des établissemens de Lapons, qui, ensemble, ne montent pas à plus de douze feux; les autres sont tous de la classe des bergers errans, et, par cette raison, l'on ne peut en faire le dénombrement. En 1756 on comptait dix-neuf familles séparées; mais il est possible que quelques-unes de ces familles puissent aussi avoir été comptées parmi ceux des autres districts. Les Lapons errans pendant l'hiver, habitent des pays montagneux, ils vont d'un endroit à un autre avec leurs tentes et leurs troupeaux de rennes; mais en été, ils gagnent les côtes pour avoir plus de facilité pour la pêche. On trouve aux environs de Kautokéino, quelques belles prairies et terres labourables, qui fournissent autant d'orge et de seigle qu'en peuvent consommer ses habitans pendant six mois. Faute de chevaux, dans cette contrée, tous les voyages se font à pied, ou en canot pendant l'été; et pendant l'hiver, sur des traîneaux auxquels des rennes sont attelés. Le foin que l'on recueille, sert de nourriture aux vaches; et le blé qu'on récolte est converti, pour l'usage domestique, en farine qui, par la longue

habitude, est devenue un article si nécessaire de subsistance à l'habitant, que ceux qui n'en ont point toute l'année, sont regardés comme très-misérables. Les Kautokéinoliens tirent encore tout le parti qu'ils peuvent de la pêche et de la chasse. Un peuple endurci à toutes les vicissitudes d'une vie errante, préfère, aux laborieuses occupations de l'agriculture, ces moyens incertains de pourvoir à ses besoins. Cependant il ne serait pas bien difficile aux familles peu nombreuses de cette région, d'avoir une suffisante quantité de grains pour leur consommation; mais elles aiment mieux l'aliment qu'elles doivent à leur filets, ou courir après celui qu'elles espèrent d'un renne sauvage qu'elles auront abattu, que de l'attendre d'un labour, qui ne leur est point agréable. Ils échangent, pour du grain, tout le poisson qu'ils peuvent épargner, ou quelquefois aussi, des peaux d'ours, ou la fourrure de quelques autres animaux qu'ils ont pu tuer. Cependant on s'étonnera moins de cet ordre de choses, quand on considérera que le poisson est en si grande abondance dans les rivières, que la pêche n'est point une occupation fondée sur une spéculation douteuse, mais bien sur la certitude la plus

évidente; et aussi en ce que s'il arrive à un Lapon de tuer un ours, il gagne plus par la peau, qu'il n'aurait de profit de la culture d'un demi acre de terre, sans compter le plaisir de se régaler de la chair de l'animal, qu'il regarde comme un mets délicieux.

La manière de chasser l'ours, est ici la même que celle qui se pratique en Finlande; mais celle du renne sauvage est accompagnée d'une si violente fatigue, qu'il n'y a qu'un Lapon qui puisse s'y livrer. Le renne sauvage ne saurait vivre en troupeau, mais se plaît seul au milieu des bois et des montagnes; il n'en possède pas moins une finesse d'instinct, qu'on a peine à se figurer, sur-tout quand il sagit de se tenir en garde contre quelque danger. Quand un Lapon aperçoit un des ces animaux à la distance d'environ un demi mille, il fait un circuit sous le vent, et gagnant toujours insensiblement du terrain, il rampe sur ses pieds et ses mains, et souvent même se traîne à plat-ventre jusqu'à ce qu'il soit arrivé à portée de fusil. Un Lapon m'a assuré avoir ainsi rampé pendant cinq milles à travers la mousse et les buissons, pour gagner le lieu le plus convenable pour mieux viser sa proie.

Il

Il se tient tous les ans à Kautokéino, au mois de février, une foire que fréquentent les Lapons voisins, et les marchands de Tornéa: ils y viennent dans le dessein d'acheter des peaux de rennes, des fourures et autres objets de commerce. Ce commerce, dans ces foires, se fait par échange; les Lapons donnent leurs peaux de rennes, de renard, d'ours et de loups, avec des gants, des souliers, ou plutôt de courte bottes, pour des flanelles communes, mais sur-tout pour de l'eau-de-vie, du tabac, de la farine et du sel. Les habitans ont quelques vaches qui leur donnent du lait, et quelques moutons dont ils employent la laine à leur usage. Quand pour nourrir leur vaches ils n'ont point assez de foin, ils ramassent de cette mousse dont se nourrissent les rennes, et la donnent à ces animaux domestiques, qui, faute d'autre nourriture, s'en contentent. Il est sur les montagnes voisines, une sorte de mousse que les moutons mangent volontiers, et paraissent aimer: comme ces moutons ne forment pas un article d'échange, encore moins de commerce, ils sont généralement vendus à un assez bas prix. Nous en achetâmes

quelques-uns pour notre usage, au prix de dix-huit sous pièce.

Le peuple de cette contrée n'est pas sans quelque connaissance de l'usage de la monnaie; il n'est pas même exempt de la passion d'en posséder. Leurs foires paraissent leur avoir suggéré l'idée de prendre avantage des circonstances toutes les fois qu'elles peuvent se présenter. Nous en eûmes la preuve quand nous commençâmes à faire nos préparatifs pour continuer notre voyage : ce fut alors qu'ils nous demandèrent un petit écu par jour pour chaque homme qui devait nous accompagner; somme énorme pour ce pays, et considérable pour nous qui avions besoin de cinq hommes, et même par la suite, de sept, outre notre interprète et notre domestique. En vain notre interprète leur démontrait-il que leur demande tenait de l'extravagance; loin d'être ébranlés par ses argumens, ils répliquaient que la saison actuelle étant celle de la pêche, ils pourraient gagner plus en s'en occupant, que par ce que nous leur donnerions en passant à notre service, ce qui pouvait être vrai. Ils n'étaient pas aussi sans calculer, que comme on voit

rarement des voyageurs dans leur contrée, s'il en paraissait quelques-uns dans un temps où il n'y avait ni foire, ni autres raisons qui les y attirassent, ils devaient ou avoir beaucoup d'argent, ou être envoyés par le gouvernement pour examiner le pays, et conséquemment être bien payés par le roi. Tel était, je le présume, leur raisonnement, et il n'y avait rien à leur répondre. Il n'était aucune autre personne à qui nous pussions avoir recours; et la nécessité nous forçait à nous soumettre à leur volonté. Je me consolais cependant, en songeant que je leur eusse plutôt payé le double de ce qu'ils me demandaient, que de retourner à Uléaborg, et laisser ainsi mon voyage incomplet. Nous donnâmes donc des ordres pour que nos canots fussent prêts, et qu'on y plaçât tous nos effets. Nous partîmes de Kautokéino le 9 de juillet, par un très-beau temps, et avec une température semblable à celle de l'Italie. Le thermomètre de Celsius indiquait le vingt-cinquième degré de chaleur à l'ombre; exposé au soleil, il s'élevait à quarante; dans l'eau, il retombait à dix-neuf. Les femmes du village accompagnèrent leurs

maris au bord de la rivière, et nous firent des adieux assez touchans. Le voyage que nous entreprenions était long et pénible, et aucun de nos gens ne l'avait fait en été. Notre départ priva le village des deux tiers de sa population, et rendit veuves pour un temps les cinq huitièmes des femmes mariées. Elles nous suivirent des yeux, jusqu'à ce qu'un détour de la rivière déroba enfin notre flotte à leurs regards. Quelque laide, quelque petite que fût la femme du maître d'école, elle ne fut pas la moins empressée à nous donner des témoignages de sa sensibilité et de ses regrets, en se séparant ainsi de ses amis et de ses hôtes : adieu bon peuple, adieu bonnes gens, furent les dernières paroles que nous entendîmes, jusqu'à la distance où elles purent nous parvenir. Nos canots étaient justement de la capacité suffisante pour nous contenir avec notre bagage et notre tente; nous étions neuf en tout, distribués dans les deux canots; une personne de plus, nous eussions été en danger de sombrer.

La rivière d'Alten nous parut être une des plus belles que nous eussions vue dans

le cours de nos voyages au Nord. Elle est formée, à son commencement, par une suite continue de lacs, d'étendue et de formes différentes, entremêlés d'îlots, couverts de bouleaux, espèce de paysage qui, loin d'avoir une apparence âpre et sauvage, serait de nature à plaire encore dans un climat tempéré. Ces lacs nous inspirèrent le désir de nous y baigner ; l'eau en était aussi claire que le cristal le plus pur ; sur leurs bords, était un sable très-fin, et dont les couches ou bans étaient d'une très-grande largeur. Jamais nous ne manquions de profiter de l'occasion de goûter un aussi agréable et aussi salutaire plaisir, toutes les fois que nous pouvions le prendre avec impunité, c'est-à-dire, toutes les fois que les malheureux cousins, qui nous tourmentaient presque toujours, nous laissaient un moment de repos. La circonstance de la saison, en nous invitant à tempérer la chaleur par le bain, animait également ces insectes à nous poursuivre partout où nous allions, et à multiplier leur persécution. Cependant, privés comme nous l'étions de toutes espèces d'agrémens, enfoncés dans un voyage où nous n'avions rien

au-delà du strict nécessaire de la vie, une fontaine que nous rencontrions, un plant d'angélique que nous découvrions, nous semblaient des trésors et étaient pour nous des sources de voluptés.

CHAPITRE XXXIX.

Sources d'eaux-vives. — Détails sur la rivière Alten. — Cataractes. — Rapidité de la rivière en quelques endroits, et vitesse qu'en reçoit la navigation des canots. — Abondance de poissons. — Eglise de Massi. — Cousins. — Petite rivière appelée Kéinosjoki. — Chaînes de montagnes à traverser. — Triste et mélancolique aspect de la contrée. — Neige sur les montagnes en plein été. — Arrivée dans un cabinet solitaire, au fond d'un bois. — Guerre avec les cousins. — Changement de scène en descendant les montagnes. — Retour à la rivière Alten, et rencontre d'un pêcheur de saumon. — Passage d'une autre rivière, et continuation du voyage. — Erreur dans la route. — Enfin les voyageurs trouvent le village de Alten.

QUOIQUE nous fussions presque toujours sur l'eau pendant tout ce voyage, nous n'en éprouvions pas moins une soif continuelle;

en vain nous recourrions au soulagement que nous espérions trouver dans nos flacons d'eau-de-vie, le tourment croissait, et nous le devions à notre régime, qui consistait en viandes sèches et en biscuit. L'eau des lacs, échauffée par l'action continuelle du soleil, était loin de nous paraître agréable. Il n'en était pas ainsi de celle des sources que, de temps à autre, nous trouvions dans les gorges des montagnes, sur-tout quand elles étaient ombragées par des arbres qui les garantissaient de la chaleur excessive du jour; elles avaient alors tant d'attraits pour nous, que nous ne pouvions nous empêcher de nous y arrêter pour jouir de la fraîcheur de leurs eaux, et nous y désaltérer à longs traits. Quelques-unes de ces sources donnaient une température de quatre ou cinq degrés au thermomètre, différence bien grande, si on compare cette chaleur à celle des lacs qui faisaient monter la liqueur à dix-neuf degrés, et à celle de l'atmosphère, qui lui en donnait vingt-cinq. Ce délicieux rafraîchissement nous paraissait surpasser celui qu'auraient pu procurer, au plus voluptueux Epicurien, toutes les crêmes glacées du midi de l'Europe. Les eaux de la rivière d'Alten, après s'être extravasées

dans différens lacs, se réunissent dans un lit, dont les bords sont garnis d'arbres, parsemés de rochers en différens endroits, et quelquefois aussi couverts d'un sable nu; enfin elles se précipitent tout-à-coup entre deux roes, et tombent perpendiculairement d'une hauteur d'environ quarante pieds. Là elles forment une double cataracte, séparée par une masse énorme de rochers. La vélocité avec laquelle le courant se précipite, occasionne, dans le lit inférieur, une telle agitation, qu'il s'en élève un nuage de vapeur qui, réfractant la lumière du soleil, forme, dans l'atmosphère, l'arc-en-ciel le plus majestueux. Cette cataracte interrompit notre navigation, et nous nous vîmes forcés à traîner, par terre, nos canots, pendant l'espace d'un mille, pour regagner un endroit où la rivière fût praticable. Les Lapons qui nous accompagnaient avaient établi, sur le bord de cette cascade, un magasin de poissons qu'ils faisaient sécher à l'air. Après avoir admiré les sauvages beautés de la cascade, nous allumâmes un feu sur ses bords, pour préparer quelques-uns de ces poissons; on nous en fit bouillir et griller plusieurs. Les Lapons n'ont d'autre procédé, pour faire

griller ces poissons, que de les embrocher avec une baguette, et de les tenir ainsi sur le feu, en les retournant à propos.

Après ce frugal repas, nous nous remîmes en route. A mesure que nous avançions, nous apercevions davantage la magnificence de la cataracte, et ses nombreux accidens déployer à nos regards leur admirable majesté. Nous cédâmes au plaisir de dessiner ce spectacle superbe. Cette chute d'eau est fournie par un courant, tributaire de l'Alten, qui descend à droite de cette rivière, sur un formidable amas de rochers. La régularité que l'art apporte en disposant les degrés du parvis d'un temple, la nature l'avait employé ici dans l'arrangement des rochers sur lesquels coulait l'onde écumeuse; des bouleaux couvraient de leur ombre mystérieuse les degrés réguliers sur lesquels roulait cette cascade, dont l'uniformité, superbe dans la nature, perdrait de son intérêt, si elle était dessinée. Il fallut enfin mettre un terme à l'enchantement d'un semblable tableau, et nous continuâmes à descendre sur un bras de la rivière, dont le courant avoit une telle rapidité, qu'au dire de nos Lapons, nous fîmes près de huit milles en un quart d'heure : pour

nous prouver la vérité de ce qu'ils avançaient, ils nous engagèrent à regarder à nos montres, afin de nous assurer du temps que nous mettrions à parcourir un mille de Norwége, qui en vaut huit des nôtres. Quand nous touchâmes, selon eux, au terme d'un mille, nous trouvâmes que nous avions employé vingt minutes à le parcourir. Nos conducteurs avaient alors besoin de quelque repos; nous descendîmes et nous dressâmes nos tentes près de la petite église de Massi, à la droite de l'Alten. Nous allumâmes différens feux au milieu de notre tente; et selon notre usage, nous en plaçâmes un pour nous garantir des cousins, nos ennemis jurés. Nos Lapons, avant de se livrer au repos, nous demandèrent la permission d'aller jeter leur filet dans la rivière: notre interprète voulant profiter de cet amusement, les accompagna dans cette petite expédition. Ils revinrent un quart d'heure après, avec plus de deux cents poissons de diverses espèces et de différentes grandeurs; quelques-uns avaient plus d'un pied de long. On en prépara une partie pour notre souper; les Lapons vidèrent le reste, et les suspendirent

aux arbres pour les y faire sécher, dans l'intention de les reprendre à leur retour.

Le matin suivant, avant de nous remettre en route, nous visitâmes la petite église de Massi, située au milieu des bois et dans les broussailles, à environ trois cents pas de la rivière. Si dans tout le cours de notre voyage au Nord, nous n'eussions vu aucun Lapon, ou que nous fussions descendus d'un ballon près de cette église, la première idée que nous aurions pu concevoir, aurait été que nous étions arrivés dans un pays habité par des pygmées. Je fus singulièrement frappé de l'architecture et des dimensions de cet édifice. Le tout était bâti d'après un si petit plan; les dimensions en étaient si rétrécies, si petites, qu'au premier aspect, je fus tenté de croire que c'était réellement, non pas une église, mais le modèle d'une église. Pour se faire une idée assez juste de sa petitesse, qu'on s'imagine une porte à-peu-près haute de trois pieds, un toit élevé vers les côtés d'environ six; et l'édifice total, y compris le vestibule, la nef, la sacristie n'excédant pas vingt à trente pieds de long, sur douze de large. Accoutumé à la grandeur et à la majesté des édifices destinés au culte de

l'Être-Suprême, il était bien permis à un Italien de sourire, en comparant les temples de son pays, à ceux que le génie Lapon à élevés dans le sien.

Après avoir fait environ vingt milles de plus en descendant la rivière, nous rencontrâmes deux Lapons de Kautokéino, venus jusques-là pour se procurer une meilleure pêche. Nous étions arrivés à un endroit où il nous fallait quitter nos canots et continuer notre voyage à pied, sur la grande chaîne de montagnes, entre lesquelles l'Alten serpente et se replie en mille circuits; il y forme en plusieurs endroits des cataractes, qui rendent la navigation impraticable. Comme notre bagage paraissait lourd à nos gens fatigués, ils engagèrent les deux pêcheurs à partager leur fardeaux en les accompagnant pendant le chemin qu'ils avaient à faire; ainsi la charge de cinq fut répartie sur sept. Ils tirèrent les canots à terre, et les amarrèrent à des arbres, et dès-lors nous commençâmes à escalader la montagne à gauche de l'Alten, très-près d'un ruisseau ou petite rivière, appelé Kéiuosjoki, qui descend de la montagne Kulli-tunduri. Cette rivière forme dans son cours une singulière cascade, en s'ou-

vrant un passage sous un rocher, qui ressemble à l'arche d'un pont.

Nous continuâmes à gravir pendant un espace de quatre milles, à travers un hallier de bouleaux nains, *betula nana*, et sur un terrain uniformément couvert d'une mousse épaisse, circonstance qui rendit notre voyage fatiguant. Le ciel était couvert de nuages; cependant la chaleur n'en était pas moins suffocante: nous en étions tous accablés. Cette température était très-favorable aux cousins qui nous faisaient la guerre; la multitude de ces funestes ennemis, armés de dards, que logeaient les buissons et la mousse, était si grande, qu'à chaque pas que nous faisions, il s'en élevait une nuée qui nous enveloppait des pieds jusqu'à la tête. Quand nous eûmes fait environ quatre milles, la montagne commença à prendre un aspect aride et nu, n'offrant plus aucun arbre pour en diversifier l'étendue. Le sol était entièrement couvert de mousse ordinaire, exceptés les endroits où ce vaste tapis était interrompu et bigarré par des marais, des bassins d'eau, et des lacs dont l'ensemble offrait le paysage le plus morne et le plus triste que l'on puisse concevoir. Nos yeux ne trouvaient rien pour fixer

notre attention, rien capable de réveiller notre imagination, ou de récréer nos esprits. Un vaste désert déployait devant nous sa profonde étendue; il nous fallait la parcourir à pieds, au travers des marécages, au milieu desquels nous courrions risque de nous perdre. Au sommet de cette chaîne de montagnes, nous traversâmes un espace de quinze milles environ, tantôt perdus dans les nuages, tantôt marchant sur la neige, quoique au cœur de l'été. La température de l'air, à cette élévation, était bien changée; nos thermomètres indiquaient une différence très-remarquable avec celle qu'ils marquaient sur la rivière d'Alten. Cette région n'était pas fort attrayante pour les cousins; et si nous n'avions pas été obligés de continuer notre route parmi les buissons, à peine en eussions nous éprouvé quelques atteintes ; mais les essaims que nous avions fait lever des halliers en commençant à gravir la montagne, nous avaient fidèlement accompagné pendant notre marche; et tandis que nous avions le pied sur la neige des sommets, nos ennemis nous persécutaient encore; malheureusement pour nous, le temps était calme, et le vent ne

nous secondait pas pour chasser ces incommodes compagnons.

Dans le cours de ce voyage au travers de ces régions affreuses, nous fîmes lever un lièvre blanc et quelques pluviers et tétras de différens genres : cette circonstance inopinée, nous porta à faire usage de nos armes; mais ce ne fut pas sans éprouver quelques difficultés de la part de nos ennemis, qui, nous harcelant toujours, nous arrêtaient dans nos opérations. Pour charger, ajuster et viser, il nous fallait ôter nos gants, mettre de côté le voile qui nous couvrait le visage; et quand tout cela était fait, ou que nous nous occupions à le faire, nos ennemis, comme s'ils eussent épié le moment favorable à l'attaque, attirés par l'odeur de leur proie, tombaient par milliers sur la partie du corps que nous présentions nue à leurs morsures.

Nous en étions excessivement fatigués ; mais comme nous n'aviens aucun combustible sous la main, pour faire un feu qui pût les éloigner de nous, et jouir au moins de quelques momens de repos, nous allâmes à la recherche de quelques arbres ; et heureusement enfin, nous tombâmes sur une cabane, que l'un des plus vieux de nos guides nous dit

dit avoir été faite dans une plantation non loin de la route, par quelques marchands qui s'y reposaient et s'y chauffaient l'hiver, pendant que les Lapons amorçaient leur renne; la cabane formait une chambre carrée d'environ huit ou dix pieds; elle était construite en bois, avec un trou au sommet, pour laisser passer la fumée du feu que l'on allumait au milieu. Nous n'y entrâmes pas tout de suite, mais bien après que les Lapons eurent bouché le trou d'en haut pour conserver plus de fumée, et eurent mis le feu à tout ce qu'ils purent rassembler de broussailles desséchées. Quand ce local fut enfumé, autant qu'il pouvait l'être pour ne pas y suffoquer, nous nous y réfugiâmes tous; ce fut alors que les insectes qui nous faisaient la guerre, furent forcé de quitter leur proie, n'osant nous poursuivre dans un réduit qui devait leur être si funeste. Ce réduit, dans lequel nous étions entassés les uns près des autres, plein de fumée comme il l'était, n'ayant d'autre plancher que la terre, me fut plus agréable qu'aucune des hôtelleries où j'eusse logé en France ou en Angleterre. Assis ou couchés pêle-mêle autour du feu, notre tente, placée sur des feuilles de

bouleau, nous servait de lit. Nous nous mîmes à préparer le gibier que nous avions tué, de manière à nous faire un assez bon souper; et pendant qu'une fumée épaisse et piquante faisait couler abondamment les larmes de nos yeux, nous buvions joyeusement de grands verres d'eau-de-vie à la destruction de nos ennemis qui nous tenaient comme bloqués. Après notre repas, nous nous étendîmes l'un près de l'autre, et nos compagnons l'un sur l'autre, entrelacés comme le sont les serpens pendant l'hiver, et tous entourant le foyer qui nous préservait de nos ennemis.

Nous étions abandonnés aux douceurs du plus profond sommeil, lorsque le temps ayant changé assez promptement, il s'éleva un orage accompagné d'un vent si furieux, qu'il menaça de nous ensevelir sous les ruines de notre cabane. Si elle ne nous donnait qu'un bien faible appui contre sa violence, nous nous consolions de cette infortune passagère, en entendant le sifflement du vent, qui chassait loin de nous nos ennemis, embusqués au-dehors pour recommencer à nous livrer la guerre. A chaque redoublement que nous entendions, « Voyez, nous disions-nous les

» uns aux autres, voyez la déroute complète » de nos assiégeans; ils sont actuellement » chassés à plus d'un mille de distance. » Cette agréable réflexion ne contribua pas peu à nous replonger dans le sommeil, que le calme, qui survint bientôt après, ne fit que rendre plus profond. Je sortis le matin de mon trou, sans gands, sans voile ni chapeau, pour respirer le frais; et, débarrassé de tout ennemi, je m'arrêtai à considérer tranquillement l'aspect du pays; je fis un tour aux environs du logis, pour m'assurer, par moi-même, si nous étions enfin dans un état de paix et de sûreté, lorsque, hélas! une embuscade sauta sur moi, de manière à me couvrir de toutes parts; je me débattais en faisant ma retraite vers le logis, qui, ne contenant plus de fumée, ne me servit pas comme je m'y attendais. Si j'eusse pu soupçonner quelqu'ombre d'instinct à ces petits êtres, j'aurais pensé que, pendant l'orage, ils avaient eu la prévoyance de se cacher derrière la cabane, pour se garer de la violence du vent, et qu'ils avaient attendu qu'il fût passé, pour saisir le moment d'une nouvelle attaque; et en cela, leur tactique ne fut pas sans succès. Quand nous recom-

mençâmes notre voyage, nous éprouvâmes un nouvel assaut de leur part, et nous les retrouvâmes aussi nombreux qu'ils étaient la veille.

Nous avions encore quarante milles à faire, avant d'arriver au village d'Alten, quoique nous en eussions déjà laissé vingt derrière nous, depuis le lieu où nous étions débarqués. L'orage, qui avait duré toute la nuit, n'avait pas nettoyé l'atmosphère, de manière à bien éclaircir le ciel. L'espace que nous avions à parcourir ce jour-là, nous présentait une perspective presque aussi triste que celle que nous avions eu le jour précédent. Il nous semblait quelquefois, en considérant la quantité de neige que nous rencontrions, que nous devions être encore plus élevés sur la montagne, que nous ne l'avions été précédemment. Notre domestique était particulièrement enchanté, lorsqu'il se voyait si près des nuages; il lui semblait déjà s'être dépouillé de son enveloppe mortelle. Pour mieux jouir de son illusion, il s'écartait souvent de nous, et gagnait quelques éminences pour voir de plus près le ciel; nous le perdîmes une fois entièrement de vue: en vain alors nous l'appelâmes; on l'attendit; nous fûmes même jusqu'à

décharger nos armes pour lui faire savoir où nous étions ; il ne nous répondit par aucun signal qui nous indiquât où il pouvait être : notre inquiétude croissait à chaque instant. Enfin il nous rejoignit ; et sur nos demandes pourquoi il avait quitté la compagnie, il nous répondit qu'ayant aperçu un beau nuage, il s'en était approché pour mieux s'assurer par lui-même de ce que ce pouvait être ; mais qu'insensiblement il s'en était trouvé tellement entourré, qu'il avait perdu son chemin, sans même pouvoir reconnaître la direction qu'il avait prise.

Avant de gravir les montagnes que nous rencontrions, nous consultions nos thermomètres, et nous trouvions que le froid augmentait de deux degrés au sommet de plusieurs : le temps, pendant toute la route, fut défavorable pour des voyageurs ; il était vaporeux, et les nuages dont nous étions constamment entourrés, communiquèrent une telle humidité à notre tente, à nos habits et à tout notre bagage, que nous ne pûmes trouver un endroit pour y jouir du moindre repos ; enfin, à force de fatigues et de persévérance, nous commençâmes à descendre les montagnes.

Après avoir passé près d'une cataracte qu'alimentait des masses de neiges fondues, et des nuages qui, du sommet des montagnes, s'insinuaient dans les gorges et descendaient perpendiculairement jusqu'au bas en s'éparpillant, nous arrivâmes tout-à-coup à un charmant paysage. Dans l'illusion subite que nous éprouvâmes, nous nous crûmes transportés par une baguette magique dans une autre climat, au milieu d'une autre contrée et sous un autre ciel. Sur le revers de ces montagnes qu'on pourrait regarder comme les Alpes de la Laponie, tout est mesuré sur une échelle gigantesque, tout est riche, tout est beau. La végétation dans les espèces qui s'y plaisent, est également prompte et riante, l'herbe y est très-épaisse, et les arbres volumineux. Ici, l'on voudrait tout voir en une seule fois, et saisir ces groupes si fréquens et d'une si grande étendue, qu'on ne hasarderait rien contre la vérité, en disant que l'aspect qu'ils offrent, a beaucoup de rapport avec ce qu'on voit sur les coteaux des montagnes du Midi. Nous nous enfonçâmes dans un bois où l'herbe s'élevait à la hauteur des genoux; nous en avions déjà parcouru une certaine étendue, quand nous

eûmes le plaisir de retrouver l'Alten, roulant ses ondes parmi de riches prairies et avec une vélocité, qui rappella à ma mémoire notre passage de Kautokéino à Koinosjoki : de Kautokéino jusqu'au charmant endroit où nous étions arrivés, ce qui formait un espace de cent vingt milles, nous ne rencontrâmes pas une créature humaine, exceptés les deux Lapons de Kautokéino, qui laissèrent leurs filets pour nous suivre.

A l'endroit où nous étions alors, nous trouvâmes un pêcheur venu pour chercher du saumon, et suivi de sa femme. C'est une chose si peu ordinaire de trouver en ces bois déserts une figure humaine, que quand la femme entendit le bruit que notre marche occasionnait, elle en fut si effrayée, qu'elle persuada aussitôt à son mari de fuir avec elle, de peur de devenir la proie de quelques bêtes sauvages, ou de quelques monstres inconnus. Quand nous les joignîmes, elle n'était point encore revenue de ses craintes; elle était jeune, et le changement que la peur avait occasionné sur ses traits, nous la rendait encore plus intéressante. Peut-être était-ce l'effet de la solitude où nous étions, ou mieux encore celui de la privation du sexe

où nous avions été jusqu'alors; mais je n'en regardai pas moins cette femme comme n'étant pas indigne de tenir place dans le nombre des beautés du Nord. Elle avait les yeux noirs, les traits réguliers, les cheveux châtains. Quelle en était la cause, je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que je ne pouvais m'empêcher de porter les yeux sur les siens, plus que sur tout autre objet. Ce pêcheur avait une bonne provision d'excellens saumons, et possédait un vase pour les faire cuire. Il en coupa deux ou trois en tranches légères; les fit bouillir en manière de soupe; il assaisonna ce potage avec quelques herbes, du sel, une poignée de farine d'orge, qu'il portait dans un sac, et qui ne paraissait pas former l'article le moins important de sa propriété: ce fut avec cette sorte de mets que notre Lapon voulut bien traiter notre petite caravane. Nayant ni plats, ni fourchettes, encore moins de cuillères, nous fûmes obligés de suppléer à la privation totale de ces objets, par des morceaux d'écorce de bouleaux, et nous n'en fîmes pas moins un excellent dîner.

Le canot du pêcheur nous fut d'une grande utilité pour descendre une rivière dont

le courant nous conduisait à Alten, où nous voulions arriver le plus promptement possible, pour mettre fin à ce fatiguant voyage, d'à-peu-près quarante milles au travers des montagnes. Nous sortîmes du canot pour entrer dans un bois, où les sentiers nous donnaient assez à connaître que nous étions enfin arrivés dans un pays habités par des humains. A chaque instant nous interrogions nos guides, pour savoir d'eux où était Alten-Gaard? Combien nous avions fait de milles, et combien il nous en restait à faire? A tout moment, nous comptions être au terme de notre voyage, et nos guides commençaient à fléchir; incapables comme ils l'étaient, de nous soutenir, à mesure que nous poursuivions notre route tortueuse, à travers la forêt; lorsqu'à notre grand regret nous découvrîmes que nous nous étions perdus dans un labyrinthe, et qu'ainsi, après une heure de marche, nous nous trouvions encore exactement au même endroit où nous étions descendus du canot du pêcheur. Au milieu de nos peines, nous ne pûmes nous empêcher de rire de bon cœur, et de prendre cette malheureuse aventure avec notre philosophique gaieté. La circonstance était pé-

nible ; mais comme il n'y avait point de remède, nous nous déterminâmes à recommencer. Néanmoins, pour plus grande précaution, nous eûmes recours à notre compas, pour indiquer à nos guides là où ils pouvaient aller dans une meilleure direction. Cette résolution ne fut pas sans utilité, car bientôt nous vînmes à découvrir le lieu où nous devions aborder. Mais avant d'arriver à Alten-Gaard, nous avions à faire une route de huit milles; et comme nous ne pouvions les faire sans nous épuiser beaucoup, nous gagnâmes la première maison que nous rencontrâmes, pour y prendre quelques heures de repos. Le lendemain nous arrivâmes à l'habitation d'un marchand Norwégien, qui seule composait ce village d'Alten, que nous avions tant désiré.

CHAPITRE XL.

Situation du village d'Alten. — Vue de l'Océan. — Bain dans cette mer. — Habitans d'Alten. — Leur hospitalité. — Projet d'aller au Nord-Cap par eau. — Départ d'Alten-Gaard. — Passage près du mont Hymelkar, ou l'homme du Ciel. — Chute d'eau de cette montagne. — Belle scène. — Rencontre de l'habitation d'une famille laponne, dont la maison était abandonnée. — Visite à une autre hute. — Etat des Lapons sur cette côte. — Leur manière de vivre, et leur heureuse simplicité. — Scène de famille très-touchante. — Rencontre de quelques Lapons errans, ou montagnards. — Leurs tentes et leurs biens. — Troupeaux de rennes. — Misérable extérieur de ces animaux. — Grandes souffrances qu'ils éprouvent de la chaleur, des mouches, et notamment du taon. — Lait de rennes. — Passage du Whaal-Sund, ou Sunde des baleines. — Havesund, une seule maison dans la plus affreuse situation. — Phénomène de la na-

ture, à mesure qu'on approche du Nord-Cap. — Mageron, ou Ile maigre. — Arrivée au Nord-Cap. — Description de ce Promontoire.

En allant à la maison de ce marchand, nous observâmes, dans un pâturage voisin, deux ou trois chevaux. L'apparition de ces animaux, dont l'espèce avait disparu pour nous dans le cours de 500 milles, indiquait que nous étions parvenus à la résidence d'une personne élevée dans un pays civilisé, et conséquemment étranger à cette contrée. La maison était située sur une éminence, et commandait, d'un côté, à des montagnes opposées et aux masses de neiges dont elles sont éternellement couvertes; de l'autre, elle avait la vue sur l'Océan glacial qui, de ce côté, s'avançait dans les terres et venait former une sorte de golfe, près duquel la maison était bâtie. Quelle fut notre satisfaction, de nous trouver enfin à une petite distance de l'objet qui avait déterminé notre voyage, et qui mettait fin à toutes nos peines! La belle couleur de la mer, comparée avec la nudité des masses qui se voyaient au loin; la brillante transparence de ses eaux azurées, offraient le plus

riant spectacle ; mais rien ne flattait plus agréablement notre esprit, que l'idée d'avoir réussi dans notre pénible entreprise. La vue de ces montagnes couvertes de neiges, et le nom d'Océan glacial, au milieu d'une chaleur aussi grande que celle d'Italie, augmentaient le contraste entre ces deux extrêmes, et peignaient ce lieu, à notre imagination, comme un phénomène qu'on ne pouvait rencontrer dans aucun autre pays du monde. En effet, l'idée seule d'être parvenu à l'Océan glacial par une route si pénible, a en elle quelque chose de sublime ; elle s'offre toujours avec un nouveau plaisir, non-seulement à l'homme ordinaire qui, en voyageant, n'a d'autre vue que de porter son existence d'un lieu à un autre, mais encore au philosophe qui cherche à completter le système de ses connaissances astronomiques et physiques. Pour mieux profiter des jouissances que nous éprouvions alors, nous nous décidâmes à nous plonger dans les ondes de cette mer, si hospitalière en cette saison, et de refaire nos membres fatigués par un bain aussi agréable. Le marchand avec qui nous avions déjà lié connaissance, nous conseilla de n'en rien faire ; personne, nous dit-il, n'ose se baigner ici, à

cause du grand nombre de requins qui fréquentent le rivage en cette saison. Mais quelque forte que pût être cette raison, nous ne pûmes cependant résister à notre désir; et ainsi bientôt nous nous exposâmes à tout événement. Mais nous trouvâmes l'eau si froide, que nous ne fûmes pas long-temps sans en sortir, et nous sentîmes nos jambes tellement engourdies, que nous ne pûmes aller qu'avec peine sur le sable du rivage.

Après nous être rasés et peignés, ce que nous n'avions pu faire depuis six jours, on vint nous avertir que le dîner nous attendait; nous fûmes agréablement surpris de trouver une table proprement servie, et avec un luxe, dans les mets, que nous étions loin de prévoir; des cristaux, d'une assez volumineuse capacité, nous annoncèrent également que les faveurs de Bacchus ne seraient point oubliées. Il faut l'avouer, le plaisir que nous avait fait éprouver, l'instant d'auparavant, la vue de l'Océan glacial, ce terme tant désiré de nos longs travaux et de nos incroyables fatigues, le céda, dans ce moment, à celui que nous causa l'appareil de ce festin. Depuis si long-temps privés, pour ainsi dire, de nourriture; réduits aux alimens les plus

grossiers, et peut-être les plus mal-sains, et souvent même n'en ayant pas la quantité nécessaire, nous nous trouvions, tout-à-coup, environnés de cette abondance que la délicatesse de notre éducation nous avait rendue indispensable. Nous ressemblions à des marins qu'une pénible traversée aurait tenus éloignés du port, ou à ces hommes que les romans nous représentent transportés, tout-à-coup, au milieu des ravissantes féeries, préparées par la baguette de l'enchanteur Merlin.

L'agrément de la société ajoutait encore un plaisir à ceux de ce repas. Ce marchand était marié; son épouse, excellente femme de ménage, entendait parfaitement l'art de la cuisine. Ils avaient un domestique qui nous servait à table; parmi les convives se trouvait le bailli de cette partie de la Laponie; après la mort de sa femme, il était venu vivre dans cette famille, pour y jouir des douceurs d'une compagnie honnête. Ce bailli était un digne homme, estimé dans tout le canton. Nous nous trouvions si bien dans ce nouveau gîte, que ce ne fut pas sans quelques regrets que nous commençâmes à parler de poursuivre notre voyage vers le Nord; la

prudence l'exigeait, il fallait profiter du temps et de la saison. Nous nous informâmes de la meilleure manière de continuer notre route; combien de jours il nous fallait pour aller par terre? combien nous en emploierions si nous allions par mer? si quelqu'un avait fait ce voyage avant nous, et quelle était la distance entre Alten et le cap-nord? On nous répondit, que d'Alten au cap-nord il nous fallait faire environ 240 milles, qu'il était impossible de se hasarder par terre, et que le seul moyen qui nous restait était l'Océan. On nous dit que toute cette péninsule était une chaîne de montagnes entrecoupées de lacs qui intercepteraient notre marche à chaque pas. On nous assura qu'en admettant la possibilité de vaincre tous ces obstacles, nous ne pourrions vraisemblablement point arriver au cap, par cette voie, en moins de quinze jours. Un pareil voyage, ajoutait-on, n'avait jamais été entrepris l'été par personne, à cause de sa longueur et des difficultés insurmontables qu'il présente; et comme notre temps était borné, et que nous avions une longue marche à faire pour regagner Tornéa, il pouvait arriver que nous fussions en retard de la saison la plus propre à notre retour.

De

De plus, si nous étions pris par quelques mauvais temps, nous serions forcés de différer notre retour jusqu'à l'époque où l'hiver fût assez avancé pour que nous pussions voyager en traîneaux. Après avoir bien pesé toutes ces circonstances, nous nous déterminâmes à faire route par eau, nous réservant toutes fois le plaisir, quand nous serions à moitié chemin, d'entreprendre quelques excursions dans la péninsule.

Le troisième jour de notre arrivée à Alten, notre marchand nous procura un canot ouvert, armé de quatre rameurs. Un de ces hommes avait déjà doublé le cap, et conséquemment il était au fait de la route qu'il nous fallait prendre. Les trois autres étaient de bons marins, qui avaient fréquenté ces parages pour la pêche. L'un d'eux, celui qui faisait les fonctions de pilote, parlait le norwégien; les trois autres entendaient et parlaient la langue finlandaise et lapone. Notre expédition, à l'aide des intelligences que nous aurions sur les lieux, devait être intéressante et très-agréable. Nous nous étions munis de coussins, de matelas, de bons vêtemens et de couvertures. Nos provisions étaient excellentes; elles consistaient en vin blanc, en

eau-de-vie, en saumon frais et róti, en volaille, en veau, en jambon, en café, en thé, avec tous les ustensiles nécessaires à la cuisine; enfin nous avions tout ce qui, dans cette circonstance, était propre à nous dédommager des privations que jusqu'alors nous avions éprouvées; nous semblions nous préparer plutôt à une partie de plaisir qu'à terminer un pénible voyage pour arriver à l'Océan glacial. Le golfe sur lequel nous commençâmes à nous hasarder, en s'enfonçant dans les différentes gorges des montagnes, offrait, par-tout, l'aspect le plus magnifique et le plus intéressant.

Nous partîmes d'Alten le lundi, 15 Juillet, à deux heures de l'après-midi, et nous n'arrivâmes au cap que la nuit du vendredi au samedi suivant. A trois milles d'Alten nous passâmes sur la droite d'une montagne, appelée en norwégien Himelkar, ou montagne de l'homme céleste, d'où tombent cinq ou six cascades de cinq ou six cents pieds de hauteur. Plus loin nous en trouvâmes une autre plus considérable encore, dont l'eau nous désaltéra. Nous fûmes curieux de monter jusqu'au sommet de ces montagnes, pour voir où cette cataracte prenait

sa source; mais quand nous y fûmes parvenus, nous trouvâmes, non sans un grand étonnement, une prairie magnifique, à l'extrémité de laquelle était une autre cascade qui tombait d'une montagne plus haute que celle que nous venions de gravir, et que nous n'avions ni aperçue, ni soupçonnée même quand nous étions sur le rivage. Toutes ces cascades sont produites, sans doute, par la fonte des neiges que nous voyions couvrir les montagnes plus éloignées, dont les cimes chauves formaient le fond du tableau. Cette dernière cascade se précipitait d'une petite montagne, ornée sur trois côtés d'un bois de bouleaux qui s'élevait en amphithéâtre, et semblait, dans sa régularité, avoir été planté de la main des hommes. A une petite distance de cette cascade, dont la présence animait ce lieu charmant, était une petite maison en bois, couverte de mottes de gazon, qu'habitait une famille de Lapons résidans. Je désirais les visiter, mais un de nos guides me conseilla, avec raison, de ne point me présenter d'abord moi-même, mais bien de me faire annoncer par quelqu'un; parce que, disait-il, cette famille serait peut-être effrayée à la vue d'un étranger si différent d'eux par

la stature et les vêtemens. Il alla donc lui-même à la maison, mais il n'y trouva personne, elle était complettement déserte; la famille était allée à quelque expédition de pêche, ou parmi les montagnes, garder leurs rennes. Les architectes des maisons que l'on trouve sur ces côtes, paraissent avoir été de la même école que celui qui bâtit l'église de Massi, quoique ces demeures ne puissent supporter la même proportion, comparativement à cette église, que celle de nos maisons relativement à nos cathédrales. Je ne saurais dire si nous nous renfermâmes dans les bornes de la discrétion dans cette visite; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'aucun endroit ne put se soustraire à notre curiosité; nous cherchâmes dans tous les coins, jusque même dans leurs poches; car tout ici est à l'abandon, les Lapons étant assez heureux pour ignorer l'usage qu'on peut faire des clefs et des serrures. Nous ne trouvâmes aucun objet de luxe, si ce n'est une boîte de résine. Cette substance découle d'un sapin de ces contrées; ils s'en servent au lieu de baume pour panser leurs blessures. Nous retournâmes, non sans fatigue, à nos canots, et ce ne fut pas sans peine que nous fîmes un éternel adieu à ce

lieu charmant qui nous offrait une ressemblance frappante avec ce qu'il y a de plus pittoresque dans les vues de la Suisse.

Le calme était parfait, et nos gens, abattus par la violence de la chaleur, ne pouvaient faire usage de leurs rames sans être tout en sueur. Pour leur donner quelque repos, et en même temps satisfaire notre curiosité, nous allâmes à la recherche de tous les Lapons qui étaient établis sur la côte, et qui généralement vivaient à une distance de huit à douze milles l'un de l'autre. L'abondance et la satisfaction régnaient dans toutes leurs habitations. Chaque Lapon est propriétaire d'un territoire, à l'entour de sa demeure, d'environ huit milles de circonférence. Tous ont quelques vaches qui leur fournissent un excellent lait, des prairies qui leur donnent du foin pour leurs bestiaux en hiver. Chacun a sa provision de poisson sec, non-seulement pour son usage, mais encore pour l'achat des objets de luxe, c'est-à-dire, du sel, de la farine, de l'avoine, et quelques étoffes de draps. Leurs maisons sont construites en forme de tente, et ont un trou par le haut pour recevoir la lumière, et leur tenir lieu aussi de cheminée pour le passage de la fumée. Le feu est tou-

jours au centre du logement. Ils dorment autour près les uns des autres. En hiver, outre la chaleur du feu, ils jouissent de celle que leur procure leurs vaches, avec lesquelles ils partagent l'abri de leur toit, comme les Ecossais montagnards et les habitans des îles du Nord. Les portes de leurs maisons, en été, sont toujours ouvertes; et quoique dans cette saison il n'y ait point de nuit, ils sont accoutumés à dormir à la même heure que les autres Européens; non ceux qui, toujours à la poursuite du plaisir, courent d'un objet à l'autre, et, laissant aller les heures dans leur cours rapide, convertissent les douceurs de la nuit à ces bruyantes dissipations qu'ils craindraient d'offrir aux regards du jour; mais bien ceux qui prennent pour règle de leur conduite, l'exemple que leur offrent les êtres avec lesquels leur organisation leur donne quelques rapports. Souvent nous sommes entrés dans leurs huttes à une heure ou deux du matin, si l'on peut employer ce terme en ce pays pendant cette saison, et toujours nous trouvions la famille couchée et livrée au sommeil, sans que notre présence et notre conversation troublât en rien, pendant plus d'un quart-d'heure, la douceur de leur repos;

Ils dorment dans cette paisible sécurité qu'inspire l'absence de tout danger. Eh! comment l'inquiétude trouverait-elle accès chez eux? ils ne sont exposés à aucune sorte de périls; éloignés de toutes les craintes, et de toutes les anxiétés, compagnes ordinaires de la possession des objets enviés par tant d'autres qui en sont privés. Les seules causes de leurs alarmes, seraient les ours et les loups; mais ces animaux ne viennent jamais vers les habitations des Lapons résidans; ils trouvent à la suite des Lapons nomades et de leurs troupeaux, des provisions suffisantes pour leurs besoins; d'ailleurs aucun animal vénéneux n'appelle, dans ces sévères contrées, la vigilance de l'homme pour se préserver de leur atteinte; êtres heureux! fortunés solitaires! ils vivent ici sous la douce égide de la plus parfaite innocence.

Le gouvernement n'a rien à faire pour la distribution de sa justice; et ce peuple, qui n'a aucun intérêt à démêler avec ses voisins, n'a nul besoin d'une protection qui lui serait plus onéreuse qu'utile. Quelques hordes d'habitans, dispersés sur une immense étendue de terre, ont peu de raisons pour se faire mutuellement quelques aggressions; l'égalité

d'état entre eux ; le silence ordinaire de leurs passions, et la douceur de leur caractère, non-seulement préviennent l'occasion des injures, mais à plus forte raison, les ressentimens qu'elles alimentent. Les Lapons sont sans défense, il est vrai ; mais les rigueurs de leur climat, et plus encore leur extrême pauvreté, les rassurent sur les craintes d'une invasion. Ils vivent sans protection, et n'ont jamais servilement fléchi le genou devant un maître. Ce n'est point dans ces régions boréales qu'on vient chercher les tristes exemples des tyrannies dont fourmille l'histoire, ou des fausse tés et des parjures si fréquens parmi les nations qui se vantent d'être civilisées, et qui malgré l'orgueil que leur inspirent les avantages qu'elles retirent de cette civilisation, n'en font pas moins des actes de barbarie qui répugnent à toute croyance.

Dans une des familles que nous visitâmes, nous fûmes témoins d'une scène vraiment touchante : elle servit à nous convaincre que la sensibilité n'était pas étrangère à ces latitudes glaciales. Nous entrâmes, à trois heures après minuit, dans une hutte où étaient le mari, sa mère, une jeune femme, et deux petits enfans. Ils étaient tous endormis, aussi

attendîmes-nous quelque temps pour qu'ils pussent s'éveiller doucement; ils avaient tous la même couche, c'est-à-dire, le sol qu'ils avaient couvert de branches et de feuilles de l'odorant bouleau; sur eux étaient étendues des peaux de rennes. Ils dormaient à la manière des Lapons, voisins de la mer, c'est-à-dire, vêtus de leurs habits, qui étant très-large par-tout, ne nuisent en aucune manière à la circulation du sang. La femme fut la première à s'éveiller, et jetant les yeux sur un de nos canotiers, qu'elle reconnut, elle lui témoigna le contentement qu'elle avait de le voir, et entra en conversation lapone avec lui. Le mari et sa mère se réveillèrent bientôt après, mais les enfans restèrent toujours dans le plus profond sommeil. La vieille femme apercevant notre Lapon, se mit aussitôt à pleurer; la jeune femme suivit son exemple, il fut bientôt imité par notre matelot, et l'instant après par nous-mêmes; mais par l'une de ces sympathies qui ont le cœur et non les lèvres pour interprètes, nous gardions un morne silence; quand notre interprète, entrant dans la hutte, et nous trouvant en pleurs, nous demanda en Finlandais la cause de notre chagrin: nous ne pouvions rien lui

répondre sur ce point. Il n'en était pas ainsi à l'égard de la vieille femme ; elle avait vu le canotier l'année précédente, lorsqu'elle jouissait encore d'une bonne santé ; mais depuis ce temps elle avait été frappée d'une attaque d'apoplexie qui l'avait entièrement privée de la parole. Après quelques momens donnés à cette émotion générale, et lorsque chacun fut revenu à soi, nous demandâmes un peu de lait et de fromage de rennes ; aussitôt la maîtresse sortit et nous conduisit au buffet ; c'était une maisonette de bois élevée sur quelques pieux, à une certaine distance du sol, pour que les provisions qu'elle contenait ne pussent point être endommagées par l'humidité de la neige pendant l'hiver. Nous fûmes étonnés de la quantité de provisions que cette bonne ménagère avait dans ce petit magasin. Il contenait beaucoup de poissons secs, de la viande de rennes desséchée, du fromage, des langues de rennes, de la farine d'avoine, des peaux de rennes, des fourrures et des habits de laines et autres objets. Tout annonçait l'aisance, et même la richesse ; et ce qui mérite d'être remarqué, cette bonne femme nous offrit tout ce dont nous avions besoin, de la manière la plus libérale,

et sans qu'elle parût penser à ce que nous pourrions lui donner en retour; bien loin de là, elle persista à refuser l'argent que nous lui offrîmes en dédommagement de ce que nous avions accepté. J'ai vu peu d'endroit où les hommes vivent dans une aussi grande aisance, et dans une aussi heureuse simplicité que dans les parages maritimes de la Laponie. Leurs huttes sont obscures et étroites; ils n'ont aucun bois de lit, aucune chaise, aucune table, ils s'assoyent par terre, ils se couchent sur leurs feuilles de bouleau, et n'en dorment que mieux; et leurs maisons, convenables à leurs besoins, contiennent tout l'ameublement nécessaire à leurs occupations et à leurs travaux divers. Quant à leur position, elles jouissent d'un aspect riant, la plupart étant sur les bords de la mer, bâties tantôt au pied, tantôt sur les flancs des montagnes, et toujours près des lieux où la main de la bienfaisante nature entretient, dans toute leur vigueur, de gras pâturages constamment féconds sans aucune culture; et ce qui est sur-tout inappréciable, c'est qu'ils peuvent dire, que le sol qu'ils foulent, et le terrain qui fournit à leur besoin, sont vrai-

ment à eux, sans craindre qu'un despote vienne les troubler dans leur propriété. Les seuls ennemis qu'ils ayent à redouter, sont quelques marchands qui viennent s'établir sur ces côtes, et dont l'avarice et la cupidité abusent de leur innocence et de leur penchant, pour leur vendre, à un prix excessif, les liqueurs fortes et les autres marchandises dont ils peuvent avoir besoin.

Nous quittâmes cette hutte pour continuer notre voyage; mais à peine avions nous fait cinq ou six milles, que la violence du vent nous força à remettre pied à terre. Nous profitâmes de cette circonstance pour faire une course dans l'intérieur du pays, et chercher quelque objet capable de fixer notre attention; telle par exemple que serait la rencontre de quelques Lapons nomades, avec leurs troupeaux et leurs tentes. Nous fîmes environ sept ou huit milles à pied, et nous trouvâmes çà et là, parmi ces montagnes, des sites délicieux, de fraîches vallées entourées de montagnes couvertes de bouleaux et autres arbres. Nous savourâmes, au milieu de nos fatigues, le plaisir de nous reposer à l'ombre, au bord des limpides ruisseaux qui serpentent dans ces vallées. Enfin nous ren-

contrâmes une tente de montagnards où notre curiosité trouva matière à s'exercer. Cette tente était de forme conique, dissemblable en cela de la forme qu'ont ordinairement les autres tentes. On en comprendra facilement la bâtisse par ce qui suit. On enfonce dans la terre plusieurs poteaux ou fortes branches de bois fraîchement coupées, on les fixe sur un large cercle tracé à terre, et on leur donne, dans le haut, une direction diagonale, de manière à ce qu'elles se rencontrent à leur extrémité supérieure. On double ensuite cette charpente dans son pourtour, de plusieurs pièces d'étoffe cousues l'une à l'autre. Le diamètre de celle dans laquelle nous entrâmes, avait à sa base environ huit pieds ; au milieu, était un feu, près duquel était assise la femme du maître de la tente, son fils encore enfant, et quelques chiens, peu hospitaliers sans doute, mais gardiens fidèles ; car ils ne cessèrent d'aboyer tant que nous fûmes présens. Près de la tente, était une sorte de hangard, composé de cinq ou six bâtons, obliquement disposés, de manière à s'entrecroiser à leur sommet, où ils étaient liés ensemble et recouverts, comme la tente de peaux et de pièces d'étoffes. C'était sous

ce réduit que les Lapons gardaient leurs provisions. Elles consistaient en fromage, en une petite quantité de lait de rennes (1), et

(1) Les plus anciens naturalistes qui ont parlé de cet utile animal, le désignent sous les noms de *Rangifer* et *Tarandus*. Linnée, dans sa Faune suédoise, l'indique sous la phrase suivante: *cervus cornibus ramosis teretibus summitatibus palmatis*. Les caractères qui lui donnent un air de famille avec les cerfs, sont l'absence des premières dents incisives à la mâchoire supérieure; la manière dont croissent leur bois, qui, une fois endurcis, tombent tous les ans, et repoussent comme celui du cerf. Mais une circonstance qui établit une différence marquée, est la présence du bois chez les femelles, qui, à la vérité, est moins rameux, moins large et moins grand que chez les mâles; rarement encore les hongres perdent leurs cornes avant leur moyenne année: mieux ils se portent, plus promptement ils les perdent, ce qui est pour le Lapon un moyen de juger de leur santé. On trait les femelles une fois par jour, sur les deux heures, et le lait qu'on en obtient alors sert à l'usage domestique; le lait qui leur revient le lendemain matin, est réservé pour la nourriture de leurs petits. Ce lait abonde en parties caseuses et butyreuses; il est épais, et conséquemment très-nourrissant. On parlera, dans la suite de cet ouvrage, de cet intéressant quadrupède, d'une manière plus étendue.

en poisson sec. Plus loin, une mauvaise clôture ou palissade faite à la hâte, servait de parc aux rennes, quand on les rassemblait pour les traire. Ces animaux n'y étaient point quand nous arrivâmes, ils erraient sur les montagnes d'où ils ne descendent que vers la fin du jour: comme nous ne nous sentions pas d'humeur à courir à leur rencontre, au hasard de nous perdre nous-mêmes dans les défilés de ces montagnes, qui de loin offrent un aspect trompeur d'uniformité, nous jugeâmes plus à propos d'offrir un peu d'eau-de-vie à ces Lapons, pour les engager à aller avec leurs chiens à la recherche de leur troupeau, et à le ramener à leur domicile, ou le plus près qu'ils pourraient. A peine eurent-ils avalé le nectar que nous leur avions présenté, comme des arrhes d'une plus forte récompense, que nous entendîmes les aboiemens des chiens retentir et se prolonger au milieu des montagnes. Les Lapons nous dirent que c'était le signal de l'arrivée du troupeau; et en effet, un instant après nous vîmes paraître et descendre des hauteurs trois cents rennes, pour gagner les vallées dont l'herbe fraîche leur promettait une meilleure pâture. Nous insis-

tâmes pour qu'ils les fissent entrer dans le parcage, afin d'observer leurs allures, et de goûter de leur lait fraîchement tiré. Tout se passa au gré de nos désirs, mais non pas sans difficulté, parce que ces animaux n'étant pas accoutumés à être parqués de si bonne heure, ne virent pas sans peine qu'on s'y disposât.

Ce ne fut qu'après des efforts réitérés, que les Lapons parvinrent enfin, à l'aide de leurs chiens, à les forcer à y entrer. Dans ce parc nous eûmes alors tout le loisir de voir ces utiles animaux que les premiers nomades, étrangers à toute civilisation, surent cependant apprivoiser et soumettre. Ces pauvres animaux étaient maigres ; ils avaient un air de tristesse et de souffrance ; leur poil était couché, et leur haletement continuel marquait combien une saison si chaude les incommodait. Leur peau était d'espace en espace ulcérée par une espèce de mouche, qui la perce ainsi pour y déposer ses œufs, non sans leur occasionner de vives douleurs. Je pris plusieurs de ces insectes, et nombre de leurs œufs, dans l'intention d'en faire hommage à mes amis entomologistes, qui se plaisent à faire des collections. Quant au lait

que

que nous goûtâmes, il était loin d'être aussi bon que celui que les rennes donnent en hiver. En été il contracte toujours une sorte de goût sauvage et fort, approchant de ce qu'on appelle en français le rance.

Nos guides nous avertirent qu'il était temps de retourner à nos canots, et de profiter de la brise qui s'était élevée pour poursuivre notre voyage. Nous prîmes congé de nos Lapons; ils nous en témoignèrent leurs regrets en jettant un coup-d'œil significatif sur le caisson d'eau-de-vie qui nous accompagnait. Nous passâmes dans notre canot le Whaal-Sund, ou le golfe des Baleines; il était agité par un courant très-fort, et par la brise qui soufflait, mais dans une direction qui nous était contraire. Les baleines se rendent en grand nombre dans ce golfe; elles sont, nous dit-on, très-communes dans ces mers. Quoique nos gens nous assurassent qu'ils n'avaient jamais passé par ce détroit sans en voir huit ou dix; nous fûmes assez malheureux pour n'en rencontrer aucune. Nous abordâmes sur le rivage, à la maison d'un marchand, située dans une île, près le Have-Sund. C'était, j'ose le dire, la plus affreuse habitation de ces contrées. Le terrain d'alentour ne pro-

duisait pas un seul arbre, un seul buisson, une touffe de gazon; l'on n'y voyait enfin que des rochers dans toute leur nudité. L'habitant de ce lieu n'avait rien, que ce qu'il alloit chercher fort loin, même le bois dont il alimantait son foyer. Le soleil, en ce lieu, est absent de l'horizon pendant près de trois mois, en sorte que sans les aurores boréales qui répandent une lueur utile aux indigènes, ces malheureux seraient enveloppés dans les plus obscures ténèbres. Séjour d'horreur pour un habitant des Zones tempérées, s'il était condamné à y passer sa vie! L'amour du gain, celui de la pêche y fixent encore quelques individus : plus on approche du Cap-Nord, plus la nature semble se rembrunir; la faible végétation qui s'essaye sur la surface de la terre, périt bientôt, et ne laisse après elle que des rochers entièrement décharnés.

En continuant notre voyage, nous laissâmes à droite le détroit formé par Magéron, où l'île déserte, et le continent. La vaste étendue de l'océan glacial s'ouvrait à notre gauche, et à minuit précis nous arrivâmes enfin au dernier point de l'Europe, connu sous le nom de *Nord-Cap.*

Le Cap-Nord, formidable objet d'une curiosité victorieuse de tant d'obstacles, de périls et de fatigues; but vraiment colossal d'un voyage aussi long, entrepris pour le seul honneur de le toucher, et pour qu'il fût dit une fois, sans imposture, que des hommes ne s'étaient arrêtés que là où la terre leur avait manqué; le Cap-Nord, en s'offrant à nos regards, s'empara de nos facultés; à son aspect notre imagination se sépara de tout ce que notre vie laissait derrière elle, et le monde n'exista plus pour nous que dans cette borne du monde. Notre orgueil devint grand de notre succès; nous nous trouvâmes spectateurs de notre propre audace; et foulant cette terre que nul avant nous n'avait foulée, il nous semblait y marcher, non en hommes, mais en créateurs. Hélas! ce moment de délire s'évanouit rapidement. La mélancolie, la tristesse profonde succédèrent au noble enthousiasme de notre triomphe. Les rochers sans parure, la terre sans végétation, les airs sans habitans, nous apprirent que tant de constance, de sueurs, de soins et d'anxiétés, n'avaient servi qu'à nous conduire sur le tombeau de la nature. Le Cap-Nord est un roc, dont le front et les énormes flancs se projectent au

loin dans la mer. Gigantesque adversaire des vagues et des ouragans, il semble, sur sa base profonde, commander à leur agitation; mais infatigables assaillans, les flots soulevés ne lui laissent de trève que celle que de loin en loin le calme du ciel impose à leurs propres fureurs; et terribles dès qu'ils sont déchaînés, ils reviennent l'attaquer, le frapper et le miner. Chaque année son antique caducité se prononce davantage; les progrès en sont frappans, et ce grand arcboutan du globe s'use, se ruine, se détruit sans nul témoin de sa longue et continuelle décadence. Là, tout est solitaire, tout est lugubre, tout est stérile; nulle forêt sur la cime de ces monts; nulle verdure sur les grisâtres aspérités de ces rocs; nul oiseau terrestre dont le vol brise la monotonie des airs; nulle voix que le mugissement des mers, le sifflement des tempêtes; un océan incommensurable, un ciel sans horizon, un soleil sans repos, des nuits sans réveil, l'infécondité, le silence, la désolation, voilà les traits de ce tableau sublime, voilà le Cap-Nord. Ici, les occupations, l'industrie et les inquiétudes des hommes, ne se présentent au souvenir que comme un songe. L'énergie de la nature animée, ses formes diverses,

ses innombrables modifications s'effacent de la mémoire. L'on n'aperçoit plus le globe que dans ses élémens; ce n'est plus le séjour de la vie, c'est un point du système de l'univers.

CHAPITRE XLI.

Grotte parmi les rochers du Cap-Nord. — Granit dont est composé le Cap-Nord. — Oiseaux vus dans son voisinage. — — Retour. — Route différente de la première, pour revenir à Alten. — Ile de Maaso. — Ses habitans, leur hospitalité et leur prévoyance. — Avantage d'être pris en route pour un prince. — Endroit appelé Hammerfest. — La péninsule Hwalmysling. — Histoire d'une frégate anglaise, arrivant, il y a quelques années, près d'Hammerfest. — Retour à Alten. — Excursion à Felwig. — Grand marché de poisson. — Embarquement et navigation sur l'Alten. — Singulières combinaisons de trois cataractes. — Efforts pour en remonter une en canot. — Motifs de cette entreprise. — Non succès. — Les voyageurs sont obligés d'aller à pied sur les montagnes. — Différence de températures dans l'air. — Ils regagnent la rivière, et rencontrent les Lapons de

Kautokéino. — Ils arrivent à Kautokéino, et ensuite à Enontékis. — Difficultés qu'ils éprouvent dans ce dernier endroit. — Deux voyageurs anglais à Enontékis. — Leur mémorandum. — Le ministre de ce lieu. — Extrait d'un manuscrit sur cette paroisse. — Sa population, son église, habitans, colonie, mœurs et productions. — Plantes, oiseaux. — Remarques sur les maladies des rennes. — Départ d'Enontékis pour Tornéa et Uléaborg. — Conclusion.

LORSQUE l'espèce d'iversse où nous avait plongés la vue du Cap-Nord, fut dissipée, et que les sensations diverses que le plaisir d'avoir touché au terme de nos désirs, le spectacle de ces lieux inconnus au reste des humains, la contemplation de la nature sauvage, la sévère majesté des sites, la comparaison de ces climats à ceux qui nous avaient vu naître, furent épuisées, un retour sur nous-mêmes nous fit sentir qu'il faut, au bonheur de l'homme, qu'un désir satisfait soit remplacé par un autre, et que sans cela il ne pourrait supporter le vide affreux de son ame. Dès-lors, le souvenir de la grande distance

qui nous séparait de notre patrie vint occuper notre pensée, et mesurant en idée l'immensité de pays que nous avions traversé, nous en revînmes à songer à celle qu'il nous fallait parcourir pour nous retrouver au sein de nos amis et de nos familles. Nous avions de nouveau à gravir les mêmes montagnes, à nous hasarder à traverser les mêmes déserts, à braver les mêmes cataractes; et tous ces objets, ayant perdu à nos yeux le mérite de la nouveauté, ne se présentèrent plus à notre imagination que sous le point-de-vue le moins agréable. Sans doute au repoussant aspect de la nature sauvage, dont l'âpre stérilité nous entourait de toutes parts, nous concevions à peine comment le seul désir de jouir d'un semblable spectacle, avait pu être le but de tant de travaux; mais tel est l'empire des mots sur l'entendement humain, que bientôt les noms de Cap-Nord, de mer Glaciale, d'extrémité de l'Europe, rallumaient encore notre activité, échauffaient notre imagination, et la main s'emparait des crayons pour dessiner ces masses énormes, formidables pages des annales des siècles; et dès-lors, tout entiers à l'ouvrage, nous goûtions le charme que cette imposante so-

litude peut offrir à de grandes ames. Traversant, en idée, l'immensité de cette mer glaciale, nous visitions le Groenland et le Spitzberg, et plus loin, ces montagnes de glace qui resteront immobiles au milieu des eaux, tant que le globe roulera sur un axe invariable. Alors aussi réalisant, pour ainsi dire, ce point que l'on appelle pôle, nous nous plaisions à y placer, à y contempler, en silence, le spectacle de l'année, divisée en un seul jour et en une seule nuit. Mais enfin, renonçant à ces séduisantes rêveries, et cessant de rendre le papier dépositaire de nos réflexions, et du dessin des aspects variés, et des sites divers du Cap-Nord, nous en abandonnâmes les sommets, et descendîmes sur le rivage. Des pièces de bois, que la mer avait jetées sur les rochers, nous fournirent le moyen d'allumer un feu pour apprêter notre repas. Jamais il ne nous fut plus nécessaire; notre agitation morale, nos fatigues physiques, la vivacité de l'air avaient aiguisé notre appétit, et bientôt la gaieté déridant nos fronts, nous portâmes, sur ces confins du monde, quelques santés à nos amis des pays méridionaux.

En cherchant sur le rivage un lieu favo-

rable à nous servir et d'asile et d'abri, nous découvrîmes une grotte formée par trois rochers, dont les surfaces polies indiquaient assez qu'elles avaient été usées par les vagues. Au milieu de ces rochers était une pierre arrondie, sous laquelle sortait un filet d'eau. En suivant les cours de ce ruisseau, dont la source sortait d'une montagne voisine, nous trouvâmes sur ses bords quelques plantes d'angélique. Cette découverte fut pour nous d'un prix inestimable, dans une contrée si étrangère à toute espèce de végétation, et où nous étions bien loin de supposer que la nature pût nous offrir quelques jouissances pour notre table. Cette grotte était si bien disposée, qu'on l'eût prise plutôt pour l'ouvrage de l'art que pour celui de la nature. Le large bloc qui se trouvait au milieu nous servit de table. Nous nous assîmes autour, en sorte que nous n'avions qu'à nous baisser pour remplir nos tasses d'une eau d'autant plus délectable, qu'elle était fraîche et douce, quoique nous ne fussions qu'à quelques pas de l'Océan. Nous regrettâmes beaucoup de n'avoir aucun instrument pour graver sur le rocher quelques pensées, ou tout au moins nos noms. Après notre repas, nous nous amusâmes à grimper sur l'endroit le plus élevé

du rocher ; et, rendus à notre ordinaire gaieté, nous nous divertîmes à faire rouler du haut en bas les masses de rochers que nous parvenions à ébranler. Elles faisaient un bruit semblable au tonnerre, et entraînaient avec elles, dans l'Océan, tout ce qui s'opposait à leur chute. Les rochers de cette côte sont presque tous de granit. Le Cap-Nord est lui-même un amas de ce genre de roche, entremêlé de quelques veines de quartz, courant du midi au nord, il nous sembla voir, dans quelques endroits, de la neige non encore fondue, et dont les couches, sur le rivage, étaient presque de niveau avec la mer. Cette circonstance serait en contradiction avec l'opinion des savans, qui ont établi le système de région de neige éternelle à une certaine hauteur de l'atmosphère.

Nous ne trouvâmes aucuns basaltes ni autres productions volcaniques, dans le peu de temps que nous pûmes donner à la visite des environs. Les pierres plus connues étaient de la nature du granit, des pierres calcaires, entremêlées de mica et d'un marbre grisâtre traversé de grandes veines de quartz, qui généralement suivait la direction du sud au nord.

Les lichens couvrent par-tout la surface des rochers exposés à l'air. Le lichen géographique

de Linnée y est fort commun. On trouve aussi celui dont les Anglais se servent, au lieu de cochenille, pour faire leur beau rouge. Ce dernier est très-abondant sur les côtes de Norwége; on en exporte tous les ans une quantité considérable.

Les algues garnissent le pied des rochers que baigne la mer. Les Norwégiens en font un grand objet de commerce; ils les brûlent, et de cette opération il résulte une cendre qu'on appelle *soude*, et que les Anglais viennent acheter à très-haut prix.

Au-dessus de ces algues, l'on trouve des couches épaisses de petits coquillages bivalves, du genre des moules. Nombre de parcelles de petits buccins, *buccinum*, tapissent ces rochers à plusieurs milles le long de la mer, et sont tellement serrées les unes contre les autres, que cet effet de la nature ressemble beaucoup à un travail en mosaïque.

Les glands de mer, *lepades balani*, sont ici innombrables. Ils ne s'attachent pas seulement aux rochers et aux canots, mais il en est une autre espèce qui aime à se coler sur les baleines, et s'y cramponnent si fortement, que ces poissons ne peuvent s'en débarrasser. Nous avons encore trouvé, dans nos courses

sur ces parages, des oursins *échinus*, *esculentus*, le *buccinum glaciale*, *dimidiatum*, quelques *pecten*, quelque espèce des genres *venus mérétrix helix crepidula nassa*, et quelques autres que la mer avait brisés, et qui n'étaient pas reconnaissables. La plupart avaient des couleurs peu brillantes et peu agréables à l'œil.

Les éponges ne sont pas non plus étrangères à cette mer ; nous en trouvâmes que les vagues avaient déposées sur le rivage, même à une assez grande distance. Mais ces zoophytes se tiennent à une certaine profondeur dans la mer, et ce sont souvent les pêcheurs qui les détachent avec leurs filets.

J'ai vu des éponges d'une très-grande beauté, formant des ramifications de la hauteur d'un mètre et plus, environ. Il y en a de parfaitement blanches, mais leurs fibres sont moins tenaces et plus tenues que celles dont on fait ordinairement usage. On en trouve de deux sortes sur ces parages. *Spongia tenax ramosissima oculata ramis teretiusculis, obtusis et spongia illa beliformis rigiduscula fibris capillaribus, densissime reticulatis.*

Les gorgones, les madrépores, les étoiles de mer, le *millepories*, comme la *foliacea* et la

cellulosa, appelée manchette de Neptune, abondent sur ces parages ; mais les coraux rouges ne s'y trouvent pas : tous ceux qu'on voit sont ou blancs ou cendrés.

La poursuite des oiseaux de mer absorbait presque entièrement notre attention ; leur quantité suppléait à l'absence des oiseaux de terre, qui semblaient dédaigner ce pays, où on ne voyait aucune végétation.

Le seul moteux, *motacilla œnantes*, venait se reposer sur ces masses hérissées, et contemplait la vaste étendue de la mer, sur laquelle il n'osait se hasarder.

Mais les mauves, notamment la mouette grise, *larus canus*, *hyperboreus*, *marinus*, sur plusieurs endroits, se présentaient en groupes, et, par leur couleur, contrastaient avec la teinte noirâtre des rochers sur lesquels ils se reposaient.

Ils s'assemblaient en phalanges, particulièrement quand ils donnaient la chasse aux petites écrevisses ou poux de mer, *pediculi marini* ; aux monocles, *monoculi*, et aux cloportes *oniscus asellus*, qui, dans le fond de la mer, cherchent à s'attacher aux poissons, et en usent avec eux comme les moucherons en usaient avec nous dans les marais de la Lapo-

nie. Il nous est quelquefois arrivé de voir de gros poissons prendre un élan hors de la surface de la mer, comme pour chercher du repos dans un autre élément et indiquer aux oiseaux du rivage la proie abondante qui les attend (1).

La chasse devint générale pour nous. *Nous* chassions les *mauves*, les *mauves* chassaient les *onisques*, les *onisques* chassaient les gros poissons, et sans doute les gros poissons chassaient à leur tour les petits. Ainsi la nature soumet les êtres les uns aux autres, et riche dans ses familles, compte pour rien la destruction de quelques individus dont la perte ne saurait porter atteinte aux espèces.

Les alques sont fort communes dans ces parages; l'*alca alea*, l'*alca pica* et l'*alca artica*, passaient de temps à autre fort près de notre canot et nous invitaient à exercer notre adresse à tirer au vol. Cette dernière fixait particulièrement notre atten-

(1) Le cris d'alarme d'une seule de ces mauves suffit pour en réunir des milliers. Leur nombre augmente avec une vîtesse incroyable, et ce nuage, toujours voltigeant et croissant, se tourne, se retourne, se plonge, et se retire avec un désordre et une vélocité dont il est difficile de se faire une idée.

tion, par sa rareté ; elle ressemblait, dans l'air, au perroquet, par la figure de son bec bleu et rouge, recourbé et applati perpendiculairement. Nous faisions beaucoup de détours pour les poursuivre et les tirer ; mais telle est l'épaisseur de leur plumage, que nous ne réussissions à les tuer qu'à une distance médiocre.

Nous ne pûmes découvrir aucun oiseau du genre des *pétrels*, *procellaria*, le pellagien de Linnée ; cet oiseau se tenant toujours dans les hautes mers, où il annonce la tempête quand il vient se placer sur les vaisseaux. Mais les canards, au contraire, sont fort communs, et particulièrement ceux qui portent à la queue deux pennes fort longues, en forme de fourche, comme celles de l'hirondelle. Cette espèce est indigène des pays septentrionaux : aussi Linnée l'appelle-t-il *Anas hiemalis*.

C'est ainsi que nous occupions nos loisirs lorsqu'une petite brise du nord hâta notre départ. Nos bateliers nous persuadèrent d'en profiter, pour nous rapprocher de l'Alten. Nous avions fait à-peu-près trois ou quatre milles, lorsque le calme le plus parfait nous surprit ; nos bateliers furent de nouveau obligés

gés d'avoir recours à leurs rames et à leurs bras. Je remarquerai, en passant, que le calme dans ces parages est quelquefois tout aussi accablant que celui que nous décrivent les voyageurs dans la mer du sud. La chaleur du soleil élève une espèce de petit brouillard à six ou sept pieds au-dessus de la surface de la mer. Il rend l'air si lourd et si suffoquant, que l'on a de la peine à respirer. Sans parasol, sans tendelet pour nous procurer de l'ombre, nous étions grillés par le soleil, et la bouche ouverte, nous aspirions le peu d'air extérieur dont nous étions entourés. Mon compagnon de voyage disait n'avoir jamais éprouvé une chaleur aussi constante ; mais en consultant le thermomètre, nous trouvions que c'était plutôt l'effet d'un brouillard désoxigéné, que celui de la chaleur.

Vers le soir, ou, pour mieux dire, quand le soleil approchait davantage de l'horizon, au lieu de la petite brise rafraîchissante dont on jouit près de la mer en Italie, la chaleur augmentait, et le thermomètre, qui le matin marquait douze degrés de chaleur, en désignait vingt alors. Nos bateliers ne faisaient que boire de l'eau-de-vie pour se rafraîchir, et ne pouvaient travailler. Notre

bateau remuait à peine ; la nature semblait dans ce moment ensevelie dans un morne silence, et les plongeons seuls, *colymbus arcticus*, avec leurs cris lugubres et de présage funeste, remplissaient ces parages solitaires de leurs tons funèbres, et redoublaient en nos cœurs les effets de l'ennui.

Nous ne retournâmes point à Alten par la même route que nous avions suivie précédemment ; mais profitant de l'occasion, nous visitâmes tout ce qu'on nous avait dit mériter quelque attention sur les îles qui bordent la côte. Nous allâmes d'abord à l'île de Maaso, habitée par un ministre, un marchand, et une trentaine de familles. Le marchand nous reçut avec les plus hautes marques de distinction ; il nous offrit différentes sortes de liqueurs, nous fit présent de quelques éponges qu'on trouve sur les côtes, de quelques coquilles parmi lesquelles se trouvaient un Bernard l'hermite, *cancer Bernardus eremita*, un beau Buccin, *Buccinum glaciale*, et un Alca, que son fils avait empaillé. Il nous montra les environs de son habitation, qui n'étaient que de simples rochers et quelques cavernes où il allait à la chasse de la loutre. A notre départ il hissa pavillon et nous salua de trois coups de canon.

Ces marques de respect et même de soumission, étaient moins sans doute le résultat de la simple hospitalité, qu'un hommage qu'il croyait rendre à deux princes, qui par curiosité voyageaient dans ce pays, déguisés et incognito, pour jouir d'une plus grande liberté. Cette erreur était fondée sur un événement précédent. Un fils du dernier duc d'Orléans, après avoir traversé toute la Norwége, vint de-là sur cette côte, monté sur un vaisseau; de cette île, il alla à Alten, et d'Alten, il continua sa route, à cheval, accompagné d'un jeune homme nommé Montjoye. Tous deux suivaient à-peu-près la même direction que nous avions tenue. Tous deux voyageaient sous des noms empruntés : le premier, sous celui de Muller, et l'autre, sous celui de Froberg, qui, en allemand, signifie la même chose que le nom français. L'année d'ensuite, les marchands furent informés, par leurs correspondans, que l'un d'eux était le prince d'Orléans : et depuis ce temps, on croyait en Norwége, aussi bien que sur la côte de la Laponie, que tout étranger, accompagné d'un ami et d'un ou deux domestiques, devait être un prince qui voyageait pour son instruction ou pour son amusement.

Pour se former une juste idée de l'hospitalité que nous reçûmes à Maaso, il serait nécessaire de savoir si les deux personnages dont nous venons de parler obtinrent les mêmes marques de respect que nous. Je voyageai dans la suite avec mon compatriote, M. Bellotti, à travers la Norwége, où nous fûmes traités de la même manière, et où nous reçûmes les marques d'honneur les plus distinguées. Je me plais à reconnaître ici, avec les sentimens de la plus vive reconnaissance, l'hospitalité que l'on nous prodigua dans cette contrée ; mais je ne puis, sans blesser la vérité, me dispenser de dire que par-tout on nous prenait pour des princes italiens, venus vers le Nord pour y passer le temps des troubles qui régnaient dans leur pays. Alors on cherchait dans tous les almanachs quels princes nous pouvions être. Mon compagnon, d'une complexion et d'un extérieur très-délicat, passait pour le prince inconnu, et moi, plus fort, plus robuste, j'étais son secrétaire ou son Mentor. Quelques-uns le regardaient comme le fils du duc de Parme, d'autres le prenaient pour le fils du duc de Modène ; et quelques-uns, plus scrupuleux dans leurs recherches, disaient dans leurs rapports gé-

néalogiques, qu'en comparant son âge avec celui des autres princes, dont les almanachs font mention, ils pouvaient affirmer son véritable rang. J'aime à croire que, sans aucune méprise, nous eussions joui d'une égale hospitalité; mais je ne puis m'empêcher de penser que cette opinion eut quelqu'influence sur une certaine classe de personnes, dans les principales villes de la Norwége, où nous passâmes plusieurs jours.

De Maaso nous allâmes à Hammerfest, endroit où sont deux ou trois marchands, un ministre, et quelques familles. Tous ces établissemens sur la côte ont entre eux beaucoup de ressemblance. Par-tout la même stérilité, la même nudité et la même coupe de rochers. Près de ce dernier lieu coule une petite rivière; elle passe à travers une agréable gorge ombragée de bouleaux; on pêche, dans cette rivière, d'excellens saumons. A la rive directement opposée à Hammerfest, est une péninsule appelée Hwalmysling, où se trouve beaucoup de lièvres, dont les fourures rapportent au propriétaire un revenu annuel de deux à trois cents rixdales. Un des marchands d'Hammerfest nous dit vaguement que du temps de ses prédécesseurs, une frégate anglaise,

il y avait sept ou huit ans, était venue sur la côte, avec deux astronomes, l'un desquels bâtit un observatoire sur une montagne voisine; tandis que l'autre, à ce qu'il croyait, fut fixer sa résidence, pour quelque temps, au Cap-Nord. Il ne se rappelait ni en quelle année cette frégate avait paru, ni le nom des astronomes; tout ce qu'il put nous dire, c'est que l'apparition de ce vaisseau fit une telle impression sur les habitans de cette côte, qu'ils allèrent tous pour le voir, et s'en revinrent avec la terrible appréhension qu'il n'apportât la guerre et la destruction dans leur canton. Le ministre était si gros, si fort, et d'une stature si gigantesque, que si son esprit eût pu soutenir un parallèle avec sa stature, il eût été le plus parfait théologien qu'on ait vu de nos jours. Il parlait latin et allemand, et paraissait fort empressé de savoir tout ce qui avait rapport à la politique. Il fut enchanté de nous voir, persuadé que nous pourrions lui donner des nouvelles de plus fraîche date que celles qu'il avait. On peut se faire une idée du peu de communication de cette partie du globe avec le reste de l'Europe, d'après la circonstance suivante. C'était le 19 juillet 1799, et le ministre d'Hammerfest n'avait pas

encore entendu parler des grandes affaires politiques, depuis la bataille navale d'Aboukir, en août 1798.

Nous retrouvâmes, à Alten, un homme que j'avais chargé de nous faire des collections de plantes et d'insectes, et un autre pour nous donner un échantillon de son habileté sur le violon, et nous faire ainsi connaître l'état de la musique dans cette partie de l'Europe. Nous restâmes plusieurs jours dans ce village, pour faire les préparatifs nécessaires pour notre retour vers le golfe de Bothnie. Pendant ce repos nous fîmes une petite course à Talwig, dans l'intention d'y voir les Lapons qui s'y rendent de toutes parts pour vendre leurs poissons. On appelle ainsi un petit port, ou cric, à trois milles d'Alten. Tout près est un village habité par quelques marchands et un ministre. L'on y voit une petite église.

J'éviterai, à mon lecteur, le détail des circonstances de notre retour à travers le désert; je le conduirai rapidement à Tornéa, en ne lui offrant que la substance de mon journal. Nous remontâmes la rivière d'Alten dans deux canots, ayant contre nous toutes les cataractes, que par un effort incroyable de persévérance

nous franchîmes plus loin qu'on ne l'avait jamais fait. Le chemin le long de la rivière offre des vues aussi pittoresques que l'imagination d'un peintre peut le désirer. Ses bords sont quelquefois agréablement ornés de bouleaux, et d'autres fois présentent un aspect âpre, dont la sévérité n'est pas sans un certain intérêt, et c'est là que se voient des masses de rochers à pic et inaccessibles, laissant entre eux de profonds précipices. En suivant la rivière, nous trouvâmes une cascade tombant perpendiculairement d'un rocher que l'on aurait pris pour les ruines de la voûte d'une grande cathédrale. Au pied de ce rocher était un petit lac, ayant sur ses bords des degrés taillés naturellement dans le roc, ce qui donnait à cet accident de la nature, l'apparence d'un ancien temple. Ici nous vîmes un ours, venu à la rivière pour étancher sa soif, mais il ne nous eut pas plutôt aperçu qu'il s'enfonça dans le bois. Un renard vint aussi pour boire au même lieu, directement en face de la tente où nous avions passé la nuit.

Plus loin, nous fûmes encore frappés de la vue de deux cascades opposées l'une à l'autre, et toutes deux tombant d'un banc de la rivière

d'Alten, qui elle-même, à une petite distance, forme une chute insurmontable. Trois cataractes rapprochées l'une de l'autre dans un si petit espace, sont un phénomène en ce genre, dont je n'avais pas encore vu d'exemple; et si je l'eusse rencontré dans un tableau, je l'eusse pris pour l'ouvrage de l'imagination plutôt que pour un jeu de la nature. Nous fîmes tous nos efforts pour remonter la cataracte de la rivière, quoiqu'elle parût se jouer de nos projets et être le *nec plus ultrà* de notre navigation. Pour nous aider dans cette entreprise, nous disposâmes nos Lapons de différentes manières, avec des cordes dans leurs mains, pour arrêter le canot, et d'autres liées à l'entour de nos reins, en cas que le canot vînt à toucher ou à chavirer. Il ne s'en fallut guère en effet, qu'il ne s'enfonçât, mais heureusement le Lapon qui tenait la corde fixée à l'arrière la tira à temps. Les dangers que nous courûmes sur cette cataracte ne sont point présentés ici avec une exagération ridicule; ils furent réels, et nous ne nous y exposâmes que pour éviter la fatigue des longs détours qu'il nous eût fallu faire par terre.

Nous nous trouvions passablement bien dans

notre canot ; néanmoins, si après toutes les peines que nous avions endurées, la navigation du reste de la rivière devait nous être impraticable, il ne nous restait d'autre parti que de traverser une chaîne de montagnes affreuses, et de faire un ennuyeux et fatigant voyage à pied, au hasard de nous perdre dans les déserts. Au contraire, plus nous nous serions avancés dans le pays, en suivant la rivière, plus notre route par terre eût été courte. En franchissant cette cataracte, il était à présumer que la rivière devenant plus unie et plus navigable pendant un long espace de chemin, pourrait nous permettre l'usage de nos rames. Ces présomptions étaient assez fondées pour nous engager à faire quelques efforts ; nous les fîmes, mais inutilement.

Ainsi, nous reprîmes le chemin des montagnes, en faisant de nouveaux détours pour éviter les lacs et les rivières. Nous ne fûmes pas long-temps sans nous trouver dans une autre température ; le thermomètre de Celsius tomba à quatre degrés ; quelques nuages qui passaient sur nos têtes, nous couvrirent de floccons de neige. Nous marchâmes, avant de regagner l'Alten, douze heures de suite, sans discontinuer, sinon pour reprendre ha-

leine quelques instans quand les forces nous manquaient. L'appréhension de quelque changement de temps ou de quelque tempête nous faisait presser notre marche : aussi ne nous arrêtâmes-nous point dans ce trajet, qui n'était pas moins que de cinquante milles. Nous arrivâmes enfin au même endroit où nous avions laissé les Lapons de Kautokéino avec leurs canots ; ils nous attendaient pour nous reconduire dans ce village. Nous leur avions d'avance dépêché quelqu'un pour leur annoncer notre retour et les engager à venir à notre rencontre. Une brise du nord évita à nos gens la peine de ramer contre le courant. Quelques branches de bouleau en pleine verdure dans cette saison, plantées sur la poupe, nous tinrent lieu de voiles.

Arrivés à Kautokéino, nous fûmes forcés de faire un autre long voyage à pied, jusqu'à Enontékis, endroit dont nous voulions avoir connaissance, pour le placer dans notre itinéraire. On ne savait pas alors que le chemin fût ouvert, personne ne l'ayant pratiqué auparavant. Les montagnes qui séparent Enontékis de Kautokéino, ne sont pas de moitié aussi hautes que celles qui divisent Alten-Gaard de Masi ; mais nous étions destinés à rencon-

trer ici de plus grandes difficultés que celles éprouvées dans la Laponie norwégienne. Il nous fallait passer des rivières guéables; nous étions au milieu de marais fort étendus, perdus en quelque sorte dans d'affreux déserts. Nos bons Lapons ne savaient pas plus où ils étaient que nous; leurs opinions étaient partagées sur ce point, et sans le secours de notre compas, nous courions risque d'errer dans ces bois jusqu'aux approches de l'hiver, ou d'être enfin obligés de rebrousser chemin jusqu'à Kautokéino. Enfin nous découvrîmes le haut du clocher d'Enontékis, après une route de deux jours et demi et une course d'environ cent milles. Nous y arrivâmes le lendemain du départ de deux Anglais qui avaient entrepris le même voyage que nous; mais l'un d'eux ayant été pris d'une fièvre, ils furent obligés de retourner sur leurs pas, après y avoir séjourné quelques jours. C'était M. Clook et M. Cripps, deux jeunes gens fort instruits, et étudians du collége de Jésus à Cambridge. M. Cook avait été en Italie, et sachant qu'un Italien voyageait vers le Nord, et pourrait peut-être prendre sa route vers ce lieu, il avait écrit sur le *memorandum* que gardait le ministre, quatre vers de l'A-

rioste, qui se rapportaient on ne peut pas mieux à ma situation, et qui peignaient, au naturel, les fatigues de mon voyage.

Sei giorni me n' andai mattina e sera
Per balze e per pendici orride e strane,
Dove non via, dove câmin non era
Dove ne segno, ne vestigia umane.

Ces deux Anglais avaient passé une semaine chez le curé, et avaient été traités, par toute la famille, avec la plus grande amitié. Pendant le temps de maladie qui occasionna leur séjour, ils se déterminèrent à donner un spectacle bien fait pour attirer les Lapons de tous les cantons du voisinage, et capable de faire, sur les ames de ce peuple simple, la plus vive impression : c'était de monter dans un ballon. J'ignore l'effet que la vue de ce prodige eût produit sur ce peuple, mais je serais tenté de croire que le concours n'eût pas été nombreux. A leur départ ils écrivirent leurs noms sur le registre, avec l'apostrophe suivante : « Etranger, qui que tu sois qui visite ces contrées éloignées du Nord, en retournant dans ton pays natal, sache que la philantropie est enseignée chez

les nations civilisées, mais qu'on ne la pratique que là où sa théorie n'eut jamais accès ». Sur la page opposée de ce livre était le nom de M. Vesvroti, venu ici pour faire savoir aux Lapons, comme il l'avait annoncé aux Finlandais, dans un latin-français, qu'il avait été ci-devant président du parlement de Dijon. « Libertatem quærensæ seditionisque thea-» trum fugiens, hic fuit die quindecimo martii » anno millesimo nonagentesimo secundo Ca-» rolus-Richard de Vesvroti, Dijionensis » præses in supremâ rationum curia burgun-» diæ. »

Le ministre d'Enontékis était un homme instruit; il employait le temps que lui laissaient ses fonctions, aux recherches statistiques et philosophiques. Il avait fait beaucoup de collections en histoire naturelle; il avait aussi écrit un petit livre contenant des réponses à nombre de demandes faites par un naturaliste suédois qui voyagea dans ces contrées pour les progrès de l'histoire naturelle. Ayant trouvé dans son épouse une femme très-intelligente et très-bien élevée, nous lui fîmes différentes questions sur la population et les productions naturelles de cette partie du monde. Pour se dispenser des longs détails

exigés par une matière aussi étendue, elle nous produisit, pour toute réponse, le manuscrit de son mari, en nous disant que nous y trouverions les matières sur lesquelles nous désirions d'elle quelques informations. Le manuscrit était divisé en cinq chapitres ; le premier traitait de la population de la paroisse ; le second, des affaires ecclésiastiques ; le troisième, des colonies qui s'étaient établies dans les environs ; le quatrième, des Lapons nomades ou pasteurs ; et le cinquième, des productions naturelles à la contrée. Je fis quelques extraits du manuscrit, que je vais placer ici de la manière la plus abrégée.

La population du village d'Enontékis est d'environ neuf cent trente habitans ; deux cent cinquante-huit sont colons, Lapons fixes, et six cent soixante-deux sont nomades ou familles errantes, vivans dans les montagnes et ne s'occupant que du soin de leurs rennes. Le manuscrit se taisait sur les revenus que le ministre tirait de ses paroissiens, mais il s'étendait beaucoup sur la renommée de l'église d'Enontékis, dont on parlait jusqu'aux extrémités du Nord.

« Les Norwégiens, disait le manuscrit, quand ils se disposent à entreprendre un long

et dangereux voyage, sont dans l'habitude d'envoyer un cierge pour être brûlé dans cette église, ainsi que quelques autres petits présens votifs. Il nous assurait que malgré tout ce qu'on avait fait pour porter la lumière de l'Evangile au milieu des montagnes les plus éloignées, les Lapons n'en conservaient pas moins un reste de paganisme. On trouve çà et là, ajoutait-il, dans le désert, des pierres qui ont quelques ressemblances avec la figure humaine. Quand il arrive qu'en se déplaçant, eux et leurs troupeaux, ils passent près de ces pierres, ils offrent des sacrifices dessus à l'idole. On trouve toujours près d'elles nombre de cornes de rennes. » Les Lapons ont entre leurs mains beaucoup de pièces monnoyées, qu'ils ont coutume d'ensevelir sous terre, et ainsi des centaines de rixdales sont souvent perdues, quand les propriétaires, étant surpris par des maladies graves et aiguës, meurent avant d'avoir pu découvrir à quelqu'un le lieu où leur trésor est caché.

Quant à l'habillement des Lapons, le manuscrit disait qu'il y a à peine quelque différence entre celui des Lapons errans et celui de ceux qui sont à domicile fixe, excepté que ceux-ci sont dans l'usage, en été, de s'habiller

s'habiller avec des étoffes de laine, au lieu de peaux de rennes, et qu'ils portent des chemises, que les Lapons errans n'ont pas. Le seul livre à l'usage de ces Lapons, est un livre de pseaumes. Le manuscrit parlait d'une sorte de mucilage ou glue, fait avec des cornes de rennes, qui, bien préparé, possède de grandes vertus. On y lisait encore, que la maladie la plus commune parmi les rennes, était celle qui attaque l'épiploon; qu'il n'y avait contre elle aucun remède, et que quand l'animal en était une fois attaqué, il fallait qu'il mourût dans l'espace d'un an. Les maux de tête, de foie, de cœur et des pieds étaient très-communs chez ces animaux. Le manuscrit s'étendait encore sur le nombre effrayant de loups qui, dans le cours de 1798, avaient exercé les plus grands ravages parmi les rennes, particularité que le ministre attribuait à la guerre de Finlande. Quant aux productions naturelles, on y lisait que les pommes de terre réussissaient assez bien dans les environs, mais que ce n'était pas sans difficultés que les racines et autres plantes potagères croissaient dans leur saison; que l'orge et l'avoine ne pouvaient être semés avec assez de profit. Au reste, l'on se sert ici, pour labou-

rer la terre, d'une charrue particulière au pays, et appropriée à ce sol, où il faut éviter de grosses pierres dans le labourage. La framboise arctique, *rubus arcticus*, ne croît pas si bien que celle que donne le *rubas chamæmorus*. Les oiseaux dont il était fait mention, sont les suivans :

Anas Erithropus.	L'Oie à pieds rouge.
— *nigra.*	La Macreuse.
Motacilla Suecica.	La Gorge bleue.
Platalea Leucorodia.	La Spatule rose-blanche.
Tringa Lapponica.	Le Veau de la Laponie.
— *lobata.*	— lobé.
Strix Scandiaca.	La Chouette de Scandivie.
— *Nictea.*	Le Herfang.
Turdus roseus.	Le Merle rose.

Nous aurions désiré qu'il nous donnât quelques notions sur les insectes, ou d'y trouver au moins l'énumération de ceux dont il avait quelques notions, mais nos souhaits ne purent être remplis. Il en avait cependant fait une collection qu'il avait envoyée en Suède à un de ses correspondans, ainsi qu'à l'académie, dont il recevait une pension de soixante rixdales par an, pour le mettre dans le cas

de poursuivre ses recherches statistiques et scientifiques, de continuer ses observations, et de s'occuper avec avantage des objets relatifs à l'histoire naturelle.

Notre voyage d'Enontékis à Tornéa se continua le long de la rivière ; nous arrivâmes à Muonionisca, où nous vîmes notre ami, le prêtre, et notre excellent pilote, le brave Simon. Nous rendîmes visite à toutes nos connaissances, dans les lieux divers où nous avions été si bien accueillis ; notamment à Kengis et Uper-Tornéa, où nous saluâmes le ministre de la paroisse et ses aimables filles. A Tornéa, nous ne manquâmes pas de revoir nos amis, le recteur et les marchands, qui nous regardèrent avec vénération, au retour d'un semblable voyage ; et enfin nous fîmes notre entrée triomphante à Uléaborg, où nous exposâmes, à la vue de nos incrédules amis, les coquillages, les oiseaux, les éponges et autres échantillons d'histoire naturelle, propres à la mer glaciale, que nous avions ramassés, comme preuves authentiques du voyage que nous venions de faire au Cap-Nord, extrémité la plus reculée de l'Europe.

CONCLUSION.

« Ainsi, dit Regnard en finissant la relation de son voyage en Laponie, ainsi se termina notre pénible voyage, le plus curieux qui fût jamais, que je ne voudrais pas n'avoir fait pour bien de l'argent, et que je ne voudrais pas recommencer pour beaucoup davantage. »

Il est à présumer qu'au temps de Regnard, ce voyage devait offrir plus de difficulté qu'il n'en présente aujourd'hui. Cependant je crois devoir remarquer, que même maintenant il est non-seulement difficile, mais encore dans certaines circonstances, impossible. S'il arrivait, par exemple, que l'été fût humide, que les pluies fussent abondantes, et que par conséquent les marais n'eussent pas le temps de se dessécher, je ne vois pas trop comment on parviendrait à les traverser. Il faut observer néanmoins que lorsque je parle de l'impossibilité présumée de ce voyage, il faut toujours l'entendre relativement à la route que nous avons voulu tenir, et non à celle que Regnard a suivie. Quant à celle-ci, elle est toujours praticable et même facile. La rivière de Tornéa,

si l'on en excepte quelques cataractes, est très-constamment navigable jusqu'à sa source, à *Torneå-Treske*.

Je suis loin cependant de chercher, en exagérant nos fatigues et les obstacles que nous avons surmontés, à détourner les autres de suivre notre exemple, pour nous réserver à nous seuls le mérite extraordinaire de l'exécution d'une telle entreprise. Je dois craindre, au contraire, que le peu d'intérêt que les lecteurs auront trouvé dans mon ouvrage, ne soit le plus puissant motif pour les détourner d'entreprendre un voyage qui semble leur promettre si peu de moyens d'accroître leurs connaissances.

La Laponie offre pourtant à l'observateur un champ d'instruction très-vaste à moissonner. La médiocrité de mes talens en tout genre, et la célérité avec laquelle il m'a fallu parcourir une aussi immense étendue de pays, ne m'ont pas permis de rien approfondir, et j'ai été réduit à tout effleurer.

Dans ces régions tout est vierge encore; les rivières et les lacs ont leurs peuples particuliers; les montagnes recèlent, dans leurs entrailles, des mines échappées à la cupidité comme à l'étude de l'homme. Le

renne, le glouton, espèce d'ours appartenant à ces zones, le Lemning, sorte de souris, sont autant d'animaux inconnus dans les autres parties de l'Europe. Les ornithologistes trouveront ici des oiseaux particuliers à ces hautes contrées; et l'entomologiste, à chaque pas qu'il y fera, pourra enrichir ses collections des insectes les plus rares et les plus précieux. Quelques nombreux que soient les endroits où Linnée porta l'œil de la recherche, et quelques grandes qu'aient été ses découvertes, il laissa néanmoins, dans ses courses, beaucoup de points à parcourir. M. Quenzel, et autres naturalistes, n'ont-ils pas, depuis lui, découvert nombre d'insectes, notamment de la classe des papillons ou lépidoptère, qui forment actuellement des articles très-intéressans dans les collections de ce genre? Et quoique le Pline de la Suède ait porté une attention qu'on pourrait même traiter de minutieuse, sur tous les objets de botanique; qu'il ait scrupuleusement fouillé les régions qu'il a parcourues, pour découvrir toute plante qui semblait, comme le dit Goldsmith,

—— Born to blush unseen,
And waste its sweetness in the desert air.

ses successeurs trouveront encore à employer leurs momens à l'avantage de la science végétale, et de ceux qui la cultivent, notamment dans la cryptogamie, dont quelques individus ont été soumis aux procédés chimiques, pouvant ouvrir une nouvelle source d'industrie dans les manufactures comme dans le commerce.

Un grand avantage encore pour le voyageur, avantage qui lui permettrait d'ajouter un grand intérêt à la relation de son voyage, ce serait de posséder l'art du dessin, et de pouvoir, à l'aide de ce talent, retracer aux yeux, non-seulement des amateurs, mais même des artistes consommés, ces montagnes escarpées, ces cascades majestueuses, ces rivières roulant avec fracas leurs ondes dans leurs lits si profondément creusés, ou les promenant paisiblement dans la largeur des vallées; cette foule de sites, de paysages, de points de vue enfin, ou magnifiques, ou sauvages, ou romantiques; mais tous si nouveaux, si inconnus dans les autres climats, si bien faits par conséquent pour agrandir le génie des arts, et dont la représentation le ramènerait lui-même, avec tant de charmes, sur ses périls, ses fatigues et ses jouissances passées.

Si l'hiver ne lui présentait point de scènes aussi variées, dans l'été, au contraire, mille objets dignes d'attirer son attention le dédommageraient de sa patience. Son imagination frappée de l'énergie des tableaux, s'exalterait insensiblement, et cet enthousiasme si naturel serait suivi de cette mélancolie douce et touchante, que Hume regarde comme le symptôme de l'ame la plus propre à l'amour et à l'amitié. Cette profonde solitude, le morne silence répandu sur ces contrées isolées, porteront sans doute celui qui les parcourra en philosophe, à se demander à lui-même à quelle fin sont entrés dans la création, des lieux pour ainsi dire si étrangers à la vie ? A quelle intention avoir placé, dans l'ordre de la nature, ces aurores boréales, ces spectacles si brillans des airs, ces lacs, ces rivières, ces ruisseaux en cataractes, si ce magnifique théâtre, éternellement désert, doit être sans cesse étranger à l'homme ? Eh bien ! l'homme lui-même ne résoudra jamais cette question, tant qu'il restera persuadé qu'il fut le roi des êtres de la création, et qu'il s'abandonnera à la présomptueuse idée que toutes choses sur le globe n'existent que pour lui. N'ont-ils pas, comme nous, un égal droit de multiplier leurs espèces,

ces oiseaux qui font résonner ces bois de leurs chants, qui fourmillent dans les marais, dans les rivières et dans les airs, et qui l'été émigrent de toutes les parties de l'Europe vers la Laponie, pour y construire les nids où doivent éclore leurs petits ? Exposés de tous côtés aux embûches de l'homme, si enclin à se créer des besoins factices, pourquoi la nature ne leur aurait-elle pas réservé des asiles où il leur fût permis de se livrer, sans crainte, à l'amour et aux douceurs de la paternité.

La Laponie offre par-tout, au philosophe désireux de connaître la nature dans son état de simplicité, des sujets dignes de la plus profonde réflexion, et d'une contemplation d'autant plus attrayante, qu'elle est faite pour nourrir complettement son intelligence (1).

(1) C'est un point important, en histoire naturelle, de savoir jusqu'où est fondée, en fait, l'opinion de MM. Mairan, de Buffon, de Bailly, et autres philophes, sur ce qu'ils appellent chaleur centrale. On demande s'il fut jamais, depuis la formation de la terre, une période où les régions arctiques furent plus chaudes qu'elles le sont actuellement ? peut-on supposer qu'il y a eu un changement de climat, et que dans le cours des siècles, il est survenu une

Il est vrai que les arts ne florissent point dans ces contrées, que des temples ne s'y élèvent point pour braver les temps et publier aux races futures la vanité de ceux qui les firent bâtir; qu'on n'y voit point de palais, de maisons fastueuses, outrage si commun ailleurs à la misère de l'homme qui, riche de sa conscience, est inhabile aux remords; que des débris de colonnes, que des vestiges de monumens périssables n'indiquent point aux voyageurs l'orgueil de ces potentats de l'antiquité, qui parurent quelque-temps sur la scène de la vie, pour le malheur de ceux qui

---

différence essentielle dans la température de l'atmosphère de nos zones? Ces questions pourraient naturellement être faites par un philosophe qui voyagerait en Laponie; mais j'avoue avec regret, que je n'ai rien trouvé qui puisse appuyer une réponse satisfaisante. Tout ce que je puis dire, c'est que pendant le court espace de temps que j'ai été en Laponie, je n'ai rien découvert qu'on puisse considérer comme propre à confirmer une aussi sublime théorie. Je n'ai point vu de sources chaudes, ni autres traces de température plus chaude, comme je n'ai point découvert aucun indice de plus grande population, ni aucun reste d'anciens habitans, ou d'arts, qui manifestassent leur antique existence en ces contrées.

vécurent sous leur domination. Que dans nos régions l'archéologue se promène parmi les ruines éparses des édifices vaincus et renversés par la succession des siècles, et qu'au milieu de ces décombres, il cherche à débrouiller le chaos de l'histoire, pour que, riche des faits qu'il y aura puisés, il trouve matière à s'émerveiller sur les actions des premiers hommes ; le philosophe, au milieu de la Laponie, plus sage peut-être dans ses vœux, ne s'en arrêtera pas moins avec plaisir sur l'état actuel où il trouvera ces contrées, convaincu qu'elles peuvent fournir assez à ses jouissances. C'est là qu'il étudiera les premiers élémens de la vie sociale, qu'il connaîtra la société sous sa forme la plus ancienne, et que l'on peut conséquemment regarder comme primitive. Ce ne sera pas dans le dessein d'admirer le travail de l'homme civilisé, qu'il y viendra, mais bien pour y contempler la nature, l'ordre et l'harmonie qui prévalent dans tous les produits de la création, l'immuable liaison de la chaîne des choses, et la suprême sagesse imprimée sur tous les objets de la formation primitive. Çà et là, il acquerra de nouveaux moyens d'étendre ses connaissances, d'échauffer son zèle, et de se

frayer une voie plus facile vers le bonheur auquel il aspire lui-même. Eh ! combien serait admirable un voyage fait en Laponie dans un semblable esprit philosophique, par un sage des régions méridionales, assez courageux pour braver tous les hasards ! Un voyage en Laponie fait ainsi philosophiquement par un curieux qui viendrait des régions du Midi ! Quel autre à lui préférer capable de produire en lui de plus utiles réflexions, et de lui donner de plus avantageuses leçons ? Combien il l'emporterait sur ceux des personnes qui, nées dans le Nord, se soustraient aux rigueurs de leur climat, pour venir, parmi nous, se rendre esclaves des plaisirs qu'il leur refuse ! Ils n'emportent que le vain désir de jouir du ciel qu'il leur faut abandonner ; ils n'éprouvent, à leur retour, que des privations ; ils regrettent les amusemens que leur prodigua pendant quelques heures un soleil plus doux ; ils soupirent après les jouissances qu'ils reçurent des sciences et de la culture des beaux-arts, et oublient que leur bonheur devrait se composer des connaissances qu'ils ont acquises, plutôt que du souvenir de plaisirs qu'ils n'ont pû emporter. Au contraire, le voyageur méridional qui pénètre dans le Nord, lorsqu'il

vient à quitter un pays qui n'offre aucun de ces avantages, ni aucun de ces plaisirs, pour retourner dans ses propres foyers, élève ses mains reconnaissantes vers l'astre bienfaisant dont l'influence favorable répand par-tout la gaieté, la fertilité et l'abondance. Si, à son retour, il est assez fortuné pour trouver la paix et la tranquillité sur la terre qui le vit naître; s'il voit la justice y protéger l'homme sous l'empire des lois; c'est alors, qu'au sein de sa famille, il ne pense plus qu'à cultiver ces vertus civiques qui l'honoreront parmi les siens; c'est alors que, tout entier à sa nouvelle existence, il doit continuellement chérir la science et la politique, dont les rapports se lient avec la vertu et l'humanité; c'est alors enfin, qu'il ne doit laisser échapper aucune occasion de persuader à ses compatriotes, que, vivant sous le régime qu'ils ne tiennent que de leur choix et de leur volonté, ils deviendront, s'ils le veulent, le peuple le plus heureux de l'univers.

FIN DU SECOND VOLUME.

044137